START

VOLUME
5

2.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

2.0 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890



PM-MGP
METRIC GENERAL PURPOSE TARGET
PHOTOGRAPHIC

200 mm

150 mm

100 mm

1.0 1.1 1.25 1.4 1.6 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0

1.0 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

2.0 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz 1234567890

2.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz 1234567890

A5

A4

A3

PRECISION℠ RESOLUTION TARGETS

PIONEERS IN METHYLENE BLUE TESTING SINCE 1974

MicroD INTERNATIONAL

3308 - 134th STREET WEST, BURNSVILLE, MN 55337 USA
TEL: 612 895 8699 FAX 612 895 8688



4.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

3.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

3.0 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

Saint-Evremond's Ouevres de Monsieur de Saint-Evremond

Amsterdam 1726

Audran
135

OEUVRES DE S.T EVREMOND TOME V.



OEUVRES
DE MONSIEUR
DE
SAINT-EVREMOND,

Publiées sur ses Manuscrits,

AVEC

LA VIE

DE L'AUTEUR;

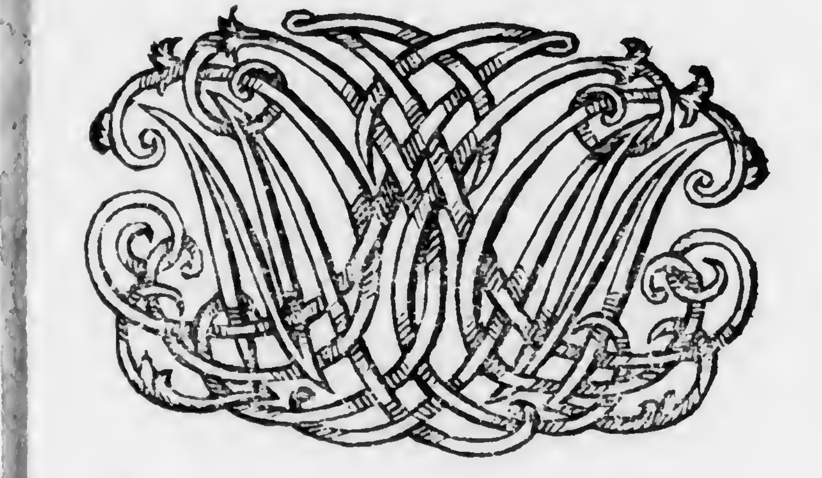
PAR MR. DES MAIZEAUX

Membre de la Societé Royale.

Quatriéme Edition, revûë, corrigée & augmentée.

Enrichie de Figures gravées par B. Picart le Romain.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,

Chez COVENS & MORTIER.

M. DCC. XXVI.

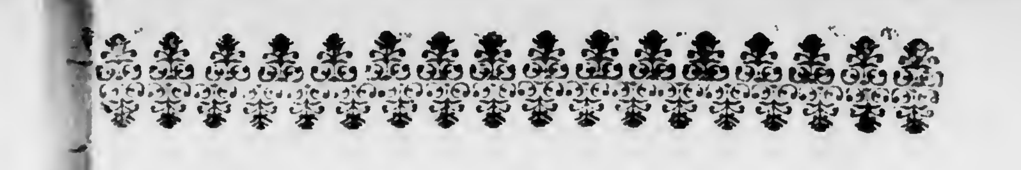


TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS LE

CINQUIE'ME TOME.

Dia-

 Billet



ELOGE



B. Picart del. 1725.

ELOGE
DE MONSIEUR
DE TURENNE.

JE ferois tort à la Naissance de Monsieur de Turenne, si je songeois à instruire le Public d'une Maison aussi Illustre & aussi considerable dans toute l'Europe que la sienne. Je ne m'amuserai point à dépeindre tous les traits de son Visage; les Caractéres des Grands Hom-

mes n'ont rien de commun avec les Portraits des belles Femmes: mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque chose d'auguste & d'agréable ; quelque chose en sa Physionomie qui faisoit concevoir je ne sai quoi de grand en son Ame & en son Esprit. On pouvoit juger à le voir, que par une disposition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait.

Né d'un Pere aussi autorisé dans le Parti Protestant que Monsieur de Bouillon l'étoit, il en prit les sentimens de Religion, sans zéle indiscret pour la sienne, sans aversion pour celle des autres ; précautionné contre une seduction secrete, qui fait voir de la Charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaisance pour son Opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les Emplois de la Guerre, il passa par les plus petits, par les médiocres ; toûjours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toûjours distingué par sa Naissance, la seule distinction de ses services l'a fait monter par degrés au Commandement des Armées ; & l'on peut dire sans exagerer, que pour arriver aux postes qu'il a eûs, jamais homme n'a tant dû à son Mérite, & si peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ses Actions, me bornant à quelques particularités peu connuës qui contribueront à former son Caractére. Tant qu'il a servi avec Monsieur le Prince en Allemagne, Monsieur le Prince lui a donné la principale Gloire de tout ce qu'on y faisoit ; & l'estime qu'il avoit pour lui, alla si loin, que s'entretenant avec quelqu'un, de tous les Généraux de son tems, *si j'avois à me changer*, dit-il, *je voudrois être changé en Monsieur de TURENNE, & c'est le seul homme qui me puisse faire souhaiter ce changement-là.* On ne sauroit croire l'application qu'avoit Monsieur le Prince à l'observer, cherchant à profiter non seulement de ses Actions, mais de ses Discours.

Il me souvient qu'il lui demandoit un jour, *quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre.* „ Faire peu de
„ Sieges, *répondit Monsieur de Turenne*,
„ & donner beaucoup de Combats. Quand
„ vous aurez rendu vôtre Armée supe-
„ rieure à celle des Ennemis, par le nom-
„ bre & par la bonté des Troupes ; (ce

„ que vous avez presque fait par la Bataille de Rocroi ;) quand vous serez bien maître de la campagne, les villages vous vaudront des places : mais on met son honneur à prendre une Ville forte, bien plus qu'aux moyens de conquerir aisément une Province. Si le Roi d'Espagne avoit mis en Troupes ce qu'il lui a coûté d'hommes & d'argent à faire des Sieges & à fortifier des Places, il seroit aujourd'hui le plus considerable de tous les Rois.

La premiere Maxime de Monsieur de Turenne, pour la Guerre, est celle qu'on attribuë à César ; qu'*il ne faloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire.* A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il se détacha avec ses troupes pour tomber sur le petit corps que Savelli & Coloredo commandoient : il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Worms, à Mayence, qui se rendirent ; & tout cela fut executé en six ou sept jours. Il consideroit plus les Actions par leurs suites, que par elles-mêmes : il estimoit plus un Général qui conservoit un Pays après avoir perdu une Bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit pas sû en profiter.

Ve-

Venons à nos Guerres civiles. C'est-là qu'on a mieux connu Monsieur de Turenne, pour avoir été plus exposé aux observations des courtisans. On sait qu'il a sauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de Monsieur le Prince à Gien. Il a conservé l'Etat, quand on le croyoit perdu ; il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on osoit en esperer la conservation.

Mais un des plus considerables services que Monsieur de Turenne ait rendu, a été sans doute celui qu'il rendit à Gien (1). La Cour y croyoit être dans la derniere sûreté, quand Monsieur le Prince qui avoit traversé une partie du Royaume, lui septiéme, pour venir joindre Monsieur de Beaufort, & Monsieur de Nemours ; quand Monsieur le Prince ne les eut pas si-tôt joints, qu'il marcha à Monsieur d'Hocquincourt, & tombant au milieu de ses Quartiers, les enleva tous l'un après l'autre. Vous ne sauriez croire la consternation que cette malheureuse nouvelle mit à la Cour. On n'osoit demeurer dans la ville : on n'osoit s'en éloigner ;

 ne

(1) En 1652. Voyez le Tome II. pag. 192.

ne voyant aucun lieu où l'on pût être un peu sûrement. Toute la ressource étoit en Monsieur de Turenne, qui se trouvoit dans un aussi grand embarras. *Jamais*, a-t-il dit depuis, *il ne s'est présenté tant de choses affreuses à l'imagination d'un homme, qu'il s'en présenta à la mienne. Il n'y avoit pas long-tems que j'étois raccommodé avec la Cour, & qu'on m'avoit donné le Commandement de l'Armée, qui en devoit faire la sûreté. Pour peu qu'on ait de consideration & de mérite, on a des ennemis & des envieux: j'en avois qui disoient par tout que j'avois conservé une liaison secrete avec Monsieur le Prince. Monsieur le Cardinal ne le croyoit pas; mais au premier malheur qui me fut arrivé, peut-être auroit-il eu le même soupçon qu'avoient les autres. De plus, je connoissois Monsieur d'Hoquincourt, qui ne manqueroit pas de dire que je l'avois exposé, & ne l'avois point secouru. Toutes ces pensées étoient affligeantes, & le plus grand mal, c'est que Monsieur le Prince venoit à moi le plus fort, & victorieux.*

Dans ce méchant état que Monsieur de Turenne a dépeint lui-même, il rassembla ses Quartiers le mieux qu'il pût, & marcha, plus par conjecture que par con-

connoissance, du côté que Monsieur le Prince pouvoit venir. La nuit étoit extrémement noire; & il n'avoit pour guides que des fuyards, plus capables d'effrayer ses troupes, que de le conduire. Heureusement il se trouva le matin à la tête d'un Défilé, qu'il faloit passer nécessairement à Monsieur le Prince, s'il vouloit aller à Gien. Monsieur de Navailles proposa de jetter l'Infanterie dans un bois qui bordoit le défilé: Monsieur de Turenne rejetta la proposition, sachant bien que les ennemis qui étoient les plus forts l'en auroient chassée, & que dans le desordre où ils l'auroient mise, il lui eût falu se retirer à Gien avec la seule Cavalerie. Le parti qu'il prit fut de mettre toutes ses Troupes sur une Ligne, & de s'éloigner cinq ou six cens pas du défilé. Monsieur le Prince croyant qu'il se retiroit veritablement, fit passer quatorze escadrons, qui alloient être suivis de l'Armée entiere: alors Monsieur de Turenne tournant avec toutes ses forces, chargea, rompit, fit repasser le défilé à ces escadrons dans un desordre incroyable. Monsieur le Prince le voyant en cette posture, crût le passage du défilé im-

impratiquable, comme en effet il l'étoit; & on ne fit autre chose le reste de la journée que se canonner. Monsieur de Turenne fortifié du débris de l'Armée de Monsieur d'Hoquincourt, & de quelques gens frais, se retira le soir à Gien, où il reçût les applaudissemens sinceres que donne une Cour, qui n'est pas encore bien rassûrée du péril qu'elle a couru.

Un détail de ses services rendroit le Caractére languissant; un seul tiendra lieu de tous les autres. Il trouva la Cour si abandonnée, qu'aucune Ville ne la vouloit recevoir: les Parlemens s'étoient déclarés contre elle; & les Peuples prévenus d'une fausse opinion du bien-public, s'attachoient aveuglément à leurs Déclarations. Monsieur le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens: Monsieur le Prince à celle des Troupes: Fuensaldagne s'étoit avancé jusqu'à Chauny avec vint mille hommes; & Monsieur de Lorraine n'en étoit pas bien éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuse, quand Monsieur de Turenne après quelques siéges & quelques combats, dont je laisse le recit aux Historiens; quand Monsieur de Turenne la ramena malgré elle à

à Paris (1), où le Roi ne fut pas si-tôt, que son rétablissement dans la Capitale fit reconnoître son autorité par tout le Royaume. La sûreté du Roi bien établie au dedans, Monsieur de Turenne fit sentir sa Puissance au dehors, & réduisit l'Espagne à demander une Paix qui fut son salut, ne pouvant continuer une guerre qui eût été sa ruïne.

Revenons des Faits de Monsieur de Turenne à une observation plus particuliere de sa Conduite, de ses Qualités, de son Génie. Aux bons succès, il poussoit les avantages aussi loin qu'ils pouvoient être poussés: aux mauvais, il trouvoit toutes les ressources qu'on pouvoit trouver. Il préferoit toûjours la solidité à l'éclat; moins sensible à la Gloire que ses actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit. Le Bien des Affaires alloit devant toutes choses: on lui a vû essuyer les mauvais offices de ses envieux, les injures de ses ennemis, les dégoûts de ceux qu'il servoit, pour rendre un veritable service. Modeste en ce qu'il faisoit de plus glorieux, il rendoit les

(1) Voyez le Tome II. pag. 66, 67, dans les Notes.

les Miniſtres vains & fiers avec lui, par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait. Sévére à lui-même, il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes: indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la Fortune pour les Evenemens; & le voulant convaincre par ſon propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occaſions, on lui dit qu'*il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariandal & à Rhetel*; *cependant qu'il avoit perdu ces deux Combats pour avoir été malheureux*. „ Je ſuis content de moi, *répondit-il*, dans l'action; „ mais ſi je voulois me faire juſtice un „ peu ſévérement, je dirois que l'affaire „ de Mariandal eſt arrivée, pour m'être „ laiſſé aller mal-à-propos à l'importunité „ des Allemans qui demandoient des „ Quartiers; & que celle de Rhetel eſt „ venuë de m'être trop fié à la Lettre du „ Gouverneur qui promettoit de tenir „ quatre jours, le jour même qu'il ſe rendit": à quoi il ajoûta; *quand un homme ſe vante de n'avoir point fait de fautes à la Guerre, il me perſuade qu'il ne l'a pas faite long-tems*. Il lui reſſouvint toûjours de

de l'importunité de Roſen à demander des Quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit euë à les accorder. Cette réflexion lui fit changer de conduite à l'égard des Officiers; il continua les bons traitemens qu'il avoit accoûtumé de leur faire, mais il ne voulut plus ſe trouver en état d'en être gêné pour le ſervice.

Le premier embarras dont il ſe défit, fut celui des Diſputes de l'Infanterie: cette vieille habitude fondée ſur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les corps vouloient maintenir: l'oppoſition fut grande, mais le Général en vint à bout; & Puyſegur, le plus intelligent & le plus difficultueux des Officiers, Puyſegur, ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre ſon regiment, & de ſe retirer, avec ſa capacité incommode, à ſa maiſon. Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille, ne furent plus obſervés. C'eſt ce qu'on vit à la Bataille de Dunkerque, où Monſieur de Turenne choiſit le Marquis de Crequi, pour commander l'Aile oppoſée à Monſieur le Prince, ſans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles Coûtumes, il changea, pour ainſi dire, le Génie des Nations. Il fit prendre aux Etrangers une activité qui ne leur étoit pas naturelle ; il fit perdre aux François la legereté & l'impatience que leur Nation avoit toûjours euës ; il fit ſouffrir la fatigue ſans murmurer ; il fit oublier la Cour aux courtiſans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la Guerre. Voila quelle fut la conduite de Monſieur de Turenne pour les Officiers : voyons ſon procedé à l'égard de Monſieur le Cardinal.

Dans le tems que Monſieur le Cardinal étoit le plus malheureux ; que ſes amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ſes Ennemis des occaſions pour le perdre, Monſieur de Turenne eut pour lui les mêmes déferences, les mêmes reſpects qu'on avoit eus dans ſa plus haute fortune. Quand Son Eminence eut rétabli ſon pouvoir, qu'elle regnoit plûtôt qu'elle ne gouvernoit ; il garda plus de dignité avec elle, qu'il n'en avoit gardé dans ſes malheurs. Ce fut le premier qui oſa faire ſa Cour au Roi ; toutes les Perſonnes conſiderables ayant leur application entiere à Monſieur le Cardinal. Il ne ſollicita point de Graces, & les avantages qu'il obtint, parurent des effets du ſervice rendu à l'Etat, ſans attachement au Miniſtere.

Jamais les Vertus des Particuliers n'ont été ſi bien unies avec les Qualités des Héros, qu'en la perſonne de Monſieur de Turenne : il étoit facile dans le Commerce, délicat dans la Converſation, fidele dans l'Amitié. On l'a accuſé de ne s'employer pas aſſez fortement pour ſes Amis à la Cour ; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même : une gloire ſecrete l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas ſûr d'obtenir ; il faiſoit tout le plaiſir qu'il pouvoit faire par lui-même. Les Amis d'ordinaire penſent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

Monſieur de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour ; ſa vertu n'étoit point de ces vertus ſeches & dures, qu'aucun ſentiment de tendreſſe n'adoucit : il aimoit plus qu'il ne croyoit, ſe cachant, autant qu'il lui étoit poſſible, une paſſion qu'il laiſſoit connoître aux autres.

Si les ſingularités ſont des eſpeces de défauts dans la Société, Monſieur de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens; un Deſintereſſement trop grand, lors qu'on voyoit regner un eſprit d'interêt univerſel; & une Probité trop pure dans une corruption générale.

Son changement de Religion fut ſenſible à tous les Proteſtans: ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition, ni à l'interêt. Dans tous les tems il avoit aimé à parler de Religion, particulierement avec Monſieur d'Aubigny, diſant toûjours que *les Réformés avoient la Doctrine plus ſaine*, *mais qu'ils ne devoient pas ſe ſéparer*, *pour la faire prendre inſenſiblement aux Catholiques.* „ Quand on avoüe „ qu'on a eu tort de ſortir d'une Egliſe, „ *reprit Mr. d'Aubigny*, on eſt bien prêt „ d'y rentrer; & ſi je ſurvis à Madame „ de Turenne, je vous verrai dans la nô- „ tre". Mr. de Turenne ſoûrit; & ce ſoûris n'expliquoit pas aſſez, ſi c'étoit pour ſe moquer de la prédiction de Mr. d'Aubigny, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toûjours au bien: Huguenot, il n'avoit

rien

rien d'oppoſé à l'interêt des Catholiques; Converti, il n'avoit point de zéle préjudiciable à la ſûreté des Huguenots. Dans la déference qu'avoit le Roi pour ſon grand ſens, il eſt à croire qu'il l'auroit ſuivi; & que les Miniſtres Huguenots n'auroient pas à ſe plaindre de leur ruïne, ni le Clergé Catholique à ſe repentir de ſon zéle.

Ceux qui l'ont ſuivi dans ſes dernieres Campagnes, diſent qu'il avoit une valeur plus vive qu'aux précédentes; qu'il étoit plus haſardeux à entreprendre & à ſe commettre qu'auparavant. Un coup de Canon finit une vie ſi glorieuſe (1); Mort deſirable (puis qu'il faut mourir) à un ſi grand Homme. Sa perte fut pleurée de tous les François, regretée de tous les indifferens; ſa Perſonne loüée des ennemis, ſa Vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit ſi bien ſervi, voulut qu'il fût enterré à Saint Denis avec les Rois ſes Prédéceſſeurs, ſe croyant auſſi obligé à celui qui lui avoit conſervé ſon Royaume, qu'à ceux qui le lui avoient laiſſé.

PA-

(1) Le 27. de Juillet 1675.

PARALLELE DE MONSIEUR LE PRINCE ET DE MONSIEUR DE TURENNE,

Sur ce qui regarde la Guerre (1).

VOus trouverez en Monſieur le Prince la force du Génie, la grandeur de Courage, une Lumiere vive, nette, toûjours préſente. Monſieur de Turenne a les avantages du Sang froid, une grande Capacité, une longue Experience, une Valeur aſſûrée.

Celui-là, jamais incertain dans les conſeils, irréſolu dans ſes deſſeins, embarraſſé dans ſes ordres; prenant toûjours ſon parti mieux qu'homme du monde: celui-ci, ſe faiſant un plan de ſa Guerre, diſpoſant

(1) Mr. de St. Evremond écrivit ce PARALLELE en 1673, mais il le retoucha dans la ſuite. Voyez

poſant toutes choſes à ſa fin, & les conduiſant avec un eſprit auſſi éloigné de la lenteur que de la précipitation.

L'activité du premier, ſe porte au delà des choſes néceſſaires, pour ne rien oublier qui puiſſe être utile: l'autre, auſſi agiſſant qu'il le doit être, n'oublie rien d'utile, ne fait rien de ſuperflu; maître de la fatigue & du repos il travaille à ruïner l'Armée des ennemis, il ſonge à la conſervation de la ſienne.

Monſieur le Prince fier dans le Commandement; également craint & eſtimé: Monſieur de Turenne plus indulgent, & moins obéï par l'autorité qu'il ſe donne, que par la vénération qu'on a pour lui.

Monſieur le Prince plus agréable à qui ſait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît; plus ſévére quand on manque, plus touché quand on a bien fait: Monſieur de Turenne plus concerté excuſe les fautes ſous le nom de malheurs, & reduit ſouvent le plus grand mérite à la ſimple loüange de faire bien ſon devoir. Satisfait du ſervice qu'on lui rend, il ne l'eſt pas toûjours de l'éclat qu'on ſe donne; &

yez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1688.

& faiſant valoir avec plaiſir les plus ſoûmis, il regarde avec chagrin les induſtrieux qui cherchent leur réputation ſous lui, & leur élevation par les Miniſtres.

Monſieur le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choſes, joüit de ſa gloire ſans vanité, reçoit la flaterie avec dégoût. S'il prend plaiſir qu'on le loüë, ce n'eſt pas la louange de ſes actions; c'eſt la délicateſſe de la louange qui lui fait ſentir quelque douceur. Monſieur de Turenne va naturellement aux grandes & aux petites choſes, ſelon le rapport qu'elles ont à ſon deſſein: rien ne l'éleve dans les bons ſuccès, rien ne l'abat dans les mauvais.

Il n'eſt point aſſez de précautions contre les attaques du premier; ſon audace & ſa vigueur rendant foible ce qu'on s'imaginoit de plus fort: le ſecond, ſe dégage de tout danger; il trouve le moyen de ſe garantir dans toutes les apparences de ſa perte.

Quelques Troupes que vous donniez à Monſieur le Prince, vieilles ou nouvelles, connuës ou inconnuës, il a toûjours la même fierté dans le Combat, vous diriez

riez qu'il ſait inſpirer ſes propres qualités à toute l'Armée; ſa valeur, ſon intelligence, ſon action ſemblent lui répondre de celle des autres. Avec beaucoup de Troupes dont Monſieur de Turenne ſe défie, il cherche ſes ſûretés: avec peu de bonnes qui ont gagné ſa confiance, il entreprend comme aiſé ce qui paroît impoſſible.

Quelque ardeur qu'ait Monſieur le Prince pour les Combats, Mr. de Turenne en donnera davantage, pour s'en préparer mieux les occaſions: mais il ne prend pas ſi bien dans l'action ces tems imprévûs, qui font gagner pleinement une Victoire; c'eſt par-là que ſes avantages ne ſont pas entiers. Quand l'affaire eſt conteſtée, le Plan de ſa Guerre lui revient dans l'eſprit, & il remet à une conduite plus ſûre ce qu'il voit difficile & douteux dans le combat. Monſieur le Prince a les lumieres plus préſentes, & l'action plus vive; il remedie lui-même à tout, rétablit ſes deſordres, & pouſſe ſes avantages. Il tire des troupes tout ce qu'on en peut tirer; il s'abandonne au péril, & il ſemble qu'il ſoit réſolu de vaincre, ou de ne pas ſurvivre à ſa défaite. Ce n'eſt pas aſſez pour lui

lui de n'être pas vaincu, il fait ſa honte de ne vaincre pas.

Chez Monſieur de Turenne tout cede au bien des Affaires: il eſſuye le murmure des envieux, les mauvais offices de ſes ennemis, le dégoût de ceux qu'il ſert, pour rendre un veritable ſervice. Monſieur le Prince a plus d'égards pour les Ordres de la Cour juſqu'aux occaſions qui ſe préſentent: là, il n'écoute que ſa Valeur, & ne ſe tient reſponſable de ſes actions qu'à ſa Gloire.

Pour Monſieur le Prince victorieux, le plus grand éclat de la Gloire; pour Monſieur le Prince malheureux, jamais de honte: ce peut être un préjudice aux affaires, & jamais à ſa réputation. La réputation de Monſieur de Turenne eſt toûjours attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les diſtingue, pour être égales & continues: toute ſa conduite a moins d'éclat pour attirer l'applaudiſſement des peuples, que de ſolidité pour occuper les réflexions des habiles-gens. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait Monſieur de Turenne, a quelque choſe de trop ſecret pour ceux qui ne ſont pas aſſez pénétrans. On

On perd beaucoup de ne le comprendre pas aſſez nettement; & il ne perd pas moins de n'être pas aſſez expliqué aux autres. La Nature lui a donné le grand ſens, la capacité, le fond du mérite autant qu'à homme du monde; & lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette liberté d'eſprit, qui en fait l'éclat & l'agrément. Il faudra le perdre pour connoître bien ce qu'il vaut, & il lui coûtera la vie pour ſe faire une juſte & pleine réputation.

La Vertu de Monſieur le Prince n'a pas moins de lumiere que de force; elle eſt funeſte aux ennemis, qui en reſſentent les effets, & brillante pour ceux qui en tirent les avantages: mais à dire la verité elle a moins de ſuite & de liaiſon que celle de Monſieur de Turenne; ce qui m'a fait dire il y a long-tems, que l'un eſt plus propre à finir glorieuſement des actions, l'autre à terminer utilement une guerre. Dans le cours d'une affaire, on parle plus avantageuſement de ce que fait Monſieur le Prince: l'affaire finie, on jouït plus long-tems de ce que Monſieur de Turenne a fait.

J'ajoûterai encore cette difference: Monſieur de Turenne eſt plus propre à ſer-

ſervir un Roi qui lui confiera ſon Armée; Monſieur le Prince à commander la ſienne, & à ſe donner de la conſideration par lui-même.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'AI reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, où j'ai trouvé fort peu de douceur, pour me ſervir, de termes plus doux que les vôtres. Je ne m'étonne point, Madame, qu'un vieux viſage tout défiguré m'attire du mépris, & vous inſpire du chagrin quand il ſe préſente: mais qu'une affection à vôtre ſervice auſſi pure que la mienne, me faſſe recevoir un traitement ſemblable quand vous ne me voyez pas; c'eſt ce que je ne comprens point.

Je ne diſputerai point de capacité avec Monſieur de Bonrepaux: qu'il ne diſpute pas auſſi de zéle & de ſoin avec moi, ſur ce

ce qui vous regarde. Vous me reprochez comme un crime ma diſſipation; j'ai vû deux ou trois fois Madame de la Perrine, encore étoit-ce ailleurs que chez elle: mais elle chante bien. Je voi Baillon; il jouë bien du Claveſſin: je voi bien des Refugiés qui ſavent beaucoup; je jouë avec Mylord Caſſel aux Echets; je le gagne. A mon âge on ne peut être nulle part ſi deſavantageuſement que chez ſoi-même. Il faut nous faire des amuſemens, qui nous dérobent, pour ainſi dire, à nos triſtes imaginations.

Au reſte, Madame, ma diſcretion eſt toûjours la même, avec un attachement inviolable au Gouvernement préſent des Pays où je vis. Je ſuis ſi peu de choſe, qu'il n'importe à perſonne de ſavoir mes ſentimens. Vous m'obligez à parler de moi: je ne ſaurois parler de vous que je ne vous louë, & dans l'humeur où vous êtes contre moi, vous ſeriez peut-être offenſée de mes louanges. Le ſerieux dure trop, l'enjoûment vous déplairoit.

Je dînai hier à Parſons Green avec Monſieur Villiers. Sa maiſon ſe pourroit dire une maiſon enchantée, n'étoit qu'on y boit & qu'on y mange fort bien. Mylord Mon-

Montaigu a beſoin d'embellir encore ſes Logemens de White-Hall, s'il veut pouſſer à bout la réſolution qu'il a faite, de faire crever Monſieur Villiers. Je connoiſſois autrefois une autre maniere de *crever*, qui venoit reglément au mois de Septembre. Les Figues, les Melons, les Pêches, les Muſcats, les Cailles, les Perdreaux devenoient les maîtres du goût, & le goût de la ſobrieté ; en ſorte que le mois de Septembre arrivant, on diſoit, *voici le tems où il faut crever*. Prenez garde de vous crever d'Eaux, Madame: de toutes les manieres de crever, c'eſt la plus mauvaiſe. Vôtre Maiſon de Saint-James, vulgairement nommée par vos Courtiſans, *le petit Palais*, ſera une merveille: il n'y a rien de ſi propre. Vous aurez bien-tôt Madame Fitzharding & Mademoiſelle de Beverweert: quand Madame la Ducheſſe Mazarin & ſes deux amies ſeront enſemble, je défie les trois Royaumes de fournir rien de pareil. S'il vient un petit Tailleur, & que l'Argent ne manque pas, le plaiſir des Anges de Madame de Choiſi n'étoit rien au prix du vôtre.

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

VOus ne ſavez que trop, Hortence,
Que je vous ſers ſans récompenſe;
Peut-être ne ſavez-vous pas
Ce que je pers, en ſervant vos appas.

Sans vous une lente vieilleſſe
Me donneroit l'air de ſageſſe;
Sans vous le fardeau de mes ans
Sembleroit le poids du bon-ſens.

Parlant des Affaires publiques
Avec de graves politiques,
Quelque vieil exemple apporté,
Quelques articles d'un Traité;
Une Maxime, une Sentence,
Me tiendroient lieu de ſuffiſance.

Sans vous mû d'un eſprit divin
Sur les traces de Van Beuning,
Moins fort en raiſon qu'en génie;

J'irois dans la Philosophie
Chercher cette Immortalité,
Qu'il prouve par la Volonté.

Sans vous en homme d'importance,
Banni pour sa vertu de France,
Je parlerois de probité
Avec un ton d'autorité.

Des gens-d'honneur j'aurois le tître,
Je m'érigerois en arbitre;
Et de tous nos François errans
J'accorderois les differens.

Sans vous, voila mon avantage;
Avec vous, voici mon partage:
J'ai voulu devenir Amant,
On me veut Ami seulement:
Ami, traité d'une maniere,
Quelquefois douce & familiere;
Mais indignement rebuté
S'il prend la moindre liberté.

Au secours, Lot, *à ma défense.*
Lot, qui veille en Dragon, s'avance,
Et me dit, la sévére Lot,
„ Mangez vos barbes de Turbot.
„ Vraiment il sied bien à vôtre âge
„ D'être touché d'un beau Visage,

„ Allez,

„ Allez, allez, c'est bien à vous
„ D'aimer des Gorges & des Cous.

Cependant la sévére baise
Les Yeux & la Bouche à son aise;
Et collée à vos doux appas
Demande en soûpirant si vous ne l'aimez pas.

Laissons la pudique tendresse,
De nôtre nouvelle Lucrece,
Et parlons un peu des mépris
Que m'attirent mes Cheveux gris.

Je suis pour vous rendre service
En affection sans égal;
Il n'est ordre où je n'obéïsse,
Fut-il en faveur d'un rival.

Belle Hortence, si je vous quitte,
Vous reconnoîtrez mon mérite:
La charge de tout endurer,
Sans qu'on entende murmurer,
Fâcheuse, difficile à faire,
Et chez vous assez nécessaire;
Cette charge, si je la rens,
Ne se remplira de long-tems.

Qu iferoit tant de personnages?
Qui feroit bon à tant d'usages?
Qui porteroit le petit Chien?
Comme en carrosse le vieux Sage

Que

Que nous a dépeint Lucien,
Le portoit toûjours au voyage.

Quand le Calabrois à ſon rang
Vous met les Echets dans la tête,
Quelle autre main eſt ſi-tôt prête
A vous pouſſer le Pion blanc?

Et lors qu'un ſaint remors vous frappe;
Que l'humeur de Dévotion
Pour un peu de tems vous attrape;
Qui ſert vôtre Converſion,
Et vous lit un MORT de la Trape (1)
Avec tant de ſoûmiſſion?

Cependant grondeuſe & farouche,
Vous employez la belle bouche,
Qui me doit ſes meilleures Dents,
A m'inſulter devant les gens.

Sur le point de perdre la vie,
Ne vous ai-je pas garantie
De ces honnêtes aſſaſſins
Que l'on appelle *Médecins*.

J'en

(1) Voyez le Tome IV. page 222.
(2) Imitation de cette Epigramme de Marot:

Un gros Prieur ſon petit filz baiſoit,
Et mignardoit au matin en ſa couche:
Tandis roſtir ſa perdrix on faiſoit:
Se leue, crache, eſmeutit, & ſe mouche:

J'en attendois la recompenſe,
Et je voi pour reconnoiſſance,
Qu'on ſoupçonne ma bonne foi,
Qu'on juge toûjours contre moi.

A l'Hombre je prens le Spadille,
Je me donne Baſte, ou Manille;
Au Piquet je marque les As,
Moi, malheureux qui ne vois pas;
Qui des mains ai perdu l'uſage
Par la caducité de l'âge:
Toûjours diſtrait ou négligent;
Moi, qui pers toûjours mon argent.

Seigneur, Seigneur, donne-moi patience,
Qu'on a de mal à ſervir Dame Hortence (2)!
Mais ſi je m'éloignois de ſes divins appas,
Que faire! comment vivre, en ne la voyant pas?

Lors qu'il me faut ſouffrir l'aigreur d'une parole;
La bouche qui la dit me plaît & me conſole,

De

La perdrix vire: Au ſel de broque en bouche
La deuora, bien ſavoit la ſcience:
Puis quand il eut prins ſur ſa conſcience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eſliſe,
Mon Dieu, dit-il, donne moi patience,
Qu'on ha de maux pour ſeruir ſainte Egliſe!

LES *Oeuvres de Clement Marot*; page 430, de l'édition de Lyon par Guillaume Rouille, 1561.

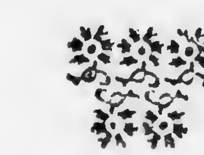
De ſes fiers traitemens le plus injurieux
Me ſemble une douceur quand je vois ſes beaux yeux.

Ses regards animés du feu de la colere
Ont l'ordre de fâcher, & le ſecret de plaire;
Car le Ciel favorable a fait de ſes beautés
Un remede aux amans contre ſes cruautés.

Le plus grand des malheurs eſt celui de l'abſence,
On garde ſes rigueurs, en perdant ſa préſence :
On emporte l'injure, & le cœur affligé
Par le plaiſir des yeux n'eſt jamais ſoulagé.

Au milieu des chagrins, des ſoupçons, des allarmes,
Il n'a ſoulagement que celui de ſes larmes:
Pleurer le mal qu'il ſouffre, & regreter ſon bien,
De ce cœur malheureux eſt l'unique entretien.

A tort je me plaindrois de la voir inhumaine :
Je la voi ; c'eſt aſſez pour ſupporter ma peine:
Abſens infortunés, je connois vos douleurs;
C'eſt à vous plus qu'à moi de répandre des pleurs.



A LA MEME.

Pour Etrennes le premier Jour de l'An.

LA Nature inexorable
Ne laiſſe à des gens ſi vieux
Aucun trait qui ſoit aimable,
Rien qui plaiſe à de beaux yeux :
La Fortune aſſez ſemblable
N'a laiſſé dans mon pouvoir
Aucun bien conſiderable
Que vous puiſſiez recevoir.
Si ma Muſe avoit la puiſſance
Que les Muſes de Grece ont fait voir autrefois,
Je ferois une guerre où les Dieux pour Hortence
Combattroient à l'envi des Héros & des Rois.
Mercure plus leger qu'Eole,
Fendroit les airs, tout glorieux
De vous porter une parole
De la part du Maître des Dieux;
Et lors que Jupiter s'ennuye
Avec l'importune Junon,
Je le ferois ſur vous deſcendre en cette pluye
Dont vous ne connoiſſez preſque plus que le nom.
Le Ciel qui prit plaiſir à vous former ſi belle

Oublia la faveur de vous rendre immortelle ;
Erigée en Divinité
Vous jouïriez par moi de l'Immortalité.
Mais aujourd'hui la pauvre Muse
Après avoir fait tous les Dieux
Ne parle qu'en tremblant des Cieux ;
Humble & rampante elle s'amuse
A discourir sur les Hameaux,
Les Bergeres, & les Troupeaux :
Que cela me serve d'excuse,
Si vous n'avez rien que le Don
D'une Chanson.

LETTRE

A MONSIEUR ***

Sous le nom

DE MADAME MAZARIN.

JE n'ai pas assez de considération dans le monde, pour me croire obligée à lui rendre compte de mes Affaires ; mais je suis assez reconnoissante de la part que vous prenez à mes interêts, pour vouloir contenter vôtre curiosité sur la condition où je

je me trouve. Je crains seulement que la longueur de ma Lettre ne vous importune ; car je ne prétens pas vous instruire de l'état où je suis, sans vous faire souvenir en beaucoup d'endroits de celui où j'ai été. Je ne parlerai point des avantages que j'avois, par modestie ; je me tairai des qualités de Monsieur Mazarin, par discretion : mais laissant au public à faire le jugement de nos personnes, je dirai hardiment que je n'ai contribué en rien à la dissipation des biens que je lui ai apportés ; & que les moindres de ses domestiques en ont tiré dequoi s'enrichir, quand il m'a dénié les choses nécessaires simplement pour vivre.

J'ai demeuré plus que je ne devois & aussi long-tems que j'ai pû avec un Mari qui m'étoit si opposé : à la fin je me suis dégagée par raison, d'un homme avec qui je m'étois laissée lier par obéïssance. Un dégagement si juste m'a coûté ces biens qui ont fait tant de bruit dans le monde : mais la Liberté ne coûte jamais trop cher à qui se délivre de la Tyrannie. Quoi qu'il en soit, je me vis dépouillée de toutes choses. Je me vis sans aucun moyen de subsister, jusqu'à ce que le Roi, par un prin-

principe de justice, me fit donner une Pension sans le consentement de Monsieur Mazarin, que Monsieur Mazarin m'a ôtée il y a dix ans, avec le consentement de sa Majesté. Ce changement des bontés du Roi ne doit point s'attribuer à celui de ma conduite; car je n'ai jamais entré en rien qui pût lui déplaire. Mais il est difficile aux plus grands Rois de bien démêler l'imposture des méchans offices, d'avec les vérités dont il est besoin qu'on les informe. La raison feroit trop de violence à nôtre inclination & à nôtre humeur, s'il faloit toûjours nous défier de ceux que nous aimons, ou qui nous plaisent; & naturellement on ne se donne point la gêne de ces précautions-là contre des personnes agréables, pour des indifferentes qu'on ne voit pas. Ainsi je ne m'étonne point que l'on m'ait crûë telle qu'on m'a dépeinte: le Roi eût été assez juste pour augmenter la Pension qu'on m'a ôtée, si j'avois été assez heureuse pour être connuë de lui telle que je suis.

Cependant malgré ce retranchement, & toutes les Dettes qui en sont venuës, je ne laissois pas de subsister honorablement, par les graces & les bienfaits des Rois d'Angleterre: mais à cette Revolution extraordinaire, qui fera l'étonnement de tous les tems, je me suis vûë abandonnée; réduite à ne chercher de ressource qu'en moi-même où je n'en trouvois point; exposée à la fureur de la populace; sans commerce qu'avec des gens également étonnés, qui tâchoient de s'assûrer les uns les autres; ou avec des malheureux, moins propres à se consoler, qu'à se plaindre ensemble. Après tant de troubles, la tranquillité enfin s'est rétablie: mais les desordres cessés ne m'ont rendu l'esprit plus libre, que pour mieux voir la desolation de mes Affaires. Nul bien de moi; nulle assistance où je suis; nulle esperance d'ailleurs; ne recevant du peu d'Amis que j'ai où vous êtes, que des complimens au lieu de secours, & de tous les autres que des injures, pour être demeurée dans un lieu, d'où je ne sai comment sortir, voyant moins encore où pouvoir aller.

Jusqu'ici on a condamné les fautes, & plaint les malheurs: je fais changer toutes choses; la misere, ce triste ouvrage de ma fortune, me donne des ennemis, excite l'aigreur & l'animosité de ceux qui me devoient être le plus favorables. Je n'exa-

n'exagere point le malheur de ma condition, à quoi je suis d'autant plus sensible, que je reçois des reproches, quand j'attendois des consolations. Vous êtes assez raisonnable, Monsieur, pour n'approuver pas un procedé si injuste; & assez constant dans l'amitié, pour me conserver toûjours la vôtre. Si elle n'est pas secourable autant que vous le souhaitez, elle est aussi honnête que je le saurois desirer. Mon étoile me fait trouver de la bonne volonté, où il y a de l'impuissance; & de l'opposition, où se rencontre le pouvoir: mais enfin la malignité de l'influence n'est pas entiere, puis que dans les infortunes qu'elle me cause, elle me laisse des Amis, qui font leur possible pour me consoler.

A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

VOus qui pensez que la Nature
A fait toutes choses pour vous,
Présomptueuse Créature,
Ap-

Apprenez que vous-même êtes faite pour nous.
Ce qu'a l'Univers d'admirable
Nous prête un secours charitable;
Ce qu'ont formé les Dieux avec le plus de soin
Sert à nôtre plaisir comme à nôtre besoin.
Le soleil au matin entre dans sa carriere
Pour épancher sur tout la commune lumiere,
Et l'aimable clarté que répandent ses feux
N'attend pour se donner ni prieres, ni vœux.
La Terre avec amour expose à nôtre vûë
Les appas renaissans dont le ciel l'a pourvûë;
Elle donne ses fleurs pour le plaisir des yeux,
Elle fournit au goût ses fruits délicieux.
La Mer par le commerce aux lieux les plus steriles
Communique les biens qu'ont les terres fertiles,
Et servant de lien aux peuples opposés
Sait comme réünir ceux qu'elle a divisés.
D'une belle Riviere on aime un cours paisible:
Les fiers Torrens précipités,
Font de leurs sauvages beautés,
Un aspect à nos yeux agréable & terrible.
Les Fontaines & les Ruisseaux
Coulent pour nous offrir le crystal de leurs eaux;
Les amoureux Zephirs de leurs douces haleines
Temperent la chaleur qui brûleroit nos plaines;
Enfin tout donne en l'Univers;
Il n'est pas jusques aux Hyvers
Dont nous ne recevions des graces:
C'est d'eux que nous tenons les glaces,

Qui font dans l'ardeur de l'été
La plus exquiſe volupté.
Et, vous, que le Ciel a formée
Pour faire le bonheur de tous,
On vous voit toûjours animée
De chagrins, dépits, & courroux.
Ingrate, injuſte créature,
Vous tenez tout de la Nature,
Tout vôtre eſprit, tous vos Appas:
Qui vous rend à ſes Loix contraire?
Pourquoi ne l'imitez-vous pas
Aux faveurs qu'elle nous fait faire?

Sur le commencement de la Guerre de M. DC. LXXXIX.

D'INTERETS differens l'Union mal formée
N'amaſſoit autrefois qu'une confuſe Armée,
Qui trop lente à la marche & trop vaſte au deſſein,
Vouloit paſſer la Seine, & demeuroit au Rhein.
Mais d'un Roi (1) tout contraire aux interêts de
France
La vertu, la valeur, la nouvelle puiſſance;
Des ETATS rétablis par une longue Paix
Une pleine abondance à ne manquer jamais;
De l'Eſpagne outragée & pas aſſez ſoûmiſe,
L'eſ-

(1) GUILLAUME III. Roi d'Angleterre.

L'eſpoir d'une reſſource où tout la favoriſe;
Des Princes de l'Empire, & de chaque Electeur
La jonction ſincere avec leur Empereur;
Du Saint Pere irrité la haine Catholique;
Du Huguenot chaſſé ſous le nom d'Hérétique
Le ſoin infatigable à nuire, à ſe venger;
Des Nouveaux Convertis que l'on a fait changer
L'Impatient deſir d'échapper à la feinte,
Qui gêne leur eſprit, & tient leur foi contrainte;
Enfin de cet amas d'interêts differens,
De toutes paſſions en des motifs ſi grands,
De craintes, de ſoupçons, de haine, de vengeance,
Se font comme des nœuds qui ſerrent l'Alliance;
Et ces engagemens nous font voir l'appareil
Le plus grand qui jamais parût ſous le ſoleil.
Dans cet affreux état où la France eſt réduite
On lui trouve pourtant & vigueur & conduite:
Elle arme, elle prévient, elle fait animer
Et ſes forces de terre, & ſes forces de mer;
Et n'étoit qu'elle a vû les triſtes funérailles
De ceux qui lui faiſoient gagner tant de batailles;
N'étoit que ces grands Chefs aujourd'hui ne ſont plus,
Son Char pourroit traîner encore des Vaincus.
Pour ſon malheur Turenne a perdu la lumiere;
Condé, nôtre Héros, n'a plus de part au jour;
Crequi, vient d'achever ſon illuſtre carriere;
Si Schomberg vit encor, c'eſt pour une autre Cour.
Par leur valeur, par leur prudence,
L'Etat floriſſant de la France
Ne

Ne craignoit point les changemens;
Il ne craignoit disgrace aucune;
Mais par leur perte la fortune
Va rentrer dans ses droits sur les évenemens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquerir le Monde,
France, ou de l'asservir dans une paix profonde:
Oui, par un Plan nouveau de ton Ambition
Tu pourrois disposer de chaque Nation.
Tous ces Confederés que l'Espagne interesse
Desunis, & rendus à leur propre foiblesse
Iroient dans tes Etats chercher leurs sûretés;
Ou presser un secours à leurs nécessités.
Sous le nom d'Allié, l'un seroit tributaire;
L'autre, prêt à servir, ou soigneux de te plaire;
Les premiers Potentats éloignés courtisans
Flateroient ta Grandeur par respects & présens.
Il n'a tenu qu'à toi de conquerir le monde,
France, ou de l'asservir dans une paix profonde.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

J'ENVOYE savoir comment vous vous portez de vôtre blessûre (1); pour moi, je

(1) Madame Mazarin s'étoit blessée à la Cuisse, en tombant.

je me porte fort bien de toutes mes pertes. Le souper de Madame Harvey, le Pâté Royal, & la melancolie de la dolente Boufette, mirent mon esprit dans une assez bonne situation. La nuit a été encore plus heureuse: j'ai crû être Mademoiselle de Beverweert toute cette nuit. J'avois une grande complaisance de mon mérite d'honnête & de raisonnable fille; mais vôtre confiance faisoit le plus doux avantage de mon nouveau sexe. Vous m'avez montré vôtre blessûre. Passons legerement tout ce que j'ai vû: j'ai autant de sujet de me louër de vous, comme Beverweert; que j'en ai de me plaindre, comme Saint-Evremond. Heureux les sujets de n'avoir pas connu le danger qu'il y avoit à vôtre blessûre! leur apréhension les auroit fait mourir, & nous ne serions pas en état de nous réjouïr de vôtre guerison. Nôtre perte n'est pas seulement attachée à la vôtre; une maladie dont vous guerirez est capable de donner veritablement la mort à tous les sujets de vôtre Empire.

Si du ciel le courroux fatal
Faisoit durer encor quelques jours vôtre mal,

Les

Les ſujets auroient tant de peine
A voir ſouffrir leur belle Reine,
Que chacun d'eux pourroit mourir,
Avant que vous pûſſiez guerir.
Je perdrois le premier la vie,
Et de cent autres morts ma mort feroit ſuivie :
Vôtre chere & fidele Lot
Suivroit ma diſgrace bien-tôt ;
Vous la verriez avec des larmes
Prendre congé de tous vos charmes,
Et faire ſes derniers adieux
Baiſant vôtre bouche & vos yeux.
„ Adieu, je meurs, Adieu, Madame :
„ Vous poſſediez mon cœur, je vous laiſſe mon ame,
„ Et trouve mon ſort aſſez doux,
„ Puis que je meurs à vos genoux.
„ Croyez que jamais la Comteſſe...
„ La voix me manque, & je vous laiſſe :
„ Que le dernier ſoûpir, qui va m'ôter le jour
„ Eſt bien moins à la mort qu'il n'eſt à mon amour !
C'eſt ainſi que la Vice-Reine,
Meurt aux pieds de ſa Souveraine :
Jamais rien ne la ſût charmer,
Mais on trouve à la fin, qu'on eſt fait pour aimer ;
Et toute ſon indifference,
Devient Amour ſans qu'elle y penſe.
La Beverweert en proſe, & Beverweert en vers,
N'ont

N'ont pas des ſentimens divers ;
Celle de cette nuit, qui vous parloit en proſe,
Pourroit dire en mourant toute la même choſe.
Si jamais vous vous portez mal,
Je meurs, & je vous fais un diſcours tout égal.
Madame Harvey pleine d'impatience,
De vous voir en cet état-là,
Maudiroit juſques à la France,
Et pourroit déteſter même les Opera.
Je voi la douleur qui ſurmonte,
Un ſujet illuſtre, un grand Comte (1) ;
Duras, Mylord impétueux,
S'en arracheroit les cheveux,
Et choſe incroyable à l'Hiſtoire,
Ne voudroit ni manger, ni boire ;
Suſpendant tout ſon appetit
Pour un accident ſi maudit.
Il pourroit arriver que maligne Boufette,
D'un ſentiment commun avecque vôtre Epoux
Auroit de tous vos maux l'ame aſſez ſatisfaite ;
Au nom de Dieu, conſervez-vous.

Comme je dois mourir le premier, je veux ordonner nettement de ma ſepulture, pour ne pas tomber dans l'inconvenient de Monſieur Doublet, & épargner la peine à Patru de faire un ſecond Plaidoyer, ſi un Paſteur auſſi attaché à ſes droits

(1) Le Comte de Feversham.

droits que le Curé de Saint Etienne, faisoit un Arrêt sur mon pauvre Corps (1). Pour prévenir donc pareils accidens, je déclare en termes exprès, que je veux être enterré dans la Tente de Mylord Roscommon (2). Il me souvient d'avoir été à la guerre, & je serai bien aise que mon Tombeau ait un air militaire. Mais ce n'est pas la premiere & la veritable raison qui m'oblige à choisir ce lieu-là; c'est pour être en vûë du *Petit Palais*; & toutes les fois qu'on y jouëra, la Reine est suppliée de dire les Vers qui suivent, & que j'ai composés comme une espece d'Epitaphe:

„ Celui dont nous plaignons le sort,
„ N'a pas dû voir la gloire de l'Olympe;
„ Mais je pense qu'après sa mort
„ Il ne souffre pas tant, comme il souffroit à grimpe,
„ Lors que Duras & moi lui faisions tant de tort.
„ Je lui faisois mille injustices,
„ Je lui faisois mille malices,

(1) Voyez le Plaidoyer de Mr. Patru pour la Veuve & les Enfans de Doublet, &c.

(2) Mylord Roscommon, Colonel d'Infanterie, devant passer en Irlande avec son Regiment, avoit fait tendre sa Tente dans le Parc de Saint-James, assez près de la Maison de Madame Mazarin, qu'on appelloit *le Petit Palais*.

„ Et malgré tout ce grand tourment,
„ Il perdoit assez noblement.
„ S'il ne me plaisoit pas, il tâchoit de me plaire,
„ Que la Tombe lui soit legere!
„ Je souhaite que ses vieux os,
„ Trouvent un assez bon repos.

Si je ne vous demande pas davantage durant ma vie, que je vous demande à la mort, vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de mon indiscretion.

A Mr. LE MARQUIS

DE MIREMONT.

STANCES IRREGULIERES.

Illustre & nouveau Machabée,
Qui de ton Eglise tombée
Veux être le restaurateur;
Miremont, dans ton Entreprise (3);
Pren ce beau mot pour ta devise;
Ou Martyr, ou Liberateur.

L'Eu-

(1) Mr. de Miremont devoit aller en Piemont avec quelques Regimens de François Réfugiés, pour joindre les Vaudois & entrer en France.

L'Euphrate n'a point vu tant de meres captives,
Tant de femmes, tant de maris,
Verser des pleurs, pousser des cris,
Qu'en voit le Gigeou (1) sur ses rives.

A Londres tes sujets tout le jour dispersés
Se trouvent le matin au Caffé ramassés;
Où chacun à son tour t'adresse la parole:
„ Ferme pilier de nôtre Foi,
„ PRINCE, dont l'aspect nous console,
„ PRINCE, nous n'esperons qu'en toi.

Esperance des Grecs (2), honneur de la Savoye, (3)
Ton Peuple marchera sur tes pas avec joye;
Pour l'Accomplissement de ta Prédiction (4).
Ta Sainte Nation depuis long-tems errante
Sur les bords du Gigeou se verra triomphante,
Et chantera sous toi la gloire de SION.

AU MEME (5).

STANCES.

MIREMONT qui savez combattre
Aussi bien que faire des Vers,
Vous

(1) Ruisseau, qui passe autour du Château de la Caze, appartenant à Monsieur le Marquis de Malauze, Frere de Monsieur de Miremont.

(2) Eglise à Londres où l'on avoit d'abord fait le Service Grec, & qui appartient présentement aux François Refugiés.

(3 Au-

Vous allez sûrement abattre
Tous les Dragons de l'Univers.

Jeune Prince, marche, cours, vole,
On entend déja le coucou;
Il est tems de tenir parole
Aux pauvres Captifs du Gigeou.

Mais ne me parle point de faire
Des Vers qui chantent tes Exploits;
Tu feras l'Achille & l'Homere,
De Mars & d'Apollon digne Fils à la fois.

A CALISTE (6).

SOEUR Therese l'illuminée
Eut peine à se sauver d'un jugement honteux,
Après avoir été trois fois examinée (7):
Ce nom est un nom malheureux;
Sœur Therese la détrônée
Eut un accident bien fâcheux (8):
Mais

(3) Autre Eglise Françoise, dans le Palais de la Savoye.

(4) Les PROPHETIES de Mr. Jurieu.

(5) Quelqu'un ayant fait une Réponse aux *Stances* précédentes, Mr. de Saint-Evremond crût qu'elle étoit de Monsieur de Miremont, & lui envoya ces Vers.

(6) Madame Mazarin.

(7) Voyez la Vie de Sainte Therese.

(8) Voyez le Tableau, dans les CONTES de la Fontaine.

Mais n'en soyez pas étonnée,
Ne craignez jamais le malheur
Qu'éprouva cette pauvre Sœur.
Non, vos moindres appas méritent la loüange
De ne laisser jamais la liberté du change:
Cet excès de plaisir, ce grand ravissement,
N'auroit pû se trouver qu'avec vous seulement.
Mais nôtre premiere Therese
Vous mettroit fort mal à vôtre aise,
Si son exemple decevant
Vous jettoit en quelque Couvent.
Craignez donc qu'une sainte rate
En vos quietes Oraisons
De quelque vapeur délicate
Ne forme en vôtre esprit beaucoup d'illusions.

Une troupe d'YNCAS (1) en ces lieux assemblée,
Demande incessamment où vous êtes allée;
Ces enfans du Soleil, de leurs riches Palais,
De tout l'or qu'ils eurent jamais,
Ne vous offriroient pas une inutile image,
Si l'avare Espagnol eut laissé davantage.
Pour les désolés AMADIS
Que vous avez aimés jadis,
Ils viennent les yeux pleins de larmes
Vous offrir leurs anciens charmes:

Les

(1) Madame Mazarin avoit lû peu de tems auparavant l'HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU, de Garcilasso de la Vega: elle etoit charmée de la magnificence de

Les Captifs vous portent leurs fers,
Dans les combats on vous reclame;
L'on vous offre par moi la *Tour de l'Univers* (2);
Logement, aussi beau que le *Château de l'Ame* (3);
Mais vous aimez le saint repos,
Dont jouïssent tous les Dévots:
„ Eh! n'avons-nous pas nos Hermites,
Répond le pieux Amadis,
„ Plus simples que ces Hypocrites
„ Qui parlent tant du Paradis?

CALISTE.

Chevaliers, je vous remercie,
Depuis que Sœur Therese a pris soin de ma vie,
J'abandonne vos Visions
Pour ses divines Unions.
J'aimai le merveilleux des Yncas, des Yncases;
Aujourd'hui je me tourne à celui des Extases:
Sœur Therese m'apprend comment elles se font,
Pour en montrer à Miremont.



LET-

ces Princes, & en parloit fort souvent.
(2) Voyez ci-dessus, Tome IV. page 284.
(3) Voyez les MEDITATIONS de Sainte Therese.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

VOus vous souvenez, Madame, du méchant & honteux succès de mon dessein, lors que je cherchai inutilement quelque defaut en vôtre visage & en vôtre esprit (1). Plus fâché que rebuté de mon entreprise, je me suis attaché à vôtre humeur. Mademoiselle Bragelonne (2), & Monsieur de Miremont se sont jettés dans mes interêts contre elle; mais Monsieur de Miremont a eu tort: la Qualité de PRINCE-COLONEL, & les Extases étudiées en sa faveur, devoient l'empêcher de prendre parti si impétueusement pour les Habitans du Gigeou. Mademoiselle Bragelonne est née pour souffrir: si

(1) Voyez le *Portrait* de Madame Mazarin, Tome IV. page 88.
(2) Demoiselle de Madame Mazarin.

je suis rebuté aujourd'hui, je serai bien traité demain; & cette inégalité est assez obligeante pour une Vieillesse comme la mienne, qu'on pourroit avec raison mépriser toûjours. Il m'a donc falu laisser l'humeur en repos, l'abandonnant à l'injustice de Monsieur de Miremont, & aux larmes de Mademoiselle Bragelonne. Mais il n'y a rien dont la perseverance ne vienne à bout: j'ai tourné ma curiosité chagrine, sur vôtre goût pour le Chant, & j'ai trouvé heureusement dequoi verifier le Proverbe, qu'il *n'y a rien de parfait en ce monde*. Vous l'allez voir, Madame, dans les vers que je vous envoye; & j'espere que vous ne voudrez pas démentir une sentence établie & autorisée depuis si long-tems.

Vous êtes la Reine des belles,
La Reine des spirituelles;
Mais sur vôtre goût pour le Chant
Nous ne vous admirons pas tant.
L'expression avec justesse,
Qui n'a dureté, ni mollesse;
La maniere, la propreté,
Tems, mouvement, & quantité:
Toute syllabe longue, breve
Connoître avec discernement,

 Et

Et prononcer diverſement;
Le ſens qui commence ou s'acheve;
Tout cela ne fait rien pour vous,
Et vous avez pitié de nous.
„ O la choſe mélancolique
„ Qu'un Opera toûjours unique,
„ Où l'on voit ce couple éternel,
„ Rochoüas & Beaumaviel,
„ Point de jeunes gens, point de belles,
„ Et moins encor de voix nouvelles!
„ A Veniſe rien n'eſt égal:
„ Sept Opera le carnaval;
„ Et la merveille, l'excellence,
„ Point de Chœurs & jamais de Danſe:
„ Dans les maiſons ſouvent Concert
„ Où tout ſe chante à livre ouvert.
O vous, Chantres fameux, grands maîtres d'Italie,
Qui de ce livre ouvert faites vôtre folie,
Apprenez que vos Chants pour leur perfection
Demanderoient un peu de répétition.
Si vous n'entaſſiez point paſſage ſur paſſage;
A chanter proprement ſi vous donniez vos ſoins;
Les méchans connoiſſeurs vous admireroient moins,
Mais aux gens de bon-goût vous plairiez davantage.

Suprême, divine beauté,
Dont tout le monde eſt enchanté;
Pro-

Profond ſavoir, eſprit ſublime,
Qu'en mes vers à peine j'exprime,
Permettez-nous que ſur le Chant
Nous ne vous admirions pas tant.

A Mr. VILLIERS.

BANNISSONS toute viande noire,
N'en ſouffrons plus à nos repas,
Hors deux à qui l'on doit la gloire
De plaire à tous les délicats.
Venez, ornement des cuiſines,
Oiſeaux qu'on ne peut trop aimer;
Alloüetes & Becaſſines,
Eſt-il beſoin de vous nommer?
J'entens comme un ſecret murmure
De nos Huitres de Colcheſter,
Qui penſent qu'on leur fait injure
De leur vouloir rien conteſter.
Cette maſſive couverture
Qui les fait par tout arrêter,
Cette maiſon peſante & dure
Où nous les voyons habiter,
N'a pas ſi-tôt une ouverture,
Qu'en mérite de goût on leur voit ſurmonter
Toute volante créature,
Tout gibier, tout ragoût, tout ce que peut vanter

Le célebre inventeur du Tombeau d'Epicure (1).
Huitres, vous l'avez emporté;
Les Truffes ſeulement ſeront plus eſtimées;
Mais ici vous ſerez nommées
Les premieres dans mon Traité.
Ce n'eſt point de l'Aſtronomie
Que je traite en obſervateur;
Ce n'eſt point de Philoſophie
En Carteſien profeſſeur;
Moins encor en Théologie,
Ou de Médecine en docteur;
La *Gourmande Géographie*,
Dont je ſuis comme l'inventeur,
Eſt l'Ouvrage que j'étudie:
Il a beſoin d'un Protecteur;
Monſieur de Villiers, je vous prie,
De favoriſer ſon Auteur.

AU MEME.

ROMAINS, nos Huitres feroient honte
A vos Huitres du Lac Lucrin;
Pétrone en tenoit trop de compte
D'en faire l'honneur d'un Feſtin:
Il ne les auroit pas ſouffertes
S'il avoit pû manger des vertes,

(1) Nom d'un Ragoût inventé en France.

Qu'on mange ici ſoir & matin.
Ces modernes tant eſtimées,
A qui, dit-on, rien n'eſt égal,
Que Veniſe tient enfermées
Cherement dans ſon arſenal;
Ce ſont des Huitres à l'écaille
Qu'on pourroit crier dans Paris;
(Paris n'en a point qui les vaille)
Mais Londres les verroit avec un grand mépris.

L'heureux ſejour, l'heureuſe terre,
Que vous feriez, chere Angleterre,
Si vous aimiez vôtre Poiſſon
Autant que vôtre Venaiſon!
Par mes Vers, Reine de toute Iſle,
Vous commanderiez la Sicile,
L'Archipel dépendroit de vous,
Candie auroit à vos genoux
La poſture de ſuppliante,
Chipre feroit vôtre ſuivante:
Par moi du levant au ponent
Tout ce qui n'eſt pas continent
Vous rendroit humblement hommage;
Et vous perdez tant d'avantage
Pour n'avoir chaſſé de chez vous
Les Daims, auſſi bien que les Loups.

SCENE DE BASSETTE.

MADAME MAZARIN, MADAME MIDDLETON, MONSIEUR VILLIERS, MONSIEUR BOWCHER.

MADAME MAZARIN *à Madame* MIDDLETON.

UNISSONS nos malheurs; unissons-nous, Bergere,
Et ne pouvant gagner, au moins ne perdons guére.
Va Trois.

MR. BOWCHER.

Trois a gagné.

ME. MAZARIN.

Payez.

ME. MIDDLETON.

Faites Alpiu;
Je dois beaucoup, Madame, & j'ai beaucoup perdu:
Je voudrois bien gagner dequoi payer mes dettes;
Mais comment l'esperer joüant comme vous faites?
Dans le plus grand bonheur vous ne poussez jamais;
Vôtre dernier effort est de faire la Paix.

ME. MAZARIN.

Quoi! perdre tout d'un coup, pour avoir la misere
De demeurer après tout le soir sans rien faire!

ME. MIDDLETON.

Madame, je vous prie, encore sur le Trois.

ME. MAZARIN.

Sur le Trois.

MR. BOWCHER.

Le Trois perd.

ME. MAZARIN *à Madame* MIDDLETON.

Ce sont-là de vos choix.
Mustapha (1), donnez-moi quelque carte bien sûre.

ME. MIDDLETON.

Mettez sur le Valet; il gagnera, j'en jure.

MR. BOWCHER.

La Face.

ME. MAZARIN.

Nôtre argent étoit fort bien placé.
Le beau Valet de neige!

ME. MIDDLETON.

Est seulement facé.

ME. MAZARIN.

Vôtre démangeaison de parler est terrible,

(1) Petit Turc de Madame Mazarin.

Et gagner avec vous n'eſt pas choſe poſſible.

ME. MIDDLETON.

Je ne puis dire un mot ſans la mettre en courroux:
O Lord! Monſieur Villiers: *ô Lord!* que ferons-
nous?
Dites-nous qui des deux vous ſemble la plus belle,
De Meſdames Grafton & Licfield: laquelle?

MR. VILLIERS.

Commencez; dites-moi, Madame Middleton,
Vôtre vrai ſentiment ſur Madame Grafton.

ME. MIDDLETON.

De deux doigts ſeulement faites-la moi plus grande,
Il faut qu'à ſa beauté, toute beauté ſe rende.

MR. VILLIERS.

L'autre n'a pas beſoin de cette faveur là.

ME. MIDDLETON.

Elle eſt grande, elle eſt droite.

MR. VILLIERS.

Eh bien, après cela?

ME. MIDDLETON.

Madame Lichfield un peu plus animée,
De tous ceux qu'elle voit, ſe verroit fort aimée.

MR. VILLIERS.

Vous ne me parlez point de Madame Kildair?

ME.

ME. MIDDLETON.

I neuer ſaw perſonne avoir un meilleur air.

MR. VILLIERS.

Vôtre Miſtriſs Maſſon, autrefois ſi prônée,
Me ſemble maintenant aſſez abandonnée;
Je ne vous entens plus parler de ſes appas?

ME. MIDDLETON.

Monſieur Villiers, *indeed* elle n'en manque pas:
Je ne l'ai jamais crûë une Beauté parfaite.....
Mais allons voir un peu comment va la Baſſete.

ME. MAZARIN.

Vos beaux diſcours d'appas, de grace, de beauté,
Nous coûtent nôtre Argent; il ne m'eſt rien reſté.
Cherchez d'autres moitiés, comme d'autres oreilles,
Pour petarder l'Anglois ſur toutes vos merveilles:
Et vous, Monſieur Villiers, gardez pour d'autres
gens,
D'*Honneur* & de *Raiſon* vos rares ſentimens (1).

ME. MIDDLETON.

Je ne vous croyois pas tout-à-fait ſi colere.
Un diſcours de beauté ne doit pas vous déplaire:
Qui, tant que vous, Madame, a de part aux at-
traits?

ME.

(1) Voyez Tom. IV. page 462.

Me. Mazarin.

Si je le crois; du moins, je n'en parle jamais.

Me. Middleton.

Nous n'avons pas appris à garder le silence,
Comme vous avez fait, en vos Couvens de France.
Monsieur, Monsieur Villiers, allons nous consoler;
Il est d'autres Maisons où l'on pourra parler.

Me. Mazarin.

Enseignez-moi, Madame, enseignez-moi l'école,
Où je pourrois apprendre à discourir sur rien,
Et passer sans sujet de parole en parole,
A ce mérite usé d'un aimable entretien.

Me. Middleton.

Abandonnons Madame à sa nouvelle Etude,
Pour nous mettre à couvert d'un discours assez rude.
Sortons, sortons d'ici; l'on y tient en prison
La Grace & la Beauté.

Mr. Villiers.

L'Honneur & la Raison.

Le Choeur *en Musique.*

Sortons, sortons d'ici, l'on y tient en prison,
La Grace, la Beauté, l'Honneur & la Raison.

AU

(1) Le Roi Guillaume s'étant avancé au bord de la Boyne, le 10. Juillet 1690, fut legerement blessé d'un boulet

AU ROI,

Sur sa Blessure (1).

STANCES IRREGULIERES.

Mars, ce Dieu renommé qui préside aux allarmes,
Destine les Canons ses effrayantes armes;
Pour ceux qu'un soin prudent éloigne un peu des coups:
Eh! comment auroit crû le Dieu de la vaillance,
Qui vous vit approcher avec tant d'assûrance,
Que les coups de Canon dûssent être pour vous?
C'est des piques, & des épées,
De ces armes de sang trempées,
Où vous vous exposez toûjours;
C'est des coups tirés tête à tête,
Quand un fier escadron s'arrête,
Qu'il a sû garantir vos jours.

Je sai bien que des Rois les personnes sacrées,
Peuvent être à couvert prudemment retirées,

Pour

de Canon, qui lui effleura la peau entre les deux épaules. Cela ne l'empêcha pas de monter à cheval le lendemain, de passer la Riviere, & de battre l'Armée du Roi Jaques.

Pour donner un bon ordre aux plus preſſans be-
soins,
Et hâter les ſecours qu'on attend de leurs ſoins:
Mais quelques Rois-Héros, tels qu'on voit dans
l'Hiſtoire,
Pour dire mieux encor, Rois-Héros comme vous,
Ne ménagent pas moins l'interêt de leur gloire,
Que le ſalut commun, & le bonheur de tous.

En Roi juſte & prudent, vous reglez toute choſe:
En Héros, la valeur chaque jour vous expoſe:
Le ſoleil qui voit tout, juſqu'ici n'a pû voir,
Tant de vertu s'unir avec tant de pouvoir.

Ah! prenez plus de ſoin d'une ſi belle vie;
Tout combat, tout péril fait vôtre empreſſement:
Que nous ſerions heureux ſi vous n'aviez envie
Que de vous expoſer au Canon ſeulement!
Encore avons-nous fait la triſte experience,
Que nous n'aurions par-là qu'une foible aſſûrance:
Grand Prince, revenez: nôtre timide amour
Ne voit de ſûreté qu'en vôtre ſeul retour.

Si d'un faux accident la fâcheuſe nouvelle
Venoit imprudemment occuper nos eſprits:
A Londres on verroit plus de douleurs mortelles,
Qu'on n'a vû de tranſports & de joye à Paris (1).

Quand

(1) Sur la fauſſe Nouvelle qui courut en France de la Mort du Roi Guillaume, on fit à Paris, & à Verſailles même, des Feux de joye & des Réjouïſſances extraordinaires.

Quand vous courez hazard, vos dangers ſont les
nôtres;
Devant nos propres maux nous reſſentons les
vôtres:
De ce coup dont le Ciel a voulu vous guerir,
Nous étions plus que vous en état de mourir.

Tant & de ſi hauts faits fournis à vôtre Hiſtoire,
Ruineront ſon crédit chez la poſterité:
Nos neveux ne voudront pas croire
Une incroyable Verité.
Venez donc, ô grand Roi, jouïr de vôtre gloire,
C'eſt-là vôtre interêt & nôtre ſûreté.

SUR LE PASSAGE DE LA BOYNE.

STANCES IRREGULIERES.

ANIME' de l'ardeur d'un généreux courage;
A la tête des ſiens un Roi paſſe à la nage;
Et tout bleſſé qu'il eſt, ſi-tôt qu'il a paſſé,
Il charge, rompt, défait; il a tout renverſé.

Le

Le Passage du Leck laisse une foible idée;
Celle du Grand Gustave est à peine gardée;
On ne se souvient plus d'Adolphe, ni du Sond,
Où la glace tremblante a tenu lieu de pont.

Le Rhein trop orgueilleux d'avoir vû son rivage
Tout couvert d'escadrons qui passoient à la nage,
Du combat étonnant dont on vient l'informer,
Porte triste & confus la nouvelle à la mer.

Qu'on ne me parle point du Combat héroïque,
Qu'Alexandre donna sur les bords du Granique;
Qu'on ne me parle point de ce fameux hazard,
Qu'au Port d'Alexandrie a sû courir César:
Toutes vos actions, vieux Maîtres de la Terre,
Cedent aux beaux exploits de ce Foudre de Guerre;
Pour le mieux préferer ajoûtons-y ces mots:
Que l'*on rencontre en lui le Sage & le Héros.*

Le Grec vain & leger prenoit plaisir à dire
Tout ce qu'il avoit fait; le Romain à l'écrire:
Le Héros a passé tous les deux par ses faits;
Et modeste Vainqueur, il n'en parle jamais.

Tous deux ont combatu pour asservir le Monde;
Le malheur du public suivoit tous leurs exploits:
Ici l'on s'est commis sur la terre & sur l'onde,
Pour assûrer le Peuple & maintenir les Loix.

Là,

Là, le triste Vaincu soûpire
De sa dure Captivité:
Ici, l'on a donné l'Empire
A qui donne la Liberté.

DIALOGUE.

SAINT-EVREMOND, MADAME MAZARIN, MADEMOISELLE BEVERWEERT.

SAINT-EVREMOND *à Madame* MAZARIN.

QUAND j'ai l'honneur de vous voir
A vos yeux je suis coupable,
Scelerat abominable;
Rien au monde n'est plus noir.
Mais un jour ou deux d'absence
Me rendent mon innocence,
Et sans me changer en rien
Je deviens homme de bien.
Mes pechés sont au visage,
Aux Rides que donne l'âge,
Aux Cheveux blancs, aux vieux Traits;
C'est-là que sont mes forfaits.
Vous n'êtes pas éternelle,
Puissiez-vous comme je suis

Etre

Etre à cent ans criminelle
Sans douleur & ſans ennuis!

MADAME MAZARIN.

Quoi! me donner la figure,
De vôtre Madame Herval!
C'eſt me faire trop d'injure;
La mort eſt un moindre mal.

SAINT-EVREMOND.

Pourquoi haïr tant l'idée
D'une Vieilleſſe ridée,
Qu'on préfere le trépas
A la perte des appas?

MADEMOISELLE BEVERWEERT.

C'eſt qu'une ſi longue vie,
Eteint en nous toute envie;
C'eſt que la fin des Amours
Eſt au cœur d'une mortelle
Une choſe plus cruelle,
Que n'eſt la fin de ſes jours.

SAINT-EVREMOND.

Non, non, l'amoureuſe flame
Ne s'éteint point dans une ame;
La Vieilleſſe n'ôte pas
Ces mouvemens délicats.
Je le ſai, divine Hortence,
Par ma propre experience;

Je

Je ſuis au bout de mon cours,
Et je vous aime toûjours.

MADAME MAZARIN.

Moi, je ſuis dans le bel âge;
On le voit à mon viſage,
Qui peut bien vous animer;
Mais je ne puis vous aimer:
Le cœur eſt prudent & ſage;
Si l'eſprit vous peut eſtimer,
Ne demandez rien davantage.

A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

APRÈS tant de ſoins aſſidus,
Après tant de pleurs répandus
Dans vôtre grande maladie;
Madame, je ne croyois pas
Qu'autre choſe que le trépas
Me fit perdre l'honneur de vôtre compagnie.
Mais j'avois peu conſideré
Qu'un viſage défiguré,
Qu'une générale foibleſſe,
Qu'en un mot l'extrême Vieilleſſe
Attire des mépris plus fâcheux que l'oubli,
Où tombe un homme enſeveli.

Celui,

Celui, pour chanter vos louanges,
Qui s'eſt mis mal avec les Anges;
Celui, pour mettre vos beaux yeux
Au deſſus des Aſtres des Cieux,
Qui s'expoſoit à leurs vengeances
Sans redouter leurs influences;
Celui qui pour l'amour de vous
S'attira de Venus le celeſte courroux,
Faiſant contre cette immortelle
Ce que le beau Pâris fit autrefois pour elle;
Celui qui vous ſervit ſi bien,
Eſt maintenant compté pour rien:
Vous êtes au deſſus des Aſtres & des Anges,
Qu'avez-vous deſormais beſoin de ſes louanges?
On n'a que faire de ſes ſoins;
Bon-homme allez garder vos foins (1).
Non, je ne puis garder mes foins à la prairie,
Ni comme Don Quichot faire une Bergerie;
Je veux faire un mêtier qui me convienne mieux;
En m'éloignant de vos beaux yeux,
J'irai diſcourir de Science
Avec le Docte Renaudot (2);
La Bibliotheque s'avance,
Et je pourrai m'y voir bien-tôt
Avec Juſtel en conference,
Examiner le moindre mot.

Dans

(1) La Fontaine.
(2) Miniſtre François, réfugié à Londres.

Dans l'honnête repos d'une ſi douce étude,
Loin de tout embarras, exemt d'inquietude,
Sans entendre parler de guerres, ni d'amours,
Je prétens achever le reſte de mes jours.
Mais que mal-aiſément on peut changer de vie!
A peine ai-je formé ce projet qu'il m'ennuye!
Revenez, revenez, mépris,
Que l'on a pour mes Cheveux gris:
Revenez, humeur qui m'outrage,
Je ne puis me paſſer des charmes du viſage.
Avec Hortence il faut ſouffrir,
Mais ſans Hortence il faut mourir.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS A MONSIEUR DE St. EVREMOND.

JE défie Dulcinée de ſentir avec plus de joye le ſouvenir de ſon Chevalier. Vôtre Lettre a été reçue comme elle le mérite, & la *triſte figure* n'a point diminué le

le mérite des ſentimens. Je ſuis touchée de leur force & de leur perſeverance: conſervez-les, à la honte de ceux qui ſe mêlent d'en juger. Je croi comme vous que les Rides ſont les marques de la Sageſſe. Je ſuis ravie que vos Vertus extérieures ne vous attriſtent point: je tâche d'en uſer de même. Vous avez un Ami (1), Gouverneur de Province, qui doit ſa fortune à ſes agrémens: c'eſt le ſeul Vieillard qui ne ſoit pas ridicule à la Cour. Mr. de Turenne ne vouloit vivre que pour le voir vieux: il le verroit Pére de Famille, riche, & plaiſant. Il a plus dit de Plaiſanteries ſur ſa nouvelle Dignité, que les autres n'en ont penſé. Monſieur Delbene, que vous appelliez *le Cunctator*, eſt mort à l'Hôpital. Qu'eſt-ce que les Jugemens des Hommes! Si Monſieur d'Olonne vivoit (2), & qu'il eût lû la Lettre que vous m'écrivez, il vous auroit continué vôtre qualité de *ſon Philoſophe*. Monſieur de Lauſun eſt mon voiſin: il recevra vos Complimens. Je vous rends très-

(1) Mr. le Comte de Grammont, venoit d'être fait Gouverneur du Pays d'Aunis.

(2) Louis de la Tremoille, Comte d'Olonne, mourut le 3. de Février 1686, âgé de 60 ans. Il avoit

très-tendrement ceux de Monſieur de Charleval. Je vous demande inſtamment de faire ſouvenir Monſieur de Ruvigny de ſon Amie de la ruë des Tournelles.

A Mr. HAMPDEN,

En Stile de Marot.

J'Avois deſſein de vous écrire en proſe,
Mais vôtre Lettre à Mylord Godolphin,
Qui confondroit le Grec & le Latin,
Ne m'a permis de hazarder la choſe.
Je ne ſuis plus pour les Siécles paſſés,
Par tems nouveaux vieux tems ſont effacés,
Dont vous donnez une preuve aſſez belle,
Pour appuyer ce qu'a dit Fontenelle.
Aux Anciens que toûjours feuilletez
Vous ſavez rendre un fort méchant office:
En écrivant vous les décréditez,
Plus qu'en liſant ne leur rendez ſervice:
Noirs amateurs d'obſcure Antiquité
Sont confondus par vôtre netteté.

Mais

avoit épouſé en 1652. Catherine Henriette d'Angennes, fille ainée de Charles d'Angennes Baron de la Loupe & de Marie du Raynier, morte le 13 de Juin 1714.

Mais que fait-on si tard à la *Contrée*,
Vôtre constance aux Champs est bien outrée:
Venez revoir cette grande Cité,
Où vous attend mainte & mainte beauté.
Mainte Beauté! dira quelque importune?
Toutes, dirai-je, en ne parlant que d'une;
Car la nature en elle a ramassés
Attraits épars & Charmes divisés.
Baptiste a fait pour vous des Fleurs nouvelles,
Pour vous La Fosse a fait deux grands Tableaux;
Vous trouverez bien des Livres nouveaux.
Que faites-vous si tard à la *Contrée*?
Vôtre constance aux Champs est bien outrée.
Les bons discours, comme les bons répas,
Assurément ne vous y manquent pas:
Mais de beaux yeux ont sur vous tant d'empire
Qu'il faut partir, il faut qu'on se retire;
Je vous prescris de leur part le retour,
Et l'ordre exprès de leur faire la cour.
Quittant ces lieux où regne l'excellence
Des meilleurs mets, jointe avec l'abondance,
N'oubliez pas certain rouge Poisson
Exquis au goût, & peu connu de nom (1),
N'oubliez pas jeunes Coqs de Bruyere,
D'autres oiseaux qu'à Londre on ne voit guere;
N'oubliez rien hormis la Venaison,
Que vous pourrez laisser à la maison.

APOS-

(1) Ce Poisson, assez semblable à la Truite, se trouve dans des Lacs du Duché de Lancastre: on l'appelle en Anglois *Sharr*.

APOSTILLE.

Depuis un tems la Reine des appas,
Corps glorieux devenuë ici bas,
Ne mange point; il convient la remettre
En appetit, & je finis ma Lettre.

AU MEME.

En même Stile.

QUAND j'ai mangé ces excellentes Perles,
Que nous fournit Tunbridge avec ses eaux,
Turbots me font ainsi que feroient Merles
Ayant mangé Cailles & Perdréaux.
Rome faisoit mal-à-propos la vaine
D'*Accipenser*, de *Scarus*, de *Murene*;
Rien ne sauroit de la Perle approcher,
Pas *Silurus* qu'au Nil on va pêcher.
A Rome avint cas extraordinaire,
Domitien fit regler par l'Etat
Sauce au Turbot comment se devoit faire:
S'il eût pour vous assemblé le Sénat,
Perle, on auroit approuvé cette affaire;
Il n'avoit pas le goût si délicat:
Finesse en goût n'étoit pas caractére
De vieux Romain; c'est talent de Prélat.

SCENE EN MUSIQUE.

LISIS, JULIE, DAMON, PHILANDRE, CALISTE.

LISIS.

JE ne puis plus diſſimuler,
Il faut mourir ou vous parler,
Aimable & charmante Julie:
Empêchez-vous de me charmer,
Pour m'empêcher de vous aimer;
Autrement, c'eſt fait de ma vie.

JULIE.

Vouloir que je ne charme pas,
C'eſt vouloir m'ôter les appas,
Dont je fais ſentir la puiſſance:
Un amant qui ſait endurer
Son tourment ſans le déclarer,
Ne mérite pas qu'on y penſe.

LISIS.

Qui nous permet de demander,
Se diſpoſe à nous accorder
La Faveur la plus grande,
Qu'un amoureux demande.

JULIE.

Dès qu'à l'Hymen on veut bien ſe tourner

On

On ne doit point ſonger à ſe défendre:
Epargnez-nous la honte de donner
Ce que vous pouvez prendre.

LISIS.

Julie, entreprendre ſur vous
Auroit l'air d'une violence!

JULIE.

Liſis, un attentat ſi doux
Ne paſſa jamais pour offenſe.

LISIS.

Tourmens des cœurs, ardens deſirs;
Contraintes, douloureux ſoûpirs;
Tout ce que l'Amour a de peines,
Pour ceux qu'il a mis dans ſes chaînes;
Tout ſe va convertir en ſolides plaiſirs.

LE CHOEUR.

Du plus heureux Mariage
On ne goûte le doux fruit
Rien que la premiere nuit:
De-là juſques au veuvage
Ce n'eſt plus un favori,
Ce n'eſt plus une maîtreſſe;
Adieu douceur & tendreſſe,
C'eſt la Femme & le Mari.

DAMON.

Un Mari toûjours vous gronde,

 Vous

Vous défend de voir le monde,
Vous fait de vôtre maiſon
Une eſpece de priſon.

PHILANDRE.

Du bas ſoin de la famille,
D'élever garçon & fille,
Qui vous feront enrager;
C'eſt à vous de vous charger.

DAMON.

S'il arrive d'avanture
Que l'indulgente nature
Ne trouve pas ſes douceurs
Dans la gravité des mœurs;
Auſſi-tôt la fantaiſie
De vôtre fâcheux Epoux,
Eſt bizarrement ſaiſie
De mille ſoupçons jaloux;
Et dans cette freneſie
L'éclat ſe fait par les foux;
Les ſages cachent l'envie
De ſe défaire de vous.

PHILANDRE.

Victimes de l'Hymenée,
Je plains vôtre deſtinée,
Ou de languir ſans Amour
Dans un ennui légitime,

Ou

(1) Pour bien entendre cette Piece il faut lire l'EPITRE de Mr. le Duc de Nevers à Madame la Ducheſſe de Bouillon, inſerée dans le MELANGE *curieux des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond* &c.

Ou de vous plaire au doux crime,
Qui vous peut coûter le jour.

CALISTE.

Apprenez, le debonnaire,
Que vôtre pitié pour nous
Eſt choſe peu néceſſaire:
Nous trompons les plus jaloux
Quand nous avons une affaire;
Mais ce crime cher & doux
Avec vous ne plairoit guere.

LE CHOEUR.

Nos ſoins & nos avis ſont ici ſuperflus;
Vous en ſavez beaucoup, nous ne vous plaignons plus.

A Mr. LE DUC DE NEVERS, POUR MADAME LA DUCHESSE MAZARIN (1).

SI je pouvois *poſtillonner*
Cette diſgrace infortunée

Où

Où le destin m'a condamnée,
Je serois prête à retourner
A la grande & superbe Ville,
Qui jadis m'a servi d'azile;
Et loin de mon funeste Epoux
Je reverrois ma Sœur, & vivrois avec vous.
Mais l'inexorable adversaire,
Que vous ne connûtes jamais,
Le Créancier me desespere,
Sans me donner trêve, ni paix;
Et rend mon malheur sedentaire
Que je voudrois, helas! promener desormais.
Le riche & gros Marchand tout le jour m'assassine;
Des menus Créanciers la petite vermine,
Me vient éveiller le matin,
Et fait durant la nuit l'office de lutin.
Ne verrai-je donc point achever ma misere?
Les cieux pour les Bouillons se sont enfin ouverts,
Le Connêtable est mort, la Comtesse prospere,
Et mon astre me voit encore de travers.
Je n'ai plus aucun bien à goûter que les vôtres;
Tout le bonheur que j'ai vient de celui des autres;
Par la réflexion je ressens vos plaisirs,
Et forme pour moi-même à peine des desirs
Que le bien-aimé de l'Eglise,
Destructeur de tout Marotin
S'éleve par degrés à la haute entreprise
De confondre le Mazarin.
Pour mieux fonder mon esperance

Je mets au ciel ma confiance,
J'attens mon secours du bon Dieu:
Vous nous le conseillez, mon Frere,
Nous parlant toûjours du saint lieu,
Dont les herbes font l'ordinaire (1),
Quand vous mangez veau gras, truffes, pigeons.
Adieu.

LETTRE
A MONSIEUR ***,
POUR MADAME
LA DUCHESSE MAZARIN.

JE ne suis pas étonnée que Monsieur Mazarin fasse courir le bruit, qu'il n'a tenu qu'à moi de retourner en France: mais je la serois beaucoup si des gens raisonnables se laissoient surprendre à ses artifices, & pouvoient être persuadés de ses mensonges. Comme nous ne sommes jamais convenus en rien, je prendrai une voye toute contraire à la sienne, en ne disant que des verités. Il y a dix ans que Monsieur Mazarin m'a ôté une Pension de vingt & quatre mille francs, qui m'a-

(1) La Trape.

voit été donnée pour subsister : ce retranchement me contraignit à faire des dettes considerables, qui ne me permirent pas de sortir d'Angleterre, où je demeurai importunée de mes Créanciers ; mais non pas persecutée au point que je l'ai été depuis ce tems-là.

Toutes choses ont changé. La Révolution est arrivée, je me suis vûë sans secours, sans moyen de payer mes vieilles dettes, & trop heureuse d'en pouvoir faire de nouvelles pour vivre. Il n'y avoit point de jour que je ne fusse menacée d'aller en prison : la permission de m'arrêter en des lieux privilegiés ne laissoit pas de se donner ; & quand je sortois de mon logis, ce n'étoit jamais avec assûrance d'y pouvoir rentrer. Etant réduite à cette fâcheuse nécessité, quelques-uns de mes Amis, & quelques Marchands même, se sont obligés d'une partie de mes dettes à ces tyrans, & ont été bien-tôt contraints de les payer : mais je n'ai fait que changer de Créanciers, & ceux-ci ne prennent guere moins de précaution que prendroient les autres pour être payés. Cependant je leur suis redevable du peu de liberté dont je jouïs, & de la subsistance

que j'ai trouvée jusqu'ici, dont la difficulté augmente tous les jours.

Voila le veritable état où j'ai été, & la veritable condition où je suis, assûrément elle ne sauroit être plus mauvaise. Je mérite d'être secouruë de mes amis, & plainte des indifferens. Un plus long discours seroit ennuyeux aux autres, & inutile pour moi : je ne dirai rien davantage.

LETTRE

A MONSIEUR ***.

Au Nom de Madame la Duchesse MAZARIN.

L'ON ne peut pas être plus sensible que je suis au témoignage de vôtre affection ; mais souffrez, Monsieur, que je me plaigne de l'injustice des conjectures que l'on fait sur mes intentions. Si j'avois été en état de pouvoir partir, & que je fusse demeurée, on auroit raison : mais on veut que je retourne en France,

& on me laisse dans l'impossibilité de sortir d'Angleterre. De toutes les verités du monde il n'y en a pas une plus grande que celle que je vous dis. J'écris à Madame de Nevers une Lettre un peu plus longue, où l'explication de mes sentimens est plus étenduë. Je vous prie, Monsieur, de me croire aussi veritable que je la suis, particulierement dans la protestation de l'amitié que j'aurai pour vous toute ma vie.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE DE NEVERS,

Au Nom de Madame la Duchesse MAZARIN.

JE n'ai jamais douté, Madame, que vous ne prissiez toute la part qu'on peut prendre à mes interêts: j'ai attendu de vôtre Amitié ce que vous pouviez attendre

tendre de la mienne. Il n'est pas besoin de nous en donner de nouvelles assûrances dans nos Lettres, étant aussi sûres que nous sommes l'une de l'autre sur tout ce qui nous regarde. Je croyois que rien ne me devoit surprendre touchant le procedé de Monsieur Mazarin: je ne laisse pas de m'étonner qu'après m'avoir ôté ma Pension, il y a dix ou douze ans; m'avoir réduite à mandier, comme je fais, ma subsistance; avoir entrepris de me faire décheoir de mes Droits, peu content de me voir dans la nécessité où je suis durant sa vie, s'il ne s'assûroit que je serois miserable après sa mort: après un procedé si honnête, une conduite si obligeante, des actions si généreuses, je m'étonne, dis-je, qu'il ait la bonté de vouloir bien que je demeure avec lui. Il faut commencer par payer toutes mes dettes, m'assûrer de ma subsistance, & me mettre en liberté de sortir d'Angleterre. J'attens cela de la Justice de Messieurs du Grand Conseil; & de la vôtre, Madame, que vous me croyiez aussi veritablement que je suis, &c.

LETTRE

A MONSIEUR ***

Au Nom de Madame la Duchesse MAZARIN.

J'AI toûjours crû ce que vous avez la bonté de m'écrire sur mes affaires, & je suis ravie que mes sentimens se trouvent conformes aux vôtres. Monsieur Mazarin n'a jamais songé sincerement à me ravoir. Il a voulu, comme vous le dites fort bien, me faire décheoir de mes Droits, & après m'avoir renduë malheureuse durant sa vie, s'assûrer chrétiennement que je serois miserable après sa mort. Voila, Monsieur, la sainte joye qu'il a voulu me donner. Je vous conjure de me continuer vos soins & vos secours, dans la suite d'une affaire, qui apparemment ne finira pas si-tôt. Malgré l'application de Monsieur Mazarin, qui attend bien moins de la Providence que de son industrie le succès de ses persecutions, je ne pense pas que Messieurs du Grand Con-

seil me fassent décheoir de mes Droits; mais si Monsieur Mazarin n'est pas obligé de payer mes dettes, comment ferai-je avec mes Créanciers, & où trouverai-je les moyens de subsister en attendant qu'ils soient satisfaits? Les Marchands m'ont prêté de bonne foi; les gens de condition m'ont obligée de bonne grace; mais ils ne veulent pas perdre leur argent. Que ferai-je? il faut faire ce que dit Monsieur Mazarin, & qu'il ne pratique pas; me remettre de tout à la Providence. J'y ajoûterai les soins de mes proches & de mes Amis, particulierement les vôtres, Monsieur, qui me laissent une obligation que je n'oublierai jamais.

JUGEMENT

SUR QUELQUES AUTEURS FRANCOIS,

A Madame la Duchesse MAZARIN.

VOICI, Madame, le JUGEMENT que vous m'avez demandé sur quel-

ques

ques-uns de nos Auteurs.

MALHERBE a toûjours paſſé pour le plus excellent de nos Poëtes: mais plus par le tour & par l'expreſſion, que par l'invention & par les penſées.

On ne ſauroit diſputer à VOITURE le premier rang, en toute matiere ingénieuſe & galante: c'eſt aſſez à SARASIN d'avoir le ſecond, pour être égal au plus eſtimé des Anciens en ce genre-là.

BENSERADE a un caractére ſi particulier, une maniere de dire les choſes ſi agréable, qu'il fait ſouffrir les pointes & les alluſions aux plus délicats.

Dans la Tragédie, CORNEILLE ne ſouffre point d'égal, RACINE de ſupérieur: la diverſité des caractéres permettant la concurrence, ſi elle ne peut établir l'égalité. *Corneille* ſe fait admirer par l'expreſſion d'une grandeur d'ame héroïque, par la force des paſſions, par la ſublimité du diſcours: *Racine* trouve ſon mérite en des ſentimens plus naturels, en des penſées plus nettes, dans une diction plus pure & plus facile. Le premier enleve l'ame; l'autre gagne l'eſprit: celui-ci ne donne rien à cenſurer au lecteur; celui-là ne laiſſe pas le ſpectateur en état d'exa-

d'examiner. Dans la conduite de l'Ouvrage, *Racine* plus circonſpect, ou ſe défiant de lui-même, s'attache aux Grecs, qu'il poſſede parfaitement; *Corneille* profitant des lumieres que le tems apporte, trouve des beautés qu'Ariſtote ne connoiſſoit pas.

MOLIERE a pris les Anciens pour modele; inimitable à ceux qu'il a imités, s'ils vivoient encore.

Il n'y a point d'Auteur qui faſſe plus d'honneur à nôtre Siecle que DESPREAUX; en faire un éloge plus étendu, ce ſeroit entreprendre ſur ſes Ouvrages, qui le font eux-mêmes.

LA FONTAINE embellit les FABLES des Anciens: les Anciens auroient gâté les CONTES de *la Fontaine*.

PERRAULT a mieux trouvé les défauts des Anciens, qu'il n'a prouvé l'avantage des Modernes. A tout prendre, ſon Livre (1) me ſemble très-bon, curieux, utile, capable de nous guerir de beaucoup d'erreurs. J'aurois ſouhaité que le *Chevalier* eût fait moins de contes, que le *Préſident* eût un peu plus étendu ſes raiſons, l'*Abbé* reſſerré les ſiennes.

Vous

(1) PARALLELE *des Anciens & des Modernes*.

Vous voulez, Madame, que je parle de moi, & je vous parlerai de vous. Si quelqu'un de ces Meſſieurs avoit été en ma place, pour vous voir tous les jours, & recevoir les lumieres que vous inſpirez ; il auroit paſſé les Anciens & les Modernes. J'en ai profité ſi peu, que je ne mérite aucun rang parmi ces Illuſtres.

SUR LA DISPUTE
TOUCHANT
LES ANCIENS ET LES MODERNES.
STANCES IRREGULIERES.

La France dans ſa Poëſie
Veut qu'on s'exprime noblement :
Mais la figure trop hardie,
Qu'on voit ailleurs communément ;
Et l'impétueuſe ſaillie
Qui ſe pouſſe extravagamment ;
Le ſens qu'il faut qu'on étudie,
Pour être mis obſcurément ;
Myſtérieuſe Allégorie,
Faux ſublime, vain ornement ;

Tout

Tout cela choque ſon génie,
Son goût, ſon juſte ſentiment.

Qui peut avoir l'heureux partage,
Du naturel & du bon-ſens ;
Et ſait bien le mettre en uſage :
A des charmes aſſez puiſſans.

Rien ne convient, rien ne contente,
Sans le ſecours de la raiſon ;
Sans elle une choſe plaiſante
Déplaît pour être hors de ſaiſon.

La régle au naturel unie ;
Le tour, le nombre, l'harmonie ;
Le ſavoir ſans obſcurité,
Et la force ſans dureté ;
L'averſion du faux ſublime ;
La hauteur juſte, légitime ;
Le ſens, l'ordre, la liaiſon ;
Ces baſſeſſes de la raiſon
De Pindare ſi mépriſées,
Sont par Malherbe autoriſées.

Il faut un peu de jugement,
Dans l'héroïque emportement :
J'aime mieux la ſage furie,
Que dans Malherbe l'on décrie ;
J'aime mieux les juſtes beautés,
Des emportemens concertés ;

Que

Que la ſublime extravagance,
Dont je vois faire tant de cas;
Ce merveilleux, cette excellence;
Qu'on admire; & qu'on n'entend pas.

S'il revient des *Jeux Olympiques*,
Alors les ODES PINDARIQUES,
Feront valoir tous leurs grands mots,
A bien louër des chariots;
A célébrer une victoire,
Qui comble des chevaux de gloire.

Tel mérite ne convient plus:
Quand on louë au tems où nous ſommes,
Il ne faut louër que des hommes;
Dans les hommes que des vertus.

Qui donne trop à la figure,
Se laiſſe échaper la nature
De ſon veritable ſujet,
Pour ſe faire un nouvel objet.

Sans y penſer, il a l'*Aurore*,
Au lieu de celle qu'il adore;
Il a le *bel Aſtre des Cieux*,
Sans y penſer, pour de beaux yeux.

Il ſe dérobe le viſage,
Dont la beauté l'a ſû charmer;
Par une vaine & fauſſe image,
Qu'il en a voulu ſe former.

D'ail-

D'ailleurs, aller à l'incroyable,
Eſt prendre trop de liberté:
Que ce qui n'eſt point veritable
Ait au moins l'air de verité.

Quand on veut traiter de baſſeſſe,
Tout caractére de ſageſſe;
En quel état ſe réduit-on,
D'avoir honte de la raiſon?

Ah! ſi Malherbe étoit en vie,
Il pourroit ſelon mon envie,
Oter la *ſueur* aux marteaux (1),
Les *langues d'argent* aux ruiſſeaux:
Il auroit pitié des rivieres,
Qu'on *retient* dans leur *lit* natal
Avec des *chaînes de cryſtal*
Inhumainement priſonnieres.

Voir dans un état malheureux;
Une *jeune & charmante blonde*,
Qui *du feu de ſes beaux cheveux*,
De ſes beaux yeux, veut ſecher l'onde;
Seroit ſans doute un merveilleux,
Que Malherbe ôteroit du monde.

Il banniroit de tout printems
Les *coraçons verds palpitans*,

Que

(1) Concetti Italiens.

Que Gongora donne au lierre,
Qnand les Zephirs lui font la guerre (1).

On fait bien que la fiction
Eſt du droit de la Poëſie:
Mais ayons la diſcretion
De ménager la fantaiſie;
Et faiſons que l'invention,
Au bon-goût ſoit aſſujettie.

Que l'AMOUR perde ſon *bandeau*;
Son *arc*, ſes *fléches*, ſon *flambeau*;
Devenu paſſion humaine,
Qu'il donne à la jeune beauté,
Au jeune amant, autant de peine,
Qu'au tems de ſa Divinité.

Le Cheval emplumé, *Pegaſe*, ne fera
Deſormais aucun vol, que dans nos Opera:
Parnaſſe, *Helicon*, & *Permeſſe*,
Ce vieil attirail de la Grece;
N'eſt plus aujourd'hui qu'un grand ſon,
Vuide de ſens & de raiſon.

Divi-

(1) Concetti Eſpagnols de Don Luis de Gongora, le Prince des Poëtes Lyriques Eſpagnols. Il nâquit à Cordouë le 11 de Juillet 1561 d'une Famille diſtinguée: *ſu Sangre fue Noble de un Padre y otro*, dit l'Auteur de ſa VIE. On l'envoya faire ſes Etudes à Salamanque; & il s'y fit bien-tôt connoître par ſon Eſprit vif & mordant, & par le talent naturel qu'il avoit pour la Poëſie, à laquelle il s'attacha d'une façon particuliere. Il embraſſa enſuite l'état Eccle-

Divines *Filles de Mémoire* (2)
Dont on implore le ſecours,
Et lors qu'on célébre la gloire
Et lors qu'on chante les amours,
Laiſſez à nôtre fantaiſie
L'honneur de nôtre Poëſie.

Bûveurs d'eau du ſacré Vallon,
Demeurez avec *Apollon*
En Italie, où ſa préſence
Eſt plus néceſſaire qu'en France.

Ayons plus d'égards pour *Bacchus*,
On dit qu'il a planté la Vigne;
Conſervons encore *Venus*,
Sa beauté l'en rend aſſez digne:
Autres Déeſſes, autres DIEUX
Feront bien de quitter ces lieux.

Mais ſans *Mars*, qui fera la guerre?
Sans *Jupiter*, plus de tonnerre:
Qui s'embarquera ſur les eaux,
Si *Neptune* n'eſt favorable?

Qui

Eccleſiaſtique & fut fait Chapelain du Roi, & Prebendaire de l'Egliſe de Cordouë; où il mourut le 23. de Mars 1627. Ses Poëſies ſont pleines de Pointes & d'Expreſſions guindées: les Comparaiſons en ſont peu juſtes, & les Metaphores dures & outrées. Enfin, il eſt ſi obſcur, que les Eſpagnols lui ont donné le ſurnom de MERVEILLEUX.

(2) Les Muſes.

Qui garantira les Vaiſſeaux,
Des rochers, & des bancs de ſable?

Mettons-nous l'eſprit en repos
Sur le Tonnerre, & ſur les Flots:
L'ordinaire & honteux pillage
Que l'on fait chez l'Antiquité,
Au lieu d'enrichir nôtre ouvrage
Découvre nôtre pauvreté.

Qu'un Auteur dont la veine uſée,
Manque de nouvelle penſée,
Fourniſſe à ſa ſterilité
Leur pompeuſe inutilité;
Mais que ceux dont le beau génie,
Eſt exemt de la tyrannie
De ces vieux Siecles tant vantés,
Aiment de modernes beautés.

Pourquoi révérer comme Antique,
Ce que les Grecs dans leur Attique
Aimoient comme des Nouveautés?
Serons-nous donc plus maltraités,
Pour avoir le bonheur de vivre,
Que ceux qui vivoient autrefois,
Et ne ſont plus que dans un Livre,
Où morts préſomptueux, ils nous donnent des loix?

Modernes, reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.

Le

Le Partiſan outré de tous les Anciens (1),
Nous fait abandonner leurs Ecrits pour les ſiens.
Il a fait aux Grecs plus d'injure,
Par ſes Vers ſi rares, ſi beaux,
Qu'il n'en fera par ſa Cenſure,
Aux Fontenelles, aux Perraults.

Quand il paroît aux Modernes contraire,
Aux Anciens il doit être odieux:
Tout ce qu'il fait, eſt fait pour leur déplaire,
Si bien écrire, eſt écrire contr'eux.

Corneille, Racine, Moliere,
Aux gens d'une pure lumiere,
Font dire qu'ils ont ſurpaſſé
Les grands maîtres du tems paſſé.

CORNEILLE de ſes propres aîles,
S'éleve à des beautés nouvelles,
Qu'Ariſtote même ignoroit:
Et RACINE en ſuivant les traces,
De ces vieux Grecs qu'il adoroit,
A paſſé leur art & leurs graces.

Cette merveille de nos jours,
MOLIERE aux François regretable,
Et qu'ils regreteront toûjours;
Se trouveroit inimitable,

A

(1) Monſieur Deſpreaux. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'annee 1692.

A ceux qu'il avoit imités,
S'ils se voyoient ressuscités.

Dans l'air galant du Badinage :
L'Esprit délicat, le Goût fin
De VOITURE & de SARASIN,
Nous feront avoir l'avantage.

LA FONTAINE embellit les sujets inventés :
Que l'on appelle FABLES;
Ses CONTES agréables
Entre les mains des Grecs auroient été gâtés.

L'AMINTE, la plus accomplie
Des Pastorales d'Italie,
Efface les Pasteurs que la Grece décrit :
On prendra d'inutiles peines,
Si dans Rome, ou si dans Athenes;
On cherche un DON QUICHOT, que l'on trouve à Madrid.

Honneur des esprits d'Angleterre,
WALLER, tes beaux Ecrits se verroient admirés
D'un bout à l'autre de la terre,
Si dans ta propre Langue, ils n'étoient resserrés :
Un jour elle doit être en tous lieux entenduë
Et donner à ta gloire une telle étenduë,
Que les bornes de l'Univers
Seront les mêmes de tes Vers.

Pour

Pour disputer la préference,
En toute haute connoissance,
HOBBES, DESCARTES, GASSENDI,
Sont à la tête du Parti :
Du faux secret de la Nature,
Par les Anciens debité;
Ils ont découvert l'imposture,
Et fait valoir la verité.

Tout entre dans cette Querelle;
C'est une Guerre universelle :
Morts contre morts, vivans contre vivans;
Tout y combat pour le choix des Savans (1).

Modernes reprenez courage,
Vous remporterez l'avantage.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

AYEZ la bonté de m'excuser, Madame, si je ne donne pas tout-à-fait dans

(1) Imitation de deux Vers du CINNA.

dans la généreuse franchise de vos sentimens, opposée à la circonspection naturelle des gens de mon pays, qui sont ennemis des verités nettes & hardiment déclarées. Voici mes raisons contre une pleine ouverture de vos intentions.

Je suis persuadé que toutes vos connoissances (car les Amis ne se sont pas encore manifestés;) que toutes vos connoissances ne demandent pas mieux que d'avoir un prétexte de crier contre vôtre humeur & vôtre conduite, quelque agréable que soit l'une, quelque honnête que soit l'autre. Ne leur fournissez jamais aucun moyen de s'élever contre vous: tenez-les attachés, malgré eux, du moins à la bienséance de l'Amitié qu'ils doivent avoir pour vous, avec plus de chaleur qu'ils n'en ont. Demandez toûjours de l'argent : s'il n'en vient point, c'est vous qui aurez sujet de vous plaindre; s'il en vient, je vous répons de dix ou douze exclusions de Voyage meilleures l'une que l'autre. Enfin, ne donnez à personne ni sujet, ni prétexte de vous quitter, & croyez qu'une déclaration trop libre de vos intentions vous nuiroit beaucoup là, & ne vous serviroit pas ici. Je vous ai

oüi

oüi dire, Madame, que Madame la Comtesse (1) *ne se laissoit jamais entamer* : ne vous laissez jamais découvrir. Si vous voulez proceder avec moins de précaution, le NORMAND quitte la sienne, prêt à entrer dans vos sentimens.

A LA MEME.

FLATE' d'une douce esperance
Que me donnoit la belle Hortence,
Je lui cachois mes cheveux gris
De peur d'attirer ses mépris:
Mais détrompé de sa parole,
Qui n'a plus rien qui me console,
Je lui montre des cheveux blancs,
(Triste ouvrage de mes vieux ans!)
Je lui montre tout l'équipage
De la caducité de l'âge:
Lunettes, Calotte en effet
Qui pourroit servir de Bonnet;
Tous les secours que la nature
Cherche dans mon infirmité
Pour éloigner la sepulture,
Sont montrés devant sa beauté:

Et

(1) La Comtesse de Soissons.

Et j'ose nommer défaillance;
Funeste, mortelle langueur,
Ce qu'autrefois en sa presence
Je nommois simplement vapeur.
O belle, ô charmante Duchesse!
Je vous remets vôtre promesse;
Puis qu'il plaît au grand *Pescator* (1),
Ce Maître de la destinée,
Tuer tous les Vieillards à la fin de l'Année,
Je vais ceder mes droits sur vôtre cher tresor:
Ne me demandez point à qui je les résigne,
C'est celui que vos yeux en doivent juger digne,
Celui que vous voyez si soûmis à vos loix.
Je hais le faux honneur des amours éternelles;
Peut-on aimer long-tems, sans être dégoûté
Du mérite ennuyeux de la fidelité?
On voit comme une fleur sur les amours nouvelles,
Semblable à la fraîcheur de ces fruits délicats,
Qu'on aime à regarder & qu'on ne touche pas.
Mais après les douceurs qu'on goûte à leur naissance.
Quand les yeux ont usé leurs innocens plaisirs,
Que le cœur a senti la tendre violence
De l'amoureux tourment que donnent les desirs;
Enfin la Volupté, la pleine Jouïssance...
Un autre pourra l'exprimer,
Je ne mérite pas même de la nommer.
Faveur, qu'on m'a fait trop attendre,
Vous viendriez hors de saison;

Adieu,

(1) Auteur de l'*Almanac* de Milan.

Adieu, je cesse de prétendre
Un si rare & glorieux don.
Mais pour ne fermer pas tout accès à la joye
Souffrez, Hortence, au moins, souffrez que je vous voye,
Et quand la foiblesse des yeux
Me rendra difficile un bien si précieux;
Quand les divins appas donr vous êtes pourvûë
Echaperont, helas! à ma débile vûë,
Ne vous offensez pas qu'afin de les mieux voir
J'appelle à mon secours Lunettes & Miroir.
Je n'en demande point pour lire,
Entretenir les morts est un triste entretien;
J'en veux aussi peu pour écrire,
L'écriture m'a fait plus de mal que de bien.
Je n'en veux faire aucun usage
Que pour voir le plus beau visage,
Pour admirer les plus beaux traits
Que nature forma jamais.



Sur la perte d'un Moineau blanc que Madame Mazarin aimoit beaucoup.

TOUT languit, tout est abattu;
Tout est en deuil dans la famille:
L'honneur de nôtre Volatille,

 Le

Le Moineau vient d'être perdu.
Le beau Roſſignol en murmure
D'un gozier qui n'eſt pas trop net;
Le Canari ſans tablature
Ne chante qu'un air imparfait;
Le *Boulé* (1) dans cette avanture
Laiſſe morfondre *Lotcret* (2)
A battre ſa lente meſure;
Boulé, morne, triſte & défait,
En a perdu chant & poſture,
Comme s'il muoit en effet.
Le Chardonneret en ſa cage
Ne fait plus ouïr ſon ramage;
La Linote chante ſi bas
Qu'auprès d'elle on ne l'entend pas,
Et *Jacob* (3) depuis cette perte
Dans ſa Cage qu'il voit ouverte
Demeure aujourd'hui tout confus,
Ne ſifflant & ne parlant plus.
Dariolete eſt deſolée,
Mariane toute troublée;
Et cette indécente amitié
Qu'en *Little-rogue* & *Boy* (4) Nature deſavouë,
S'eſt tournée en tendre pitié,
Dont tout homme de bien les louë.
Je pourrois vous parler encor
Du changement du beau Médor,

Reduit

(1) Oiſeau qu'on appelle en François Pivoine.
(2) Petit Perroquet.

(3) Un

Reduit à ſi grande triſteſſe
Qu'il ne voit aucune Maîtreſſe.
Il n'eſt, il n'eſt pas juſqu'aux Chats
Qui ne regrettent tant d'appas.
De leur eſprit, de leur coûtume,
De leurs malfaiſans appetits
Pour toute chair qui porte plume,
On voit les oiſeaux garantis.
Venons aux autres Perſonnages,
Qui reſſentent ce coup fatal:
Muſtapha quitte ſes images;
Ses gens de pied, gens de cheval,
Ses chariots, ſes équipages,
Ses vaiſſeaux, ſon combat naval;
Rien ne lui plaît, ne le conſole,
Que le ſoin d'aller à l'Ecole,
Où je penſe que ſon deſtin
Le conduira juſqu'au Latin.
Heureux, heureux Moineau, l'abſence de tes charmes
Des plus beaux yeux du monde a ſû tirer des larmes;
Pour un pareil bonheur qui ne voudroit, Moineau,
Etre même dans le tombeau?
Je ne penſe pas que Catulle
Voulut être aſſez ridicule.

Pour

(3) Un Sanſonnet.
(4) Petits Chiens.

Pour comparer ſa *Lesbia*
A la divine *Hortenſia.*
Leur Paſſereau moins regretable
Que celui de nôtre Adorable
Ne cauſa pas tant de douleur:
Mais *Lesbia* dans ſa chaleur
Moins impatiente peut-être
N'auroit pas fait ouvrir la porte & la fenêtre.
Helas! je ne ſaurois parler
De ma propre douleur, ſi tendre & ſi fidelle:
Je veux qu'elle ſoit éternelle,
Et qui parle; Moineau, cherche à ſe conſoler.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

MONSIEUR de Charleval vient de mourir (1); & j'en ſuis ſi affligée, que

(1) Mr. de Charleval mourut le 8. de Mars 1693, âgé de 73. ans. Voyez ſur ſon ſujet les MELANGES

que je cherche à me conſoler par la part que je ſai que vous y prendrez. Je le voyois tous les jours: ſon eſprit avoit tous les charmes de la jeuneſſe, & ſon cœur toute la bonté & la tendreſſe deſirable dans les veritables amis. Nous parlions ſouvent de vous, & de tous les originaux de nôtre tems: Sa vie & celle que je méne préſentement avoient beaucoup de rapport: enfin c'eſt plus que de mourir ſoi-même, qu'une pareille perte. Mandez-moi de vos nouvelles. Je m'intereſſe à vôtre vie à Londres, comme ſi vous étiez ici; & les anciens Amis ont des charmes que l'on ne connoît jamais ſi bien que lors qu'on en eſt privé.



DIA-

GES de *Vigneul-Marville*, Tom. I. pag. 242, 243, de la ſeconde édition de Rouen 1701.

DIALOGUE.

Sur la Maladie de Madame la Duchesse MAZARIN.

LE VIEILLARD (1), LA MORT.

LE VIEILLARD.

O MORT, qui menacez une tête si belle,
Détournez vos funestes coups;
Vous serez douce autant que vous êtes cruelle,
Si je puis obtenir de vous
Que vous me preniez au lieu d'elle:
Tournez, tournez sur moi, vos plus funestes
coups.
Ne vous lassez-vous point du nom d'*inexorable*,
Que vous avez toûjours porté?
Par une seule humanité,
Vous pouvez vous rendre adorable:
Détournez vos funestes coups;
Et goûtez le plaisir d'en savoir faire à tous.
Jupiter sur qui tout se fonde,
A qui tout obéit, & la terre & les cieux;
Qui gouverne à son gré les hommes & les Dieux,
Ne sauroit plaire à tout le monde:

C

(1) Monsieur de St. Evremond.

O Mort, sauvez Hortence, & vous nous ferez
voir,
Ce qu'un Dieu si puissant n'a pas en son pouvoir;
Du moins épargnez-la tant qu'elle sera belle,
Tant que vous lui verrez de si rares appas.

LA MORT.

Elle seroit donc éternelle,
Et tout doit finir ici bas:
Ce que je puis faire pour elle,
C'est de differer son trépas.
Mais pour accorder cette grace,
Il m'en faut un autre à sa place;
Avec tant de mérite, avec tant d'agrément,
N'a-t-elle point d'Amie? ou d'Ami? point d'A-
mant?

LE VIEILLARD.

Examinons ses connoissances
Pour en tirer nos conséquences,
Juger mieux, plus nettement voir,
De qui l'on peut attendre un noble desespoir.

LA MORT.

Commençons par ses trois Amies,
Avec elle si bien unies:
Madame MIDDLETON aime trop la beauté,
Pour ne la pas tirer de cette extrémité.

LE VIEILLARD.

Après l'ennui du mariage,

 Quand

Quand on commence à respirer
Le doux & le gracieux air,
Du premier an de son veuvage;
Dans le soin renaissant qu'on a de ses appas,
Dans le plaisir secret d'une nouvelle vie,
A qui toute autre porte envie,
Peut-on consentir au trépas?

LA MORT.

Et vôtre My Lady CHARLOTTE?

LE VIEILLARD.

Donneroit sa derniere cotte:
N'étoit son grand attachement,
Elle se tuëroit sûrement.

LA MORT.

Qui la retient? qui la retarde?

LE VIEILLARD.

Elle est presque toûjours de garde (1).

LA MORT.

Sans Madame de Fitzharding,
Je perdrois ici mon Latin:
C'est d'elle que je puis répondre.

LE

(1) Mademoiselle Charlotte Beverweert, étoit alors Dame de la Chambre du Lit de la Princesse ANNE. Elle est morte le 4 de Decembre 1702.

(2) Madame Fitzharding disoit que *Kensington étoit le Cimetiere de Londres*; parce que l'air y étant meilleur qu'à Londres, on y envoye ordinairement les Malades, dont la

LE VIEILLARD.

Oui, mais où la trouvera-t-on?
S'il faut jouër, elle est à Londre,
S'il faut mourir, à Kensington (2)
Laissons en paix ces bonnes Dames;
Vit-on jamais mourir des femmes pour des femmes?

LA MORT.

Puis que l'on meurt pour un Epoux
On peut mourir pour une Amie.

LE VIEILLARD.

Artémise (3) est ensevelie:
O Mort, dequoi me parlez-vous!

LA MORT.

Nous avons des Amis encore:
Le Mylord RANELAGH?

LE VIEILLARD.

Le substitut de Lower?
Il tâtera le poux le soir & le matin;
Dira que la fiévre est mortelle,
Etant dans les esprits; si vous saignez la belle.

Mais

la plûpart y meurent, parce qu'ils y vont trop tard.

(3) Artémise Reine de Carie fut si touchée de la Mort de Mausole son Mari, qu'elle en mourut de regret. Voyez son Article dans le DICTIONAIRE de Mr. Bayle.

Mais pour un *Patient* mourir un Médecin!
L'avanture feroit nouvelle;
Le Docteur me femble trop fin.

LA MORT.

Ce Monfieur de VILLIERS qui la trouve admirable?

LE VIEILLARD.

Ce Monfieur de Villiers eft homme *raifonnable*;
Il confultera la *Raifon* (1),
Qui ne confeille point de prendre du poifon.

LA MORT.

Il a fes heures de tendreffe......

LE VIEILLARD.

Qu'il paffera dans les Romans,
A lire d'amoureux tourmens,
Sans qu'aucun trait d'amour le bleffe.
Ainfi fon goût pour la beauté.
Dont le commerce lui fait plaire,
N'intereffera jamais guére
Son heureufe tranquillité.

LA MORT.

Et Mylord GODOLPHIN?

LE VIEILLARD.

Eft perfonne publique (2):
Et

(1) Voyez Tom. IV. pag. 462. & ci deffus, page 59.

(2) Il étoit alors premier Commiffaire de la Tréforerie; il a été enfuite Grand Tréforier d'Angleterre. Il fut élevé au rang de *Comte* en 1706; & mourut le 26 de Septembre 1712.

Et quoi qu'il foit fort obligeant,
Defintereffé fur l'argent,
(Chofe rare en tout Politique;)
Quoi que fa grande honnêteté
Pour cette excellente beauté,
A toute occafion s'explique;
Ce n'eft pas un avanturier
Capable de mourir pour un particulier.

LA MORT.

Où trouver des Amis encore?

LE VIEILLARD.

Si c'eft pour mourir, je l'ignore.

LA MORT.

Allons aux Amans; à ce coup
C'eft d'eux que j'efpere beaucoup.

LE VIEILLARD.

Fonder fur eux nôtre efperance!
Ah! que je vous plains, pauvre Hortence!
S'il faut le fecours d'un Amant,
Pour vous fauver du monument!

LA MORT.

Quoi! fi proche de la Tamife,
Qui leur defefpoir favorife!
Où l'on vient fe noyer à toute heure du jour!

LE

LE VIEILLARD.

Pour le Jeu, non pas pour l'Amour (1).

LA MORT.

N'eſt-il plus de ces belles Ames,
Qui voudroient mourir pour leurs Dames?

LE VIEILLARD.

Il n'eſt plus d'Amans à ce prix,
Ni dans Londres, ni dans Paris.

LA MORT.

Encore avons-nous la reſſource
Du Duc de SAINT-ALBANS.

LE VIEILLARD.

Il va faire ſa courſe.

LA MORT.

Mais au retour de Newmarket,
Je tiens ſon trépas ſûr & net.

LE VIEILLARD.

Au retour quelque tems qu'il faſſe,
Il doit ſe trouver à la Chaſſe,
Pour faire l'eſſai d'un Faucon (2);
Puis aller à Windſor, pour meubler ſa Maiſon.

J'aime

(1) Deux ou trois perſonnes s'étoient noyées dans la Tamiſe peu de tems auparavant, & entr'autres un fameux Joueur.

(2) Le Duc de Saint-Albans étoit grand Fauconnier d'Angleterre,

(3) Le

J'aime ſa phyſionomie,
Son air, & ſa danſe polie:
Il eſt agréable à mes yeux;
Plus regulier il ſeroit mieux.

LA MORT.

Vieillard, que diriez-vous de ce Prince de HESSE (3),
N'auroit-il pas quelque tendreſſe?
Il eſtime ſi peu la lumiere du jour,
Qu'il n'a pas pour mourir beſoin d'un grand Amour.

LE VIEILLARD.

Ce n'eſt pas à l'humeur, c'eſt à l'Amour extrême
Que le ſalut d'Hortence a voulu ſe devoir;
S'il n'a pas un beau deſeſpoir
Il pourra mourir pour lui-même.

LA MORT.

De vôtre Général Major (4),
S'il reſte parmi vous encor,
Puis-je apprendre l'effet d'un Amour héroïque?

LE VIEILLARD.

Mourir pour une Catholique!
Excuſez; ſa Religion
N'en ſouffre pas la queſtion.

LA

(3) Le Prince de Heſſe-Darmſtat.

(4) Le Marquis de Ruvigny, enſuite Comte de Gallway, devoit aller ſervir en Irlande en qualité de GENERAL MAJOR.

LA MORT.

Celui dont la vertu fit connoître une flamme,
Pure, sans interêt, digne d'une belle ame (1)?

LE VIEILLARD.

Il va courir d'autres hazards;
Le salut d'une Dame a ses moindres égards.

LA MORT.

Et Monsieur de SAISSAC, dont les vives entrailles
S'allumerent jadis pour un si bel objet?
Le zélé SAINT-VICTOR, pour le même sujet,
Ne fourniroient-ils pas tous deux leurs funérailles?

LE VIEILLARD.

L'un, écrit toûjours de Versailles;
L'autre, va partir pour Anet (2).

LA MORT.

Cherchons, examinons sans cesse.

LE VIEILLARD.

Le mal augmente, le tems presse.

LA MORT.

Son Essex (3) pour la secourir
Voudra-t-il bien donner sa vie?

LE

(1) Le Marquis de Miremont.

(2) Monsieur de Saint Victor étoit souvent des parties d'Anet avec Mr. le Duc de Vendôme, & avec Mr. le Grand-Prieur.

(3) Le

LE VIEILLARD.

De bon cœur il viendroit l'offrir,
Mais il la doit à sa Patrie.

LA MORT.

Le petit Monsieur de LA TOUR (4)
Aimoit à lui faire sa cour.

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas du salut d'Hortence
Qu'il est le plus inquieté;
Il songe à cacher le Traité,
Qu'a fait son Prince avec la France.

LA MORT.

Monsieur de BARILLON s'interessera fort....

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur de Barillon donne
Toutes ses craintes à sa mort,
Ferme dans le péril de toute autre personne..

LA MORT.

Un ancien Adorateur (5)
Qui lui garde encore son cœur,
Me sembleroit avoir envie,
D'exposer pour elle sa vie.

LE

(3) Le Comte d'Essex.

(4) Envoyé extraordinaire du Duc de Savoye.

(5) Mylord Montaigu.

LE VIEILLARD.

Elle n'y consentira pas,
Sans apprendre le nom de celui qui s'expose;
Elle est délicate en trépas,
Aussi bien qu'en toute autre chose.

LA MORT.

Est-il besoin de vous nommer,
L'ennemi de l'Indifference,
Qui sait haïr, qui sait aimer,
Qu'on a vû si charmé d'Hortence?

LE VIEILLARD.

Je répons d'un attachement,
Qui produira mille services;
D'un esprit & d'un enjoûment,
Qui pourra faire ses délices.

LA MORT.

Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas?

LE VIEILLARD.

Qui peut répondre du trépas?

LA MORT.

Donc ces illustres destinées,
Dont Pyrame a laissé la premiere leçon,
Par Givri, par Humiere au monde redonnées (1)
Pour honorer leur Siecle & se faire un beau nom.....

(1) Le brave Givri aimoit passionnément Mademoiselle de Guise, Fille du Balafré & ensuite Princesse de Conti, mais elle le quitta pour le Duc de Bellegarde. Cela le mit au desespoir, & lui fit prendre la resolution d'aller à l'Armée & de s'y faire tuer : il en avertit sa Maîtresse par un Billet, & lui tint parole. Il fut tué au siege de Laon en 1617. D'Humiere fit la même chose dans une pareille occasion.

LE VIEILLARD.

Des Amans d'aujourd'hui sont toutes condamnées;
A peine on les voit en chanson.
S'il revenoit une Didon,
Elle trouveroit cent Enées.

LA MORT.

Et pour une Hortence autrefois,
S'il en eût été dans le monde,
Pour cette beauté sans seconde,
Mille Amans auroient fait l'embarras de mon choix.

LE VIEILLARD.

Vous êtes moins embarrassée.

LA MORT.

Il n'en faut qu'un pour la sauver,
Je le cherche dans ma pensée,
Et je ne saurois le trouver.

LE VIEILLARD.

On fait assez souvent une recherche vaine,
De ce qu'on trouveroit avec fort peu de peine.

LA

LA MORT.

Parlez, découvrez-nous cet Ami généreux,
Ou ce paſſionné, ce fidele Amoureux.

LE VIEILLARD.

Vous le voyez; je la veux ſuivre,
Si l'on ne peut la ſecourir:
Je conſens à ceſſer de vivre,
Pour la diſpenſer de mourir.

LA MORT.

Que la voila bien ſecouruë!
Je ne vois qu'un pauvre Vieillard,
Qui veuille contre moi lui ſervir de rempart:
Le froid l'éteint, la toux le tuë,
Elle eſt dignement ſoûtenuë!
On court pour elle un beau hazard!

Lâches amateurs de la vie,
Deſerteurs d'une illuſtre Amie,
De qui les charmes ſont ſi doux,
Je ſuis plus ſenſible que vous.

LE VIEILLARD.

Voir la Mort tendre & pitoyable,
Eſt une choſe peu croyable:
Mais rien ne ſe défend d'aimer
Un objet qui peut tout charmer.

LA MORT.

Bien qu'éloigner ſa ſepulture,

Pour m'être laiſſée attendrir,
Soit plus contraire à ma nature
Qu'aux malheureux le deſſein de mourir;
Je ſens pour elle une tendreſſe,
Qui ne peut conſentir à ruiner tant d'appas:
Aimable Hortence, je vous laiſſe,
Et m'en retourne ſur mes pas.
Je vous laiſſe en convaleſcence,
En repos, en pleine aſſûrance,
Et vous donne quelques avis,
Qui méritent d'être ſuivis.

Lors que vous ſerez bien guérie,
Ne cherchez qu'à la Comédie,
Aux Opera, dans les Romans,
De vrais & de parfaits Amans:
Evitez tout ce qui traverſe;
Goûtez la douceur d'un commerce
Où le Cœur ſoit content & l'Eſprit ſatisfait;
Aimez ce qui ſert & qui plaît;
Accordez la raiſon avec la fantaiſie,
Et paſſez ſans gronder le reſte de la vie.

LE VIEILLARD.

Veuille le Ciel! plaiſe au bon Dieu
Que le dernier avis tienne le premier lieu!

HORTENCE.

Officieuſe Mort, à qui je dois la vie,
Je vous jure que vos avis,

Seront exactement ſuivis:
Voici l'Acte à peu près, que je veux qu'on publie.

„ Les vrais & les parfaits Amans,
„ Seront cherchés dans les Romans:
„ La Raiſon lente, ſerieuſe,
„ Et ſolidement ennuyeuſe,
„ Animera ſa gravité;
„ Et la Fantaiſie agiſſante
„ Reglera ſon activité
„ Pour n'être pas extravagante:
„ La ſecrete Diſſenſion,
„ Qui regne entre l'Eſprit & le Cœur d'ordinaire,
„ Trouvera ſa confuſion
„ Dans le nouvel Accord que je leur ferai faire:
„ L'Agrément avec l'Interêt,
„ Ce qui ſert avec ce qui plaît,
„ Seront en bonne intelligence;
„ Ce qu'avec peine je promets,
„ Et qui me fera violence,
„ Ah! c'eſt de *ne gronder jamais*,
„ Cependant ſignons tout:

HORTENCE.



Sur le Mois de MARS.

STANCES IRREGULIERES.

MOIS ſi cher au Dieu des Hazards
Qu'on t'en appelle *Mois de Mars*,
Pourquoi faut-il que triſte & blême
Tu faſſes toûjours le Carême?

Auprès du feu le froid *Janvier*
Vit de chapons & de gibier,
Sans offenſer ſa conſcience;
Et *Février* du Carnaval,
En bonne chere ſans égal,
Poſſede la pleine abondance.

Toi ſeul dans la morte ſaiſon
De Pois ſecs, de méchant Poiſſon,
Tu fais ta maigre nourriture,
Pour mortifier la nature.

Entre l'Hiver & le Printems
Tu tiens de l'un & l'autre tems
Une diverſité bizarre,
Qui cent fois le jour ſe déclare.

Ton Soleil ne fait aucun bien;
On le trouve incertain à luire;

Impuissant encore à produire,
Il émeut, & ne resoût rien.

De la sentence épouvantable
Que l'Almanac impitoyable
Prononce contre les Vieillards,
Sauve-moi, si tu peux, ô Mars.

Mars, pour cette faveur extrême
Je te veux tirer du Carême,
Et te donner un sort plus beau
Dans un Calendrier nouveau.



Sur ce que Madame Mazarin envoya un matin demander de ses nouvelles, & lui fit dire qu'elle avoit songé qu'il étoit mort.

STANCES IRREGULIERES.

MALHEUREUSE condition!
Le peu qui me reste de vie
N'est que langueur & maladie!
Nôtre agréable illusion,
La douce esperance est finie;
De chagrin & d'affliction
L'ingénieuse fantaisie
Ne fait plus de diversion.

Dans

Dans les Vieilles gens tout est crainte,
Et prudence, & dévotion;
Toute chose en eux sage ou sainte;
Tout vient de cette passion.
C'est une foiblesse de craindre:
C'est une douceur de se plaindre,
Cependant je ne me plains pas,
Et je ne suis plaint de personne;
Cet obligeant secours qu'aux miseres l'on donne,
La pitié, porte ailleurs ses douloureux appas:
Chacun à mes maux m'abandonne
Croyant qu'ils finiront bien-tôt par mon trépas.

Je ménage pourtant ma courte destinée,
D'un jour je fais un mois, & d'un mois une année;
Le tems qui se passoit le plus legerement
Semble être retenu par mon attachement;
Une heure, un seul moment autrefois méprisable
Par mon attention devient considerable.

Mais malgré ce ménagement
Il faut aller au Monument:
Il n'est rien de faux dans le Songe
De nôtre divine Beauté;
Non, ce ne peut être un mensonge.
Sa rêverie est verité.

Je vais mourir sur sa parole,
Puis qu'il lui plaît, je m'en console;
Aussi bien lequel vaut le mieux
De mourir par le songe, ou mourir par les yeux.

 PRO-

PROLOGUE EN MUSIQUE

Ouverture.

SCENE PREMIERE.

LE COMPOSITEUR, TIRCIS, LISIS, DAMON,

LE COMPOSITEUR.

UN PROLOGUE sans loüange
Seroit chose bien étrange!
Les Rois y sont exaltés
Par leur gloire & leur puissance;
Je veux d'autres qualités:
Permettez, divine Hortence,
Que je chante vos Attraits
Au PROLOGUE que je fais.

TIRCIS.

Hortence nous touche
De sa belle Bouche;
Quel charme à nos yeux

Est si gracieux!
J'aime ses Fossetes,
Dents blanches & nettes,
Levres de Corail;
Tout son attirail,

LISIS.

Chacun se partage
A juger des traits,
Qu'en ce beau Visage
On voit si parfaits:
De cette merveille
Il faut tout aimer;
Jusqu'à son oreille
Tout nous fait charmer.

TIRCIS.

Helas! helas! dans l'amoureux empire
Hors elle tout languit, pour elle tout soûpire!

LISIS.

Pourquoi sait-on charmer,
Si l'on ne sait aimer?

LES VIOLONS.

Danse.

TIRCIS.

Tous les traits de son visage
Touchent l'inclination;
Et pour nôtre plaisir, comme à son avantage,
Font sur nous une aimable & tendre impression.

DAMON. *Basse de Recitatif.*

Otez-en la Bouche qui gronde,
Qui nous exprime ses courroux;
Bien qu'elle soit donnée au monde
Pour quelque chose de plus doux.

LISIS.

Qu'elle soit farouche,
Cette belle Bouche,
Elle n'en separe pas
La douceur de ses appas.

TIRCIS.

Sa rigueur tire des larmes,
Où l'Amour mêle ses charmes;
Et fait nos secrets plaisirs,
De la tendre douleur qui forme les soûpirs.

Deux dessus de Violon.

LE CHOEUR.

Chantons, chantons la gloire
De ses appas vainqueurs;
La plus belle victoire
Se gagne sur les cœurs.

Une espece de Symphonie qui change de ton.

LISIS.

La plus belle Fleur éclose,
Qu'avec soin nature a peint;

L'Oeillet, le Lis, & la Rose
N'ont pas l'éclat de son Teint.

TIRCIS.

Ses Yeux inspirent les flâmes
Qui font l'ardeur de nos vœux,
Et l'on diroit que nos ames
S'engagent dans ses Cheveux.

LISIS.

Défaites-vous de vos chaînes,
Amans ailleurs arrêtés;
Rien n'est digne de vos peines,
Que ses charmantes Beautés.

TIRCIS.

Et vous, qu'on croit inflexibles,
Qui méprisez tant l'Amour;
Vous serez tendres, sensibles,
Si vous la voyez un jour.

LISIS *au* COMPOSITEUR.

Vieillard, quitte à la Jeunesse
La douceur & la tendresse
Qu'on voit dans ton Opera;
Dans ton extrême Vieillesse
Crois-tu que l'on t'aimera?

LE COMPOSITEUR.

Non; la saison est finie,
Que je pouvois être aimé:

Mais le tems d'être charmé
Durera toute ma vie.

LE COMPOSITEUR DAMON.

Mais le tems d'être charmé
Durera toute ma vie.

LISIS.

Tircis, pourquoi tant souffrir?
Elle est, elle est trop cruelle.

TIRCIS.

Lisis, Lisis, qu'elle est belle!
Comment peut-on en guerir?

Soyez, Hortence, un peu moins retenuë,
Moins difficile à croire mes raisons:
PROLOGUE heureux, si je vous trouve émûë
En ma faveur par toutes ces Chansons!

LE CHOEUR.

Jeunes & vieux chantons la gloire
De ses Appas toûjours vainqueurs;
Hortence veut que sa Victoire
S'étende sur tous les Cœurs.



SCENE II.

ME. MAZARIN, LE COMPOSITEUR, LES AMANS, LES AMIS, LISIS, TIRCIS.

MADAME MAZARIN.

ADieu, Messieurs, Adieu, je vous rens grace;
Compositeur, Chantres, Amis, Amans;
Contentez-vous de mes Remercîmens,
Bowcher arrive, il faut quitter la place;
Bowcher arrive, & lui seul aujourd'hui
Peut soulager mon rhûme & mon ennui.

LE COMPOSITEUR.

Et que dira la Musique,
Autrefois ce charme unique?
Que diront de vous les Vers,
Ces amusemens si chers?

LES AMANS.

Et ceux de qui la tendresse
Pour vos Beautés s'interesse?

LES AMIS.

Et ceux de qui l'Amitié....;

ME. MAZARIN.

Ils ne me font point pitié.

LES AMANS.

Après tant de facrifices!

LES AMIS.

Après tant de bons Offices!

ME. MAZARIN.

Après ce qu'il vous plaira
La Baffete regnera.

Chaconne.

TIRCIS.

La Beauté parfaite,
D'où vient ma langueur,
Donne à la Baffete
Ses Yeux & fon Cœur.

Les Violons après chaque Couplet.

LISIS.

Des Beautés parfaites
Soyons les vainqueurs;
Adieu les Baffetes,
Adieu les Tailleurs.

TIRCIS.

O Dieux! quelle peine,
Quel cruel tourment,
Donne une Inhumaine
Au fidele Amant!

LI-

LISIS.

Un Cœur quand il aime,
Se plaît en lui-même,
Il fait defirer,
Il peut efperer.

TIRCIS.

Loin de ce que j'aime,
Abfent de moi-même,
Accablé d'ennuis
J'ignore où je fuis.

LISIS.

Donnons peu de larmes,
Aux plus puiffans Charmes:
Plus nous aimerons,
Et moins nous plairons.

TIRCIS.

Soûmis, fidele, fincere,
Comment peut-on me haïr?
Comment m'être fi contraire?

LISIS.

Vous feriez mieux de trahir,
Avec le fecret de plaire,
Qu'importuner & fervir.

TIRCIS.

Quand je voudrois changer l'ingrate, la cruelle,
Où trouver un objet qui me rende infidelle?

 LE

LE COMPOSITEUR.

Le Tailleur vient d'arriver,
C'eſt à nous de nous ſauver.

LE CHOEUR.

Fuyons, le Tailleur arrive,
Dont le charme la captive:
Nôtre Muſique aujourd'hui
Pourroit inſpirer l'ennui.
Nôtre Muſique aujourd'hui
Pourroit inſpirer l'ennui.

BILLET

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

QUOI que la Mort paroiſſe affreuſe,
Si j'avois Lot pour ma pleureuſe,
Et qu'Hortence menât le deuil
Je voudrois bien être au cercueil.

Mais ſi Bowcher eſt curieux,
De voir la lugubre aſſiſtance;
Adieu l'état triſte & pieux,

Adieu toute la doléance:
Dès qu'on le verra dans ces lieux
La bonne Lot, la bellé Hortence,
Diront, „ Bowcher, *d'un ton joyeux*,
„ Nous vous ſuivrons, nôtre préſence
„ Ne fait au Mort ni pis, ni mieux.

LA MORALITA.

Prévoyant les regrets dont nos Morts ſont ſuivies,
Quand on eſt délogé;
Prenons nôtre congé
Le plus tard qu'on pourra des bonnes compagnies.

SUR LA MORT

DE MADAME MIDDLETON.

STANCES IRREGULIERES.

TOI qui vois le tombeau de nôtre illuſtre
belle,
Appren qu'elle eut l'eſprit auſſi beau que le corps,
La nature ayant fait pour elle
Comme un partage égal de ſes divins treſors.

Jamais en la fleur de ſon âge,
Jamais elle n'eut plus d'appas,
Qu'il en parût ſur ſon Viſage
Le jour même de ſon trépas.

Dans une longue Maladie
Après avoir bien contesté,
La Mort vint à bout de sa vie
Sans pouvoir épuiser le fonds de sa beauté.

Pour affranchir tes jours du funeste passage,
Helas! j'aurois donné les miens;
Mais j'en ai simplement l'usage;
La suprême Beauté m'engage
A les considerer comme ses propres biens;
Elle a le même droit sur eux que sur les siens.

Les ménager pour elle est mon unique envie;
Puissent durer mes jours autant que sa beauté!
C'est pousser l'amour de la vie
Aussi loin que peut-être on l'ait jamais porté.

Je reviens, Middleton, je reviens à tes Charmes,
Un triste souvenir m'impose le devoir
De leur donner toutes mes larmes;
C'est ce qui reste en mon pouvoir.

EPITAPHE DE MADAME MIDDLETON.

ICi gît Middleton illustre entre les Belles,
Qui de nôtre commerce a fait les agrémens;
Elle

Elle avoit des Vertus pour les Amis fidelles,
Et des Charmes pour les Amans.
Malade sans inquietude,
Resoluë à mourir sans peine, sans effort,
Elle auroit pû faire l'étude
D'un Philosophe sur la Mort.
Le plus indifferent, le plus dur, le plus sage,
Prennent part au malheur qui nous afflige tous;
Passant, interromps ton voyage,
Et te fais un mérite à pleurer avec nous.

SUR LA SATIRE DE Mr. DESPREAUX

Contre les Femmes.

BIen loin d'écrire contre Monsieur Despreaux, le Vieillard Saint-Evremond le justifie, disant qu'il n'a écrit que contre des Femmes, & que Madame de Bouillon & Madame Mazarin, qui n'ont rien du sexe que la beauté, doivent se joindre à lui, pour décrier les foiblesses & les autres défauts des Dames, sans en excepter les fidelles, que l'Auteur de la Satire a voulu favoriser. Si ces Dames-là étoient

étoient aussi galantes que celle de Don Quichotte, elles iroient se plaindre à Despreaux de les avoir épargnées.

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

C'ETOIT assez, Madame, de nous priver de vôtre Table par vôtre Voyage des bains, il ne faloit pas m'ôter *Galet* (1), & me réduire à ne pouvoir manger même à mes dépens. Monsieur Villiers, qui est dans une Maison enchantée, pourroit s'en passer; cependant il trouve le Repas si nécessaire à la vie, qu'il en fait de bons dans un lieu, où le plaisir de la vûë pourroit dispenser de celui du goût. Jugez, Madame, si je ne dois pas chercher ce dernier dans mes Appartemens, où j'ai plus affaire d'un Cuisinier que de Tapissiers & de Peintres. J'ai tout perdu

(1) Cuisinier de Madame Mazarin.

perdu en perdant Galet: c'est un grand sujet de plainte contre vous; mais le souvenir de la Longe-de-Veau, que vous m'aviez donnée, repare tout.

Mylord Montaigu, Monsieur Justel, & Monsieur Silvestre l'ont mangée à mon logis. Mylord Montaigu, fidele au Mouton, eut de la peine à souffrir le Veau; mais quand il en eut mangé, & que je lui eus dit qu'il venoit de vous, il jura de ne manger de Mouton de sa vie, à moins que vous n'eussiez la bonté de m'en envoyer de Bath. Le Bibliothecaire chercha dans Athenée, dans Apicius, dans Horace, dans Pétrone, un aussi bon mets que le mien, & n'en trouva point. Le Médecin dit que c'étoit une viande bonne pour les malades, & délicieuse pour les gens qui se portent bien. Je me servis des termes de vôtre Lettre pour faire son Eloge; assûrant que le Veau de Riviere des Commandeurs, & des d'Olonnes, n'en approchoit pas.

Vôtre Santé fut bûë trois fois: on commença par les approbations; des approbations on vint aux loüanges, des loüanges à l'admiration. Comme la tendresse & la pitié se mêlent d'ordinaire avec les loüan-

loüanges, en bûvant on plaignit le malheur de vôtre condition, & j'eus de la peine à empêcher le murmure contre la Providence d'avoir fait la Fille (1) veuve, plûtôt que la Mere. C'est assez parlé de la Longe & de ses suites; il faut quelques Vers sur les petits Poissons de Monsieur le Duc de Saint-Albans.

Un jeune Duc de sa grace,
Craignant que je ne manquasse
De rime à vos Carpillons;
M'envoya des Perchillons.
Ils étoient bons pour la Rime,
Poëte je les estime;
Pour un Côteau (2) délicat
C'étoit un fort méchant plat.
Ce Duc pêchant à la ligne
Par une froidure insigne,
Lui-même les avoit pris;
Sa peine faisoit leur prix:
Mais tels qu'il me les envoye
Je les reçois avec joye,
Toûjours sensible à l'honneur
Qu'il fait à son Serviteur.

A

(1) La Marquise de Bellefond.
(2) Voyez la Vie *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1654.
(3) Il étoit Médecin des Eaux de Bourbon. Voyez son Article dans le Dictionaire *de Mr. Bayle.*
(4) L'Abbé

A LA MEME.

A Bourbon où sont les bains chauds
De la qualité de ces Eaux,
Que vous vous disposez à prendre;
Voici ce que me fit entendre,
De Lorme (3) qui de ses vieux jours
A cent ans a fini le cours.

„ De Fruits, il faut faire abstinence;
„ Observer l'expresse défense,
„ De complaire à ses Appetits;
„ Les bons Repas sont interdits;
„ On y doit suspendre l'envie,
„ Du plus doux Plaisir de la vie.

Là Madame de Montbazon,
Paroissoit à nos yeux charmante:
Quelle differente saison,
De celle où sa Mort surprenante
Fit le célébre *Talapoin*,
Que les Rois vont voir de si loin (4).
Ne vous déplaise, La Loubere (5)

Tous

(4) L'Abbé de la Trape, dont on a parlé dans une Remarque sur le *Tome II. page* 188. Le Roi Jaques alloit de tems en tems à la Trape se mettre en Retraite.
(5) Mr. de La Loubere a fait une Relation *du Royaume de Siam*, où il parle des differens Ordres de *Talapoins* ou Religieux de ce Pays là.

Tous vos *Talapoins Siamois*,
Sans en excepter ceux des bois,
N'ont point de Régle si sévére.

Là se vit d'honnête Amitié
Le grand & le parfait mérite (1),
Dont la fin digne de pitié
Fit une sainte Carmélite.

Passons à Marion (2), chef-d'œuvre de beauté,
Le plus grand, après vous, qui jamais ait été.
Je prenois mes Eaux avec elle;
Et souvent je passois le soir
A l'ouïr chanter, à la voir:
Enfin, je la trouvois si belle,
Que sans égard au Médecin,
Il m'en souvenoit au matin:
D'une si dangereuse idée,
L'ame aux Eaux doit être gardée.

Il nous vint un Avanturier (3)
Dont l'habit éclatant au soleil faisoit honte:
En grace il étoit singulier,
En tours d'Amour que l'on raconte,
Passant tous ceux de son métier:
Heureux; s'il peut finir en COMTE
Comme il vivoit en CHEVALIER!

Si

(1) Mademoiselle d'Epernon, & le Chevalier de Fiesque.
(2) Marion de Lorme.

(3) Le

Si vous vous trouvez en assez bon état, ne prenez ni le Bain, ni les Eaux: les meilleures Eaux font souvent du mal à ceux qui se portent bien, rarement du bien à ceux qui se portent mal. Si vous êtes obligée de les prendre, bûvez-les régulierement.

Prenez-les, ne les prenez pas,
Ce sera ouvré par compas (4).

Le Régime que je vous ordonne, est que vous jouïez un si petit Jeu, qu'il ne vous attache, ni ne vous incommode: l'application & la perte ne conviennent pas à ceux qui prennent les Eaux. Faites boire les Eaux fortes à Monsieur Milon: il est assez affectionné pour vous sauver le préjudice qu'elles vous apporteroient. Dieu vous conserve avant toutes choses. Faites chanter Monsieur Dery, & prêcher Monsieur Milon. Revenez le plûtôt qu'il vous sera possible: voila mon souhait.

LET-

(3) Le Chevalier de Grammont, ensuite Comte de Grammont.
(4) Voyez RABELAIS, *Liv. III. Chap.* 21.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

J'ETOIS dans ma chambre toute ſeule, & très-laſſe de lecture, lors que l'on me dit, *voila un homme de la part de Monſieur de Saint-Evremond.* Jugez ſi tout mon ennui ne s'eſt pas diſſipé dans le moment. J'ai eu le plaiſir de parler de vous, & j'en ai appris des choſes que les Lettres ne diſent point; vôtre ſanté parfaite, & vos occupations. La joye de l'eſprit en marque la force; & vôtre Lettre, comme du tems que Monſieur d'Olonne vous faiſoit ſuivre, m'aſſûre que l'Angleterre vous promet encore quarante ans de vie: car il me ſemble que ce n'eſt qu'en Angleterre que l'on parle de ceux qui ont vêcu au delà de l'âge de l'homme. J'aurois

rois ſouhaité de paſſer ce qui me reſte de vie avec vous: ſi vous aviez penſé, comme moi, vous ſeriez ici. Il eſt pourtant aſſez beau de ſe ſouvenir toûjours des perſonnes que l'on a aimées, & c'eſt peut-être pour embellir mon Epitaphe, que cette ſéparation du corps s'eſt faite. Je ſouhaiterois que le jeune Prédicateur (1) m'eût trouvée dans la *Gloire de Niquée* où l'on ne changeoit point; car il me paroît que vous m'y croyez des premieres enchantées. Ne changez point vos idées ſur cela; elles m'ont toûjours été favorables; & que cette Communication, que quelques Philoſophes croyoient au deſſus de la Préſence, dure toûjours.

J'ai témoigné à Monſieur Turretin, la joye que j'aurois de lui être bonne à quelque choſe: il a trouvé ici de mes amis qui l'ont jugé digne des loüanges que vous lui donnez. S'il veut profiter de ce qui nous reſte d'honnêtes Abbés en l'abſence de la Cour, il ſera traité comme un homme que vous eſtimez. J'ai lû devant lui vôtre Lettre avec des Lunettes: mais elles ne

(1) Mr. Alphonſe Turretin, préſentement (1724) Profeſſeur en Theologie & en Hiſtoire Eccleſiaſtique dans l'Academie de Geneve.

ne me siéent pas mal; j'ai toûjours eu la mine grave. S'il est amoureux du *Mérite*, que l'on appelle ici *distingué*, peut-être que vôtre souhait sera accompli; car tous les jours on me veut consoler de mes pertes par ce beau mot.

J'ai sû que vous souhaitiez la Fontaine en Angleterre: on n'en jouït guéres à Paris; sa tête est bien affoiblie. C'est le destin des Poëtes; le Tasse & Lucrece l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait eu du Philtre amoureux pour la Fontaine: il n'a guére aimé de Femmes, qui en eussent pû faire la dépense.

REPONSE DE MONSIEUR DE ST. EVREMOND A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

MONSIEUR Turretin m'a une grande obligation de lui avoir donné vôtre

tre connoissance: je ne lui en ai pas une médiocre d'avoir servi de sujet à la belle Lettre que je viens de recevoir. Je ne doute point qu'il ne vous ait trouvée avec les mêmes yeux que je vous ai vûë; ces yeux par qui je connoissois toûjours la nouvelle Conquête d'un Amant, quand ils brilloient un peu plus que de coûtume, & qui nous faisoient dire,

Telle n'est point la Cytherée, &c (1).

Vous êtes encore la même pour moi; & quand la nature, qui n'a jamais pardonné à personne, auroit épuisé son pouvoir à produire quelque alteration aux traits de vôtre Visage, mon imagination sera toûjours pour vous cette *Gloire de Niquée*, où vous savez qu'on ne changeoit point. Vous n'en avez pas affaire pour vos yeux & pour vos dents, j'en suis assûré: le plus grand besoin que vous ayez c'est de mon jugement, pour bien connoître les avantages de vôtre Esprit, qui se perfectionne tous les jours. Vous êtes plus spirituelle que n'étoit la jeune & vive NINON.

Telle

(1) Malherbe, dans l'ODE *à la Reine Mere du Roi, sur sa bien-venue en France.*

Telle n'étoit point Ninon,
Quand le gagneur de batailles (1),
Après l'expédition
Opposée aux funérailles,
Attendoit avec vous en conversation
Le mérite nouveau d'une autre impulsion.

Vôtre esprit à son courage
Qui paroissoit abattu,
Faisoit retrouver l'usage
De sa premiere vertu :

Le charme de vos paroles
Passoit ceux des Espagnoles,
A ranimer tous les sens
Des Amoureux languissans.

Tant qu'on vit à vôtre service
Un jeune, un aimable Garçon (2),
A qui Venus fut rarement propice,
Bussi n'en fit point de chanson.

Vous étiez même regardée
Comme une nouvelle Medée,
Qui pourroit en Amour rajeunir un Eson;
Que vôtre Art seroit beau, qu'il seroit admirable!
S'il me rendoit un Jason,
Un Argonaute capable
De conquerir la Toison!

BIL-

(1) Le Duc d'Enguien. Voyez l'Elegie, à Mademoiselle de l'Enclos; Tome I, pag. 137.
(2) Le Comte de Guiche.

BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

JE vous supplie, Madame, de témoigner à Madame de Bouillon, qu'on ne peut pas être plus sensible que je suis à l'honneur qu'elle me fait de se souvenir de moi. Je ne plains pas beaucoup la Fontaine de l'état où il est, craignant qu'on n'ait à me plaindre de celui où je suis. A son âge & au mien on ne doit pas s'étonner qu'on perde la Raison, mais qu'on la conserve. Sa conservation n'est pas un grand avantage: c'est un obstacle au repos des vieilles gens; une opposition aux plaisirs des jeunes personnes. La Fontaine ne se trouve point dans l'embarras qu'elle fait donner, & peut-être en est-il plus heureux. Le mal n'est pas d'être fou, c'est d'avoir si peu de tems à l'être (1).

LET-

(1) Mr. de la Fontaine mourut le 13. de Mars 1695.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

DE BOUILLON,

Sous le Nom

DE MADAME MAZARIN.

IL me ſemble, ma chere Sœur, que je me ſuis expliquée tant de fois, & ſi nettement ſur la demande qu'on me fait de déclarer mes intentions, qu'il n'y avoit aucun lieu d'en exiger un nouvel Eclairciſſement. Je vous proteſte donc, ma chere Sœur, que je n'ai aucun deſſein de m'éterniſer en Angleterre; tout mon but & mon ſouhait, eſt de me revoir en France avec ma Famille: mais je vous dis avec la derniere ſincerité, qu'il me ſeroit autant poſſible de partir d'ici ſans payer mes Dettes, que de voler. Je ſuis contrainte d'en faire tous les jours de nouvelles, quand

je croyois recevoir dequoi aquitter les vieilles. Il y a peut-être une ou deux perſonnes de Qualité parmi mes Créanciers, qui ne s'oppoſeroient pas à mon départ: les autres ne ſouffriroient non plus ma Banqueroute, que les Marchands. Croyez, s'il vous plaît, que j'ai plus d'envie de me voir libre, qu'on n'a de regret de me ſavoir dans une eſpece de captivité aux pays étrangers. Je n'attens que les moyens d'en ſortir, pour aller paſſer le reſte de mes jours avec les perſonnes du monde que j'aime le mieux. Vous croyez bien, ma chere Sœur, que mon Frere & vous en êtes les principales. Voila mes veritables intentions: je ne me déguiſe point. Il eſt bien vrai que je choiſirois plûtôt la Mort, que de retourner avec Monſieur Mazarin; & que je n'aurois guére moins d'averſion à paſſer le reſte de ma vie dans un Couvent: & en effet, ce ſont deux extrémités autant à éviter l'une que l'autre. Vous ferez l'uſage de ma Lettre, que vous jugerez devoir faire, pour mes Interêts. Adieu, ma chere Sœur: aimez-moi toûjours, & continuez à vouloir ſervir la perſonne du monde qui eſt le plus à vous.

BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

L'ami du genre humain ne fut jamais mon fait :

VOus avez raiſon de parler de la ſorte ; car vous pouvez reduire tous ceux qui vous voyent à la néceſſité de n'aimer que vous. Nos conditions ſont bien differentes :

L'ami du genre-humain ſera toûjours mon fait ;

car à moins que je ne trouve des gens qui puiſſent aimer tout le monde, je ne puis être aimé de perſonne ; nos ſentimens ſont contraires en ce point-là, & c'eſt la ſeule choſe en quoi je ne veux pas convenir avec vous. Laiſſez-moi quelque legere ſatisfaction dans cette bonté générale de ceux qui s'accommodent de tout, & ne me réduiſez pas tout-à-fait à mes Chiens, & à mes Canards.

SUR LA MORT DE LA REINE (1).

On fait parler le Roi.

J'Avois des Ennemis dans ma plus tendre enfance,
Qu'en des tems plus heureux à la fin j'ai ſoûmis ;
J'ai réſiſté moi ſeul à toute la puiſſance
De deux Rois pour me perdre étroitement unis ;
Depuis toûjours en butte aux efforts de la France,
Dans la Paix, dans la Guerre, également commis,
J'ai fait voir ma valeur & montré ma conſtance.
J'ai toutes les vertus contre les ennemis,
Et contre l'amitié je n'ai point de défenſe :
Mon cœur contre la crainte eſt toûjours aſſûré,
Mais contre ſa tendreſſe il fut mal préparé ;
Il ne s'attendoit point à la douleur extrême
Du moment où l'on perd pour jamais ce qu'on aime.
Cependant il faut vaincre un ſi cruel malheur :
Oppoſons, oppoſons la gloire à la douleur ;
Voici venir le tems deſtiné pour les armes,
Le ſang des Ennemis nous doit payer nos larmes.

(1) Marie II, Epouſe du Roi Guillaume III, morte le 7. de Janvier 1695.

EPITRE

DE MONSIEUR

L'ABBE' DE CHAULIEU,

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

LA divine Bouillon, cette adorable Sœur,
Qui partage avec vous l'Empire de Cythere,
Et qui ſait comme vous par cent moyens de plaire,
Seduire & l'eſprit & le cœur;
Malgré tout ce que j'ai pû faire,
Veut aujourd'hui que mes Vers,
Au hazard de vous déplaire,
Aillent traverſer les mers.
A cet inſenſé projet
Ma Raiſon s'eſt oppoſée;
Je vais devenir l'objet,
Ai-je dit, de la riſée
De cet Homme ſi fameux,
De qui le goût ſeul décide
Du bon & du merveilleux,

Et qui plus galant qu'Ovide
Eſt comme lui malheureux.
Ce Sage, qui ſe confie
Au ſeul ſecours du bon-ſens,
Et dont la Philoſophie
Bravant l'injure des ans,
Pour ſuſpendre la Vieilleſſe
Par de doux enchantemens,
Y fait rejoindre ſans ceſſe
Mille & mille amuſemens,
Et même les enjoûmens
De la plus vive jeuneſſe.
Ce Critique tant vanté,
Qui pour ſa délicateſſe
Des Beaux-Eſprits de la Grece
Auroit été redouté;
Ne ſaura jamais peut-être
Que ces Vers m'ont peu coûté;
Enfans de l'oiſiveté
L'Amour ſeul les a fait naître,
Et ſans vous la vanité
Leur défendroit de paroître.
Daignez donc, divine Hortence,
Par un regard de ces yeux,
Qui deſarmeroient des Dieux
La colere & la vengeance,
Obtenir quelque indulgence;
Et d'un accueil gracieux
Payer mon obéïſſance.

REPONSE DE MONSIEUR DE St. EVREMOND, A MONSIEUR L'ABBE' DE CHAULIEU.

JE n'ai point comme censeur,
Examiné vôtre Ouvrage;
Mais comme bon connoisseur
Je lui donne l'avantage
Sur les plus galans Ecrits,
Qui nous viennent de Paris:
Disons qu'on ait vûs en France;
Et Voiture, & Sarasin,
Vous cedent dans l'excellence
Du goût délicat & fin.
Nous ajoûterons qu'Hortence
Nôtre Sapho Mazarin
Vous donne la préference
Sur tout Grec & tout Latin.

Madame Mazarin ne fait que dire ce que j'ai pensé: car vous mettre au dessus de

de Voiture & de Sarasin dans les choses galantes & ingénieuses, c'est vous mettre au dessus de tous les Anciens. Il n'y a point de Comparaison qui ne vous desoblige: il n'y en a point d'avantageuse que je puisse raisonnablement prétendre. Celle d'*Ovide* ne me convient point. Ovide étoit le plus spirituel homme de son tems, & le plus malheureux: je ne lui ressemble ni par mon esprit, ni par mon malheur. Il fut relegué chez des Barbares, où il faisoit de beaux Vers; mais si tristes & si douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour sa foiblesse, que de compassion pour son infortune. Dans le Pays où je suis, je vois Madame Mazarin tous les jours; je vis parmi des gens sociables, qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'esprit. Je fais d'assez méchans Vers; mais si enjoués qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma Poësie. J'ai trop peu d'Argent, mais j'aime à vivre dans un Pays où il y en a: d'ailleurs il manque avec la vie, & la consideration d'un plus grand mal, est une espece de remede contre un moindre. Voila bien des Avantages que j'ai sur Ovide. Il est vrai qu'il fut plus heureux

à Rome avec JULIE, que je ne l'ai été à Londres avec HORTENCE: mais les Faveurs de Julie furent cause de sa misere; & les rigueurs d'Hortence, n'incommodent pas un homme aussi âgé que je le suis.

Je ne demande autre grace pour moi,
Que la rigueur qu'on aura pour les autres;

& j'ai sujet d'être content. C'est à Madame Mazarin à finir ma Lettre, quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici que Madame de Bouillon, & vous, Monsieur, que je voudrois bien voir avec du Vin de Champagne avant que de mourir.

Apostille de Madame MAZARIN.

„ Je ne fais point de Vers; mais je m'y „ connois assez pour pouvoir dire sûrement, Monsieur, que les vôtres sont „ les plus agréables qu'on puisse voir. Au „ reste on me compare à SAPHO mal-à-„ propos: je ne suis point née à Lesbos, „ je ne veux point mourir en Sicile.

A

(1) Eau Cordiale fort estimée en Angleterre.

(2) Eau de Vie extrémement forte, qui vient d'Irlande. Elle est distillée du *Malt* (ou grain germé) d'Avoine, & as-

A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

BEAUTE', des mortels cherie,
De moi bien plus que ma vie;
Moins d'Eaux fortes, de Vins blancs,
Vous irez jusqu'à cent ans:
Mais que le Ciel vous envoye
Double rate & double foye;
L'Eau de Madame Huet (1)
Vous les fechera tout net.
Contre Eau d'Anis, Eau d'Absynte,
Qu'on boit en tasse de pinte;
Contre tous vos *Usquebacs* (2),
Les poûmons ne tiendront pas:
Et vôtre Cœur doux & tendre
Qu'ont fait les Dieux pour se rendre
Aux services des amans,
Périra par vos Vins blancs (3).
Gardez, si vous êtes sage,
Ce Cœur pour un autre usage,
Employez mieux vôtre tems.
Vous avez tout l'avantage

De

assaisonnée avec de l'anis, de la reglisse, du saffran, de la Cochenille, &c.

(3) Vins de la Montagne de Malaga.

De la fraîcheur du Visage,
Que donne le beau printems :
Dans la saison de vos roses
Si vives, si bien écloses,
N'usurpez rien sur les ans
Qui demandent vos Vins blancs.
Treve de galanterie,
Madame; je vous en prie,
Songez à ce que j'ai dit,
Et donnez moins de crédit,
En faveur de vôtre foye,
Aux Eaux que l'on vous envoye.

Je finis mon entretien:
Si je parlois davantage,
J'entendrois ce beau langage ;
C'est un fou qui ne sait rien.
Pourtant, si je ne me flate,
Je connois fort Hippocrate,
Je connois fort Galien;
Je connois Celse de vûë,
Dire que je l'ai tout lû,
Ma Foi n'en seroit pas cruë,
Et *je veux être pendu*
(Expression bien connuë,)
Seroit un Serment perdu :
Reste *le Diable m'emporte* (1),
Ne bûvez jamais d'Eau forte.

LET-

(1) *Ma Foi; je veux être pendu; le Diable m'emporte;* Sermens reprochés à l'Auteur.

LETTRE
A Mr. LE MARQUIS
DE MIREMONT.

IL est permis à un Auteur de dire des Sentences : en voici une que vous ne desaprouverez pas : *On ne connoît bien le prix des choses, qu'après les avoir perdues.* J'en fais une fâcheuse expérience sur vôtre sujet. Depuis vôtre départ la conversation languit, la dispute est morte, les rangs sont confondus : il n'y a plus de distinction dans la qualité, ni dans le mérite.

Assez de gens à la Savoye
Vont entendre les saints Discours,
Qui du Ciel enseignent la voye :
Chez les Grecs on prêche toûjours :
Mais de Religion brillante,
Vive, animée, & disputante
D'un air préferable aux raisons;
On n'en voit plus dans les maisons.

Nous ne sommes pas moins sensibles à la perte des Expressions, qu'à celle des choses

choſes mêmes. Nous regrettons ces *Fi*, *Fi*, qui donnoient les excluſions ſi à propos: nous regrettons ces *Bon*, *Bon*, qui détournoient adroitement ce qu'on ne vouloit pas entendre. *Fiez-vous à moi*; cette noble Confiance, qui en inſpiroit aux autres; qui ne laiſſoit pas douter des Propoſitions hardies que vous avanciez généreuſement; tout cela eſt perdu en vous perdant, & à peine conſervons-nous l'eſperance d'en revoir l'uſage à vôtre retour.

Par vôtre exemple, je me paſſois aiſément des choſes ſuperfluës, & bien ſouvent des commodes: vôtre éloignement m'ôte l'exemple, & me laiſſe à ma Philoſophie ſeule, qui ne ſuffit pas. Un jour viendra que vous apprendrez à faire un bon uſage de l'abondance; & que vous changerez nos ſoupers d'œufs frais en repas de biſques, & autres eſſais de vos officiers.

Madame Mazarin ne ſe conſoleroit pas de vôtre abſence, n'étoit la raiſon que vous avez de vous conſoler de la ſienne. Elle vous tient heureux d'être auprès d'un Roi, qui a la délicateſſe du goût pour les plaiſirs, & la force des vertus pour les grandes choſes.

O!

O! quel avantage pour toi,
Miremont, d'être auprès d'un Roi,
Qui va du plaiſir à la gloire;
Qui goûte en ſage le repos,
Et fait des exploits en Héros,
Dignes d'éternelle mémoire.
Puiſſe-t-il, ſelon nos deſirs,
Joüir d'une Victoire pleine;
Et comme il ſait aller du repos à la peine
Revenir promptement de la peine aux plaiſirs!

Mylord Gallway ne ſe contente pas de vouloir corrompre vôtre Cour: le deſſein de ſa corruption s'eſt étendu juſqu'à Madame Mazarin & à moi; à Madame Mazarin par de l'Uſquebac, & à moi par de la Friſe d'Irlande. On peut être fidele ſans être incivil; nous avons reçû les préſens, mais nous ſommes demeurés fermes dans l'interêt de la vertu; & quelque tentation que nous ait fait Mylord Gallway des délices de Dublin, de l'abondance du Pays, & de la bonté des Poiſſons, nous ne ſervirons point d'exemple aux Refugiés pour s'habituer en ce Royaume-là. Adieu, Monſieur, j'ai voulu égayer des verités ſerieuſes: il n'y a rien de ſi vrai que le regret de vôtre abſence, & l'envie de vous revoir.

LET-

LETTRE A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

MONSIEUR Berengani (1) n'eſt pas en peine de s'aquitter de la commiſſion que vous lui avez fait l'honneur de lui donner. Il vous écrira des Nouvelles ſérieuſes en homme bien informé, & des galantes en acteur dans la ſcene de la galanterie. Toute la difficulté eſt d'entrer en matiere, & d'en ſortir: les commencemens & les chûtes ſont ſon embarras. J'ai été conſulté, comme Savant, ſur l'Exorde; & nous avons voulu nous inſinuer agréablement, (ce qu'on appelle en Latin *captare benevolentiam*;) nous avons voulu plaire, & gagner l'eſprit de trois maniéres differentes:

Si la République m'avoit fait Plénipotentiaire pour traiter la Paix générale, & donner à l'Europe le repos dont elle a beſoin: voila la premiere.

(1) Noble Venitien, qui étoit à Londres.

Si la République m'avoit donné le Commandement en Morée, & qu'à la tête des Troupes de Lutterel j'euſſe emporté d'aſſaut Negrepont: voila la ſeconde.

Si elle m'avoit fait Procurateur de Saint-Marc; elle m'auroit fait moins d'honneur que je n'en ai reçû, quand il vous a plû, Madame, de m'établir vôtre Procureur, pour vous procurer des Nouvelles tous les Ordinaires: c'eſt la troiſiéme.

L'Exorde eſt fini; la Narration va commencer; & je ne m'en mêle point. Vous m'avez défendu les Contes, Madame; je ne veux point aller contre vos ordres. Je ne ſaurois pourtant m'empêcher de vous écrire que Monſieur Berengani s'étoit fait faire un habit particulier pour aller danſer la *Furlane* au Bal de Monſieur Colt: il a changé; & je ne ſai à quoi attribuer ce changement, qu'aux Vaiſſeaux Venitiens qui ſont arrivés.

J'ai vû Mylord Montaigu: il eſt peu ſatisfait de la reception que ſes gens vous ont faite à Ditton. Il prétend réparer leur faute à vôtre retour; & ſi vous lui permettez de ſe trouver chez lui quand vous

vous y logerez, je ne doute point qu'il ne brûle sa Maison, comme le Comte de Villa Mediana brûla la sienne pour un sujet de moindre mérite :

Sus Amores son mas que reales.

BILLET A LA MEME.

SI vous avez eu dessein de reconnoître combien vous êtes nécessaire au monde, vous pouvez satisfaire vôtre curiosité dans vôtre petite absence. Il y a un *Concetto* Espagnol que je vous appliquerois, si je ne haïssois trop le Stile figuré; *quand le Soleil s'éclipse*, dit l'Auteur du Concetto, *c'est pour faire connoître au Monde combien il est difficile de se passer de lui.* Vôtre Eclipse fait sentir aux Mylords Montaigu, Godolphin, Arran, & autres, la difficulté qu'il y a de vivre sans vôtre Lumiere. Je défie tous les Espaguols & tous

(1) Le Parlement venoit d'imposer une Taxe sur les Hommes qui n'étoient pas mariés, sur les Veufs, les Veuves, les Mariages, les Batêmes, & les Enterremens. Mon-

tous les Italiens, de pousser plus loin une Figure. Tout est triste à Londres depuis que vous n'y êtes plus. Il n'en est pas de même à Chelsey, où vôtre Philosophie vous fait goûter la Retraite assez délicieusement. Ménagez la tristesse de vos amis par des intervalles de présence :

Sur les ailes du tems la tristesse s'envole.

Montrez-vous de tems en tems, ou du moins laissez-vous voir à Chelsey. *TUYO hasta la muerte.*

A MONSIEUR LE CHEVALIER COLT.

COMMENT payer les Taxes ordonnées (1) ?
Comment sortir d'un si grand embarras?
Payons pourtant & ne nous plaignons pas:
Que puissions-nous les payer dix années !
On me dira, vos revenus sont courts:
Mal-aisément vous pourrez satisfaire:
Mais je crains moins pour eux que pour mes jours,
Vivre est pour moi la plus pressante affaire.

J'ai

sieur Colt étoit un des Commissaires des Taxes pour la Paroisse de St. James, où demeuroit Mr. de St. Evremond.

J'ai vêcu quatre-vingt-quatre ans
Sans connoître le Mariage,
Heureux ſans femme & ſans enfans;
Et voici qu'au bout de mon âge,
Il faut payer pour une & pour trois deſcendans,
Sans avoir jamais eu ni femme, ni lignage.
Mais la Taxe a ſon fondement,
Quand on y penſe mûrement.
Comment! vous n'avez point de Femme,
Exemt du domeſtique bruit,
Exemt des ſoupçons dont une ame
Eſt travaillée & jour & nuit;
Exemt de la vaine dépenſe,
De la folle magnificence,
Du luxe aux maiſons introduit:
Aquittez-vous de bonne grace,
Vous qui n'êtes point mariés,
Payez ſans en être priés:
Pour ſe trouver en vôtre place
Les Maris paîroient de bon cœur
La taxe de vôtre bonheur.
Un diſcours ennuyeux de Modes,
D'Engageantes, & de Commodes,
D'Habits ou commandés, ou faits,
Ne vous importune jamais.
Chez vous Madame à la Toilette
N'a jamais ſa beauté refaite,
Ni composé nouveaux appas:
Payez, & ne vous plaignez pas.

Un

Un Epoux n'aſſiſte guére
Au Théatre de Moliere,
Sans trouver des incidens,
Qui font rire à ſes dépens.
Vous riez en ſa préſence
De ſa grave confiance,
Ou de ſon morne chagrin:
Vous jouïſſez de ſa peine
A chaque mot d'une Scené,
Que vous fournit Arlequin.
L'air libre d'une Coquette;
D'une Galante indiſcrete
Les appetits naturels,
Ne vous donnent point d'atteinte;
Qu'on faſſe mille Noëls,
Vous les chanterez ſans crainte:
On taxe vôtre bonheur;
Payez, payez de bon cœur.
Vous n'êtes dans aucun Conte
Qui vous puiſſe faire honte;
Tandis qu'un Mari jaloux
Eſt, ou ſe croit être en tous:
Il s'entend ſans qu'on le nomme
Le ſujet de l'entretien;
S'il ne s'en applique rien
Il n'eſt pas fort habile homme:
Payez, gens non mariés,
Payez ſans en être priés.
Avoir une Epouſe éternelle,

Pour

Pour les autres tant qu'elle eſt belle,
Et ſeul en être dégoûté
Quand chacun en eſt enchanté;
Cependant jaloux & ſévére,
Avec chagrin la regarder,
Et plus on a ſoin de lui plaire
Plus en prendre pour la garder;
C'eſt-là, c'eſt le charmant uſage,
C'eſt la douceur du Mariage:
Vous qui n'êtes point mariés
Payez ſans en être priés.
Tantôt un Epoux difficile
N'a chez lui que ſévérité;
Tantôt le même trop docile
N'a pas de propre volonté;
Mal-à-propos rude, & facile,
Il ôte ou perd la liberté:
Et vous ferez toûjours tranquille
Dans une ſage égalité;
Et vous vous moquerez des chaînes
De ceux dont je décris les peines:
Ha! payez, payez de bon cœur
La taxe de vôtre bonheur.
On voit arriver d'ordinaire
Qu'un Mari ſouhaite un Garçon,
Qui voudra la mort de ſon Pere
Pour ſe trouver plûtôt maître de la maiſon.
Je ne parle point d'une Fille,

De

De ce ſexe diſcret & doux;
Mais je conſeille à la famille
De lui vouloir choiſir promtement un Epoux.
Aquitez-vous de bonne grace,
Gens qui n'êtes pas mariés;
Payez ſans en être priés,
Que de Maris voudroient payer en vôtre place!

Epoux raſſûrez vos eſprits;
Deſpréaux n'a pû dans Paris
Trouver qu'à peine trois fidelles (1)
Qui devoient leur fidelité
Peut-être à leur peu de beauté:
Et montrer ici vingt cruelles
Egalement jeunes & belles,
N'eſt pas une difficulté.
C'eſt aſſez parler d'Hymenées,
Venons aux Taxes ordonnées.
Monſieur Colt, Monſieur Colt, penſez
Que quatre-vingt-quatre ans paſſés
Sont comme la fin de la vie,
Qui de l'éternelle eſt ſuivie;
Et qu'ainſi vous n'aurez pas tort
Dans les Taxes que l'on impoſe,
De vouloir me traiter de mort;
Un mort ne paye aucune choſe.

Quand

(1) Voyez la *Satire* de Mr. Deſpreaux contre les Femmes.

Quand je demande, un débiteur
Pour mon paîment veut qu'on réponde
Que je dois être hors du monde,
Et l'on me traite d'imposteur.
Une très-vertueuse Dame (1),
Plus dévote s'il se pouvoit,
A fait prier Dieu pour mon Ame
De l'argent qu'elle me devoit.
Par cette pieuse assûrance
Qu'on me donne de mon trépas,
J'entre moi-même en défiance,
Si je suis, ou je ne suis pas.
A mon âge ce n'est pas vivre,
Monsieur Colt, mes sens sont perdus;
Effacez-moi de vôtre Livre,
Et dites que je ne vis plus.

LETTRE
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

Vous me reprochez ma négligence de n'avoir pas fait des Lettres pour vous: je vous reproche avec plus de raison vôtre paresse, de n'en faire pas pour vous-même. J'ai vû un tems que la Construction ne vous manquoit pas moins que l'Orthographe. Vos Pensées valoient toûjours mieux que les miennes; j'en entendois mieux que vous la liaison, & je vous étois en quelque façon nécessaire. Présentement il n'y a rien que vous ne sachiez; & c'est une trop grande nonchalance de ne vouloir pas écrire à Monsieur de Miremont, & à Mylord Essex. Vous voulez des Lettres brillantes dans les plus simples Complimens. J'ai mal réüssi à ma Lettre de Mylord Gallway pour ce Stile: je réüssirois plus mal encore en celles que vous me demandez. Quand j'aurois eu autrefois quelque imagination, vous auriez tort d'en vouloir trouver aujourd'hui quelque miserable reste. Je n'en ai plus; & la perte en doit moins être attribuée à ma vieillesse qu'à vôtre absence, qui a terni mes esprits. Je ne vais pas plus loin en Prose, je vous parlerai en Vers de ma mort.

(1) Madame la Marêchale de Crequi.

Non, non, ma peine est trop dure;
Je sens bien qu'il faut mourir;

Mais

Mais ce n'eſt pas la nature
Pour m'avoir fait trop vieillir
Qui m'ouvre la ſepulture;
C'eſt le mortel déplaiſir
Que vous ne parliez pas encor de revenir.

Mylord Montaigu revient aujourd'hui de la Maiſon que ce nouveau Comte de Villa Mediana doit brûler pour l'amour de vous. Mylord Godolphin eſt à Windſor. Madame Harvey ne parle que de vous: auſſi doit-elle être bien ſatisfaite des complimens que je lui ai faits de vôtre part. Ne ſoyez pas ſurpriſe de ne voir ni *Ducheſſe*, ni *Madame* même dans ma Lettre, vous êtes au deſſus des Titres, & il me ſemble qu'on ôte à vôtre mérite tout ce qu'on donne à vôtre qualité.

Vous ſavez que la Diſcorde aux crins de ſerpent s'eſt gliſſée dans la Société des Jeſuites, & que le Pape eſt bien empêché à faire l'accommodement du Général avec les Provinciaux, à réünir le chef & les membres. *Per quæ quis peccavit, per eadem punitur.* Il faut avouër pourtant que cette noire Déeſſe eſt bien ingrate, de troubler des ſujets qui l'ont toûjours ſi avantageuſement ſervie.

A LA MEME.

LEs Lettres ſont venuës: les Nouvelles ſont que la Tranchée de Caſal eſt ouverte; celle de Namur l'eſt aſſûrément. Monſieur de Bouflers eſt dedans: les uns veulent qu'il s'y ſoit jetté à deſſein de ſoûtenir le Siege, les autres qu'il n'a pû en ſortir. Cette Lettre eſt d'un Lacedemonien, la premiere ſera d'un Citoyen d'Athenes. *Haſta.*

BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

JE vous envoye un petit Livre (1), où vous trouverez beaucoup de choſes que vous

(1) LE PORTEFEUILLE *de Monſieur* L. D. F***, imprimé en 1695.

vous avez déja vûës, mais qui ne laisseront pas de vous divertir. Il y a trois ou quatre Portraits de Buſſi, que vous n'avez point vûs: celui du Roi de France, de Monſieur le Cardinal Mazarin, de Monſieur de Turenne, &c. Je ne penſe pas que celui de Monſieur de Turenne plaiſe fort à la Maiſon de Bouillon. Le plus reſſemblant eſt celui de Monſieur le Prince de Conti; mais il eſt trop court: celui du Roi; mais il eſt trop long. Les loüanges le mieux méritées, doivent être plus reſſerrées qu'étenduës.

J'ai mille complimens à vous faire de tout Sommerſet-Houſe; de Mademoiſelle Beverwert, qui revint avant-hier de Windſor, & qui s'en retourne demain; de Madame la Comteſſe d'Arlington, occupée à de nouvelles chambres qu'elle fait bâtir ou rebâtir, je ne ſai lequel; de Mylord Feversham, & de Mademoiſelle de Malauze. *Haſta.*

A LA MEME.

JE vous ai envoyé ce matin les Gazettes: je n'ai point encore les Nouvelles à la main; mais l'impatience que j'ai de vous obéïr m'a empêché de les attendre. Je vous envoye par le petit Sénateur (1) le ſecond Tome du MENAGIANA, aſſez curieux. Il me ſatisfait beaucoup davantage que le premier. Nous eſperons que vous viendrez demain chez Mylord Montaigu; Mylord Godolphin s'y attend: mais ce qui eſt plus que tout cela, Monſieur Hampden y doit être, ayant juré qu'il ne vouloit ſe rendre au monde que par vous. Vous lui êtes ce que le Marêchal de Clerembaut, & le Marêchal de Crequi m'ont été, TOUT LE MONDE. Si vous avez écrit au Roi, le jour que vous aviez réſolu de lui écrire vôtre Lettre ſublime, vôtre Lettre eſt à Verſailles; car le Paquebot a été pris, la Mâle priſe, portée à Dunquerque, & de Dunquerque envoyée à Verſailles. Pour la mienne, cela eſt ſûr: il y a deux Paquebots pris. Voila des avantures bizarres. Je croi que vous ne vous en mettez pas fort en peine: pour mon particulier, je ne m'en ſoucie pas.

LET-

(1) C'eſt ainſi que Mr. de Saint-Evremond nommoit un de ſes Valets, qui avoit l'air grave.

LETTRE

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

JAMAIS Lettre ne m'a donné tant de plaisir, que la vôtre, Madame, m'en auroit fait, si elle avoit été écrite à quelque autre. Les imaginations y sont vives, les applications heureuses: par malheur, pour moi, tout cet esprit-là s'exerce à mes dépens. Ma *très-humble & très-obéïssante Servante* laisse voir un chagrin ingénieux, qui met au desespoir son très-humble & très-obéïssant Serviteur. J'aurois pû supporter une colere brusque & impétueuse; ma patience a été souvent à l'épreuve de ces sortes de mouvemens: mais une colere spirituelle & méditée me déconcerte, & me met inutilement en peine d'en deviner le sujet. Je m'examine, & plus je m'étudie à découvrir ma faute, plus je trouve de raisons à devoir esperer

vos bonnes graces. Si Parmenion a failli, à qui peut-on se fier? S'il est innocent, que peut-on faire, quelle conduite nous peut assûrer? Je vous répons, Madame, que Parmenion n'est coupable en rien. De Parmenion on passe aisément aux Généraux. Je ne blâme point ceux qui vivent: mais je n'ai loué que les morts, & l'on s'apperçoit déja qu'ils étoient loüables. La prise de Namur (1) m'exciteroit à quelque belle Production: mais depuis que mon étoile s'est cachée, & que ses influences m'ont manqué, mes talens se sont évanouïs. Voila bien des discours inutiles. Si je voyois encore une de vos Lettres, signée DULCINE'E; & qu'il me fut permis de signer les miennes comme autrefois, *Ell Cavallero de la triste figura*; quelle joye!

Hasta la muerte, ne me peut être défendu; car il dépend de moi d'être toûjours, comme je le ferai sûrement, ou *Chevalier de la triste figure*, ou vôtre très-humble & très-obéïssant Serviteur.

(1) Namur fut pris par le Roi Guillaume le premier jour de Septembre 1695.

A LA MEME.

Le bon Air de Chelsey, & le repos de la Solitude, ne laissent douter ni de vôtre Santé, ni de la tranquillité de vôtre Ame. C'est le commencement de la Lettre d'un Philosophe, écrite à un plus grand Philosophe que lui. Il ne peut soûtenir sa Philosophie plus long-tems: le souvenir de vôtre chagrin contre lui l'a démonté. Il espere néanmoins que son innocence & vôtre équité lui permettront de finir par *Tuyo hasta la muerte, Ell Cavallero de la triste figura.*

On m'a parlé d'un Moineau, le Roi de tous les Moineaux. On dit qu'il siffle, qu'il est privé au delà de tout ce qu'on vit jamais, qu'il fait mille badineries que les Moineaux n'ont pas accoûtumé de faire. Ce grand mérite m'a donné la curiosité de le voir. J'y ai trouvé tout ce qu'on m'en avoit dit, hors la rareté de siffler, qu'on remit à une autre fois qu'il seroit de meilleure humeur. Le dernier mot huit shillings : trop peu pour un Moineau-Rossignol, trop pour un Moineau simple, quelque privé qu'il soit.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE MIREMONT.

On a fini la Campagne
Et de Flandre & d'Allemagne:
Tout est en paix ; mais helas!
Mon Héros ne revient pas.
Il faisoit toute ma joye:
De ce bon Thé qu'il m'envoye
Sans lui, je fais peu de cas,
Pourquoi ne revient-il pas?
Et quand le Vin de Champagne,
En tous lieux qui l'accompagne,
Au Thé joindroit ses appas,
Ma douloureuse tendresse
Me feroit dire sans cesse
Pourquoi ne revient-il pas?
Je sai, quand le Roi commande,
Je sai qu'il faut demeurer;
Que la peine la plus grande
Alors se doit endurer;
Que tu ferois tes délices
Des plus fatigans services:
Mais d'une commune voix

On dit que c'eſt par ton choix,
Et que ton eſprit de guerre
Te retient en cette terre.
Le reſpect des Officiers
Eſt ſans doute quelque choſe;
Les ſoldats, les cavaliers,
Dont un Général diſpoſe;
Les Magiſtrats, les bourgeois,
Qui ſont comme ſous tes loix;
L'éternelle révérence
Qu'on fait à ſon Excellence,
Peuvent bien flâter un cœur,
Deſtiné pour la Grandeur.
Vous pourriez bien dire ALTESSE,
Dit l'Avocat de Duras;
D'où vient cette hardieſſe?
A vos Meſſieurs de Gand de ne la donner pas?
Laiſſons-le dans ſa colere,
C'eſt un zéle qui doit plaire,
Et Dieu veuille que le mien
Te plaiſe autant que le ſien.
Songe à l'état déplorable
De ta Cour inconſolable,
Qui ſoulageoit ſon deſtin
En te voyant le matin.
Songe à des Beautés divines
Qui ſouhaitent ton retour;
Tu n'as-là que des Beguines
A qui porter ton Amour.

Toutes choſes compenſées
Tourne vers nous tes penſées,
Et quitte Meſſieurs de Gand
Au plus tard le Jour de l'An.

Sur le Mal des Yeux de Madame MAZARIN.

IL n'eſt qu'un Soleil dans les cieux,
Dont les aſtres ſoûmis reconnoiſſent l'empire;
Qu'avez-vous beſoin de deux yeux?
Un ſeul peut ſous vos loix tout le monde réduire.
Les plus beaux qu'on vante aujourd'hui,
Défaits, effacés devant lui,
Comme des feux éteints ceſſeroient de paroître:
Pour établir l'égalité
De quelque autre viſage avec vôtre beauté,
La nature devoit ſans yeux vous faire naître.
Que je ferois de gens envieux & jaloux,
Si l'eſprit ſans les yeux étoit juge de nous!
Vous gueriſſez, le mal vous quite;
Adieu mon prétendu mérite.
Quelqu'un dira, „ vos Cheveux blancs,
„ Ce triſte ouvrage de vos ans,
„ Ne s'apperçoit point ſans lumiere;

„ Et la nuit ne vous nuira guére?
Plus que le jour comme je croi.
La nuit n'eſt plus faite pour moi:
Le jour on trouve peu ſon conte;
La nuit on trouveroit ſa honte.



LES AVANTAGES DE L'ANGLETERRE.

JE ſoûtiens à Monſieur Chardin,
Que jamais en ſa compagnie
La Princeſſe de Mingrelie (1)
Ne mangea ſemblable Lapin.

Bien que la nouvelle Medée,
De rage d'Amour poſſedée
Livrât au moderne Jaſon
Tout l'Or de ſa riche Toiſon:

Elle n'eut pourtant à ſa Table
De tous les Phaiſans de Colchos,
Aucun dont le fumet pût être comparable
A celui du Lapin dont j'ai gardé les os.

Roche-guyon, Bêne, Verſine,
Ne vantez plus vôtre Lapin;

Windſor

(1) Voyez les VOYAGES du Chevalier Chardin.

Windſor en fournit la cuiſine,
D'un fumet encore plus fin.

Oui, ſi je trouve en cette terre,
Telle Perdrix dans la ſaiſon,
Oui, je pardonne à l'Angleterre,
Tous ſes Pâtés de Venaiſon.

Je lui pardonne ſa Poularde,
Malgré toute ſa dureté,
Et ſon Brawn (2) avec la moutarde,
Se verra toûjours reſpecté.

Petit Cochon, Beurre, & Corinthe,
Vous aurez la même faveur;
Bien que j'aimaſſe mieux l'abſynthe,
Que vôtre parfaite douceur.

Bons Dieux! je vous rends mille graces,
De m'avoir toûjours préſervé,
Du goût de Canards & Becaſſes,
Plus ſauvage que relevé.

Triſtes oiſeaux de marêcage,
Herons, Butors, éloignez-vous;
Sifflez, Corlieux, ſur le rivage,
Sans jamais approcher de nous.

Beaux & grands, majeſtueux Cignes,
Qui ſur l'eau pouvez nous charmer;

Gar-

(1) Le *Brawn* eſt fait de la Chair d'un Verrat engraiſſé, exprès, que l'on apprête d'une maniere particuliere,

Gardez, gardez-vous des cuisines,
Le faux Goût vous doit allarmer.

Bien loin Viandes noires indignes,
Hors deux qu'on ne peut trop aimer;
Allouëttes, & Becaffines,
Est-il besoin de vous nommer?

Par ces mets précieux communs en Angleterre;
Par nos Huitres qu'on vante aux deux bouts de la terre;
Par le Veau de Windsor, & le Mouton de Bath (1);
En faveur des Phaisans qui ne manquent jamais;
Vieux amis du *Chrismas*, *Mincepye*, & *Plomporege* (2),
On vous laisse jouïr de vôtre privilège.

Plum-porridge, on consent à *Noël* de vous voir
Infecter les maisons de vôtre bouillon noir;
Mais le *Chrismas* fini, songez à disparoître;
Et retourniez à Sparte où l'on vous a vû naître (3).

Arrêtons ce discours, & passons des faux goûts,
Aux vrais biens du Pays, le plus heureux de tous.
Les Pays fortunés où regne l'abondance,
Demandent sur le goût un peu de complaisance;
Pour

(1) Petite Ville dans la Comté de Sommerset, fameuse non seulement par la bonté de ses Bains, & de ses Eaux minérales; mais par son Mouton, ses Lapins, &c.

(2) Le *Mincepye* est une espece de Pâté, & le *Plumporridge* une espece de Soupe: on les mange regulierement au *Chrismas*; c'est-à-dire, *à Noël*.

Pour ne manquer à rien;
Il faut louër leur goût, & contenter le sien.

Le soleil brûlera l'Italie, & l'Espagne;
Les neiges, les frimats, couvriront l'Allemagne;
La Hollande verra ses commerces cessés,
Par des monceaux de glace en ses Ports entassés;
Tandis qu'en ces beaux lieux il plaît à la nature,
De parer tous nos champs d'une aimable verdure.

Dans un Climat si doux nous n'avons de chaleurs,
Qu'autant qu'il nous en faut pour les Fruits & les Fleurs:
Laissant à l'étranger une ardeur incommode,
Mais nécessaire aux Vins dont il nous accommode.

Portugais, Espagnols, & François qu'êtes-vous,
Que des hommes gagés à travailler pour nous?
Dans chaque nation nous avons nos Domaines,
Cultivés par des gens qui nous doivent leurs peines;
Esclaves achetés, bûvant l'eau des ruisseaux
Pour nous fournir les Vins des plus fameux Côteaux.

Qu'on ne se plaigne point de l'Air de l'Angleterre;
Où vit-on plus long-tems qu'on vit en cette terre?
On tombe doucement de l'automne à l'hiver;
On

(3) Voyez *Plutarque* dans la VIE de Lycurgue, & *Athenée*.

On voit ſans y penſer le printems arriver:
D'une ſaiſon à l'autre un paſſage inſenſible,
Rend ici de nos ans le cours long & paiſible.

Ici nous ne ſouffrons aucune extrémité;
Il gêle ſeulement pour boire frais l'été:
Et ceux qui des Côteaux (1) ont la froide grimace,
Pour aſſommer leur Vin auroient trop peu de glace.

Qui veut un Climat temperé,
Exemt d'ardeur & de froidure;
Demeure où je ſuis demeuré,
Pour y vivre en repos juſqu'à la ſépulture.

Finiſſons par un Avantage,
Qui ne peut être conteſté;
C'eſt dans les Hommes le Courage,
Et dans les Femmes la Beauté.

Anglois, Namur rend témoignage
De vôtre intrépide Fierté;
Stowel (2), montrez vôtre Viſage
Pour prouver l'autre verité:
Celle dont vous êtes l'image
Vous en laiſſe l'autorité;
Mais prenez le tems du Nuage (3),
Hâtez-vous, le Soleil va prendre ſa clarté.

AU

(1) Voyez ci deſſus, page 138.
(2) Madame Stowel, enſuite Comteſſe de Ranelagh.
(3) Du

A U R O I,

Sur la Découverte de la Conſpiration contre ſa Perſonne (4).

STANCES IRREGULIERES.

Rendons grace à la Providence
Qui nous a ſi bien conſervés;
Par une divine aſſiſtance
Nous vivons, puis que vous vivez.

Mais de fonder nôtre aſſûrance
Sur des miracles arrivés,
Ce feroit trop de confiance;
Nous devons, grand Roi, vous devez,
Même ſoin, même prévoyance,
Pour aſſûrer des jours que le Ciel a ſauvés.

A la grandeur de la Couronne
Vous ſongez éternellement;
Mais au ſalut de la perſonne
Qui la porte, pas un moment.

Que ſert une belle Mémoire?
N'être rien, avoir tout été;

Hé-

(3) Du mal des yeux de Madame Mazarin.
(4) En 1696.

Héros de Roman, & d'Hiſtoire,
Alors c'eſt même vanité.

A conduire un Deſſein, toûjours prudent & ſage,
A gouverner l'Etat, politique toûjours;
Mettez ces beaux talens pour vous-même en uſage;
Aurez-vous ſoin de tout excepté de vos jours?

FRAGMENT

Sur le même ſujet.

POUR bien connoître l'importance de la vie du Roi, il faut conſiderer que l'Eſpagne a fondé ſur lui la premiere eſperance d'une reſſource à ſes malheurs; que les ETATS lui ont donné le Pouvoir qu'il a en Hollande, pour les avoir ſauvés; que les Confederés lui ont établi comme un Empire dans la Confederation, par le beſoin qu'ils ont eu de ſes forces, & par la confiance qu'ils ont priſe en ſa vertu. On voyoit un Prince toûjours diſpoſé à entreprendre, toûjours prêt à ex-

(1) Le Sieur Barbin, Libraire de Paris, avoit écrit à Mr. de Saint Evremond, pour le prier de lui envoyer ſes Ouvrages; ou du moins de lui marquer les Pieces qui étoient de lui, dans ce qu'on avoit imprimé ſous ſon Nom, &c.

executer; capable de réuſſir dans les plus grands deſſeins par la conduite, de vaincre les plus grandes difficultés par la vigueur; auſſi moderé dans les Proſperités, que ferme & conſtant dans les Diſgraces; aimé & eſtimé dans ſon Armée, eſtimé & craint dans celle des ennemis; plus ſenſible à la Gloire qu'à ſon Interêt particulier, plus touché de l'interêt général que de la Gloire.

LETTRE
A MONSIEUR
BARBIN (1).

JE vous ſuis fort obligé, Monſieur, de la bonne opinion que vous avez des Bagatelles qui me ſont échapées, & qu'on a la bonté de nommer OUVRAGES. Si j'étois d'un âge où l'imagination m'en pût fournir de pareilles, telles qu'elles pourroient

roient être, je ne manquerois pas de vous les envoyer: la beauté de l'Impression les feroit valoir. Mais le peu d'esprit que j'ai eu autrefois est tellement usé, que j'ai peine à en tirer aucun usage pour les choses même qui sont nécessaires à la vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'agrément; mon seul interêt, c'est de vivre. Vous me demandez que je vous fasse savoir les choses qui sont de moi dans les petites Pieces qu'on a imprimées sous mon Nom. Il n'y en a presque point où je n'aye la meilleure part, mais je les trouve toutes changées, ou augmentées. Les *grosses Cloches de Saint-Germain des Prez*, que Luigi *admiroit* (1), ne m'appartiennent sûrement pas. C'est la premiere Addition qui me vient dans l'esprit. Les Charmes de l'Amitie', la longue Lettre de consolation à une Demoiselle, les Reflexions sur la Doctrine d'Epicure, l'Eloquence de Petrone, & quelques autres, dont il ne me souvient pas, ne m'appartiennent en rien. Si j'étois jeune & bien-fait, je ne serois pas fâché qu'on vît mon Portrait à la tête d'un Livre: mais c'est faire un mauvais présent au lecteur, que de lui donner la vieille & vilaine Image d'un homme de quatre-vingt-cinq ans. Les yeux me manquent; je ne puis ni lire ni écrire qu'avec beaucoup de peine: vous m'excuserez si je ne saurois vous donner une connoissance plus exacte de ce que vous me demandez.

(1) On avoit fourré cette sottise-ci dans les Réflexions sur les Opera: Luigi *fut ravi d'entendre la premiere fois les grosses Cloches de Saint-Germain des Prez.*

EPITAPHE

De Mr. le Comte de Grammont (2), *avec le* Portrait *de l'*Auteur.

Passant tu vois ici le Comte de Grammont,
Le Héros éternel du vieux Saint-Evremond.
Suivre Conde' toute sa vie,
Et courir les mêmes hazards
Qu'il couroit dans le champ de Mars;
Des plus vaillans guerriers pouvoit faire l'envie.
Veux-

(2) Mr. le Comte le Grammont étant revenu d'une dangereuse Maladie, cela donna occasion à Mr. de Saint-Evremond de faire son Epitaphe.

Veux-tu des talens pour la Cour?
Ils égalent ceux de la guerre:
Faut-il du mérite en Amour?
Qui fut plus galant ſur la terre?

Railler, ſans être médiſant,
Plaire, ſans faire le plaiſant;
Garder ſon même caractére,
Vieillard, Epoux, Galant, & Pere;
C'eſt le mérite du Héros
Que je dépeins en peu de mots.

Alloit-il ſouvent à Confeſſe?
Entendoit-il Vêpre, Sermon?
S'appliquoit-il à l'Oraiſon?
Il en laiſſoit le ſoin à la Comteſſe.

Il peut revenir un Condé;
Il peut revenir un Turenne;
Un Comte de Grammont en vain eſt demandé,
La nature auroit trop de peine.

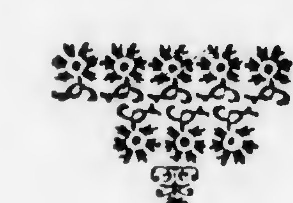
APRE'S avoir lû l'EPITAPHE du Comte de Grammont, ſi tu as la curioſité de connoître celui qui l'a faite, je t'en donnerai le Caractére. C'eſt un Philoſophe également éloigné du ſuperſtitieux & de l'impie: un Voluptueux qui n'a pas moins d'averſion pour la débauche, que

[illegible] ur les Plaiſirs; un [illegible] jamais ſenti la néceſſité, qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition mépriſée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font conſiſter leur bonheur dans leur Raiſon. Jeune, il a haï la diſſipation; perſuadé qu'il faloit du bien pour les commodités d'une longue vie: Vieux, il a de la peine à ſouffrir l'économie; croyant que la néceſſité eſt peu à craindre, quand on a peu de tems à pouvoir être miſerable. Il ſe louë de la nature; il ne ſe plaint point de la fortune. Il hait le crime; il ſouffre les fautes, il plaint le malheur. Il ne cherche point dans les Hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier, il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouïr; il ſe fait un plaiſir ſecret de le connoître, il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, ſi la diſcretion ne l'en empêchoit.

La Vie eſt trop courte, à ſon avis, pour lire toutes ſortes de Livres, & charger ſa mémoire d'une infinité de choſes aux dépens de ſon jugement: il ne s'attache point aux Ecrits les plus ſavans pour aque-

aquerir la Science; mais aux plus ſenſés pour fortifier ſa Raiſon: tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicateſſe à ſon goût; tantôt les plus agréables, pour donner de l'agrément à ſon génie. Il me reſte à vous le dépeindre tel qu'il eſt dans l'Amitié, & dans la Religion. En Amitié, plus conſtant qu'un Philoſophe; plus ſincere qu'un jeune homme de bon naturel ſans expérience: à l'égard de la Religion,

De juſtice & de charité,
Beaucoup plus que de penitence,
Il compoſe ſa Pieté:
Mettant en Dieu ſa confiance,
Eſperant tout de ſa bonté;
Dans le ſein de la Providence
Il trouve ſon Repos, & ſa Felicité.



LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

J'Ai reçû la ſeconde Lettre, que vous m'avez écrite, obligeante, agréable, ſpirituelle, où je reconnois les enjoûmens de *Ninon*, & le bon-ſens de *Mademoiſelle de l'Enclos*. Je ſavois comment la premiere a vêcu; vous m'apprenez de quelle maniere vit l'autre. Tout contribuë à me faire regreter le tems heureux, que j'ai paſſé dans vôtre commerce, & à deſirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me tranſporter en France, & vous y avez des agrémens, qui ne vous laiſſeront pas venir en Angleterre. Madame de Bouillon vous peut dire que l'Angleterre a ſes charmes, & je ſerois un ingrat, ſi je n'avouois, moi-même, que j'y ai trouvé des douceurs. J'ai appris, avec beaucoup de plaiſir, qué Monſieur le Comte de Grammont a recouvré ſa premiere ſanté, & aquis une nouvelle Dévotion. Juſqu'ici je me ſuis contenté

groſſierement d'être homme-de-bien; il faut faire quelque choſe de plus, & je n'attens que vôtre exemple pour être Dévot. Vous vivez dans un Pays, où l'on a de merveilleux avantages pour ſe ſauver. Le Vice n'y eſt guére moins oppoſé à la mode qu'à la Vertu: pécher, c'eſt ne ſavoir pas vivre, & choquer la bien-ſéance autant que la Religion. Il ne faloit autrefois qu'être méchant, il faut être de plus mal-honnête homme, pour ſe damner en France préſentement. Ceux qui n'ont pas aſſez de conſideration pour l'autre vie, ſont conduits au ſalut par les égards & les devoirs de celle-ci. C'en eſt aſſez ſur une matiere, où la Converſion de Monſieur le Comte de Grammont m'a engagé: je la croi ſincere & honnête. Il ſied bien à un homme, qui n'eſt pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pû faire juſqu'ici; au contraire, du ſouvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité paſſée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je trouve de plus fâcheux à mon âge, c'eſt que l'eſperance eſt perduë; l'eſperance, qui eſt la plus douce des paſſions, & celle qui contribuë davantage à nous faire vivre

vivre agréablement. Deſeſperer de vous voir jamais, eſt ce qui me fait le plus de peine: il faut ſe contenter de vous écrire quelquefois, pour entretenir une Amitié, qui a réſiſté à la longueur du tems, à l'éloignement des lieux, & à la froideur ordinaire de la Vieilleſſe. Ce dernier mot me regarde; la nature commencera par vous à faire voir qu'il eſt poſſible de ne vieillir pas. Je vous prie de faire aſſûrer Monſieur le Duc de Lauzun de mes très-humbles ſervices, & de ſavoir ſi Madame la Maréchale de Crequi lui a fait payer cinq cens écus qu'il m'avoit prêtés, on me l'a écrit il y a long-tems; mais je n'en ſuis pas trop aſſûré.

FRAGMENT D'UNE LETTRE
A Mr. LE COMTE
DE GRAMMONT.

JUSQU'ICI vous avez été mon HEROS, & moi vôtre PHILOSOPHE; nous

nous partagions l'un & l'autre ces rares Qualités. présentement tout eſt pour vous; vous m'avez enlevé ma Philoſophie. Je voudrois être mort, & avoir dit en mourant ce que vous avez dit dans l'agonie: *Comteſſe, ſi vous n'y prenez garde, Dangeau vous eſcamotera ma Converſion* (1). On parle de ce beau Dit dans toutes les Cours de l'Europe ************.



Sur l'Amour de la Vie.

STANCES IRREGULIERES.

POUSSE' de ſon humeur guerriere,
Un Prince étendra ſa frontiere,
Par des travaux, par des faits éclatans:
Etendre celle de ma vie
Par des conquêtes ſur le tems;
C'eſt tout mon but, c'eſt toute mon envie.

Qu'un autre vante ſon crédit,
Ou ſa valeur, & ſa conduite;
Je ne connois plus de mérite
Que Santé, Bon goût, Appétit.

(1) Mr. le Comte de Grammont étant malade, le Marquis de Dangeau le vint voir de la part du Roi, pour lui dire qu'il faloit ſonger à Dieu; le Comte se tournant alors du côté de Madame la Comteſſe ſa Femme, lui dit le Bon-mot dont Mr. de St. Evremond le felicite.

La Santé que le ciel nous donne,
Eſt le plus cher préſent qui nous en ſoit venu;
Un Roi quitteroit ſa couronne.
Pour le bonheur de vivre autant que j'ai vêcu.

Les diſcours que la Mort fait faire,
Se pratiquent utilement;
Et ceux qui les font, d'ordinaire
En vivent fort commodément.

Vient-on à ſon heure derniere?
Approche-t-on du monument?
Pour le Conſolateur, ce n'eſt pas une affaire;
Un trépas en éloignement
Fait une impreſſion legere;
Mais le mieux conſolé regarde triſtement
Le paſſage fâcheux autant que néceſſaire.

On a beau lui repréſenter
Les ſottes Vanités du Monde;
Rien ne ſauroit l'en dégoûter:
Des vrais Biens dont le Ciel abonde
Aucun ne ſauroit le tenter.

Il voudroit pouvoir laiſſer prendre
Le bon-heur qu'on lui vient offrir,

A celui qui le fait entendre,
Et fait si bien en discourir.

Un Pere de ma connoissance
Prêchoit qu'il faloit tout souffrir;
Ne refuser croix, ni potence,
Etre toûjours prêt à mourir.

On entr'ouvrit une fenêtre,
Par où le vent de nord sur lui pouvoit venir;
Il maudit mille fois le traître,
Le malheureux qui l'avoit faite ouvrir.

J'ai vû mourir plus d'une Sainte
Qui sentant la mortelle atteinte,
Demandoit de bon cœur à Dieu
Quelque tems pour pleurer ses péchez en ce lieu.

D'une vapeur simple & legere,
Un célébre Docteur croit mourir aujourd'hui,
Qui rit du même mal qu'un autre a comme lui,
Au moment qu'il en fait sa plus grande misere.

J'ai vû souvent de braves gens
Exposer follement leur vie,
Qui mourant avoient bien envie
De vivre sages & prudens.

Vivre près de cent Ans est une belle chose;
Il est certain respect que le long âge impose:

J'ai

J'ai l'âge; & du respect en tout pays reçû
Je ne me suis pas apperçû.

Toute personne qui me gronde (1)
Devroit pourtant me traiter mieux;
C'est un beau poste dans le monde
Que d'être le Doyen des Hommes les plus vieux;

Sans besoin du secours de la Philosophie,
Dont on fait trop d'honneur au vieux Saint-Evremond;
Il seroit fort content s'il achevoit sa vie
Comme a pensé mourir le Comte de Grammont.

LETTRE

A Mr. LE MARQUIS

DE SAISSAC,

Au nom de Madame la Duchesse MAZARIN.

IL faut commencer ma Lettre par des Remercîmens, & vous dire en peu de paroles, que je vous suis extrémement

I 5 obli-

(1) Madame Mazarin.

obligée du ſoin que vous prenez de mes interêts. Cela mérite bien que je vous déclare avec franchiſe les veritables ſentimens que j'ai ſur mon retour. J'ai les mêmes que j'ai toûjours eûs; c'eſt de pouvoir payer mes Dettes, pour avoir la liberté de ſortir d'Angleterre. Voilà mes intentions pour le retour. Si vous aviez eu la curioſité de ſavoir l'état de mes Affaires; je vous aurois dit qu'il n'a jamais été ſi mauvais qu'il eſt préſentement. Je continuë à vivre d'emprunts; & le plus grand mal, c'eſt que je ne voi pas le moyen d'emprunter davantage. Je ſai bien qu'il ne tiendroit pas à vos diligences que je ne fuſſe ſoulagée. Vous n'avez pas pû faire plus que vous avez fait, vous m'en laiſſez l'obligation, ſans que j'en reçoive le ſoulagement.

L'Avocat de Monſieur Mazarin (1) manque de bonnes raiſons: mais il répare la foibleſſe de ſon diſcours, par le bon tour qu'il y donne. Il faut avouër qu'il eſt délicat en raillerie. Nôtre Ami commun Monſieur de Saint-Evremond aime tant le Ridicule, qu'il ſe plaît même à celui qu'on lui donne. *Il ne ſait pas*, dit-il, *ſi l'A-*

(1) Mr. Erard.

l'Avocat a eû plus de plaiſir de le donner, que lui de le recevoir; étant auſſi ingénieuſement tourné qu'il eſt. Toute malice qu'on exerce, fût-ce contre lui-même, lui eſt agréable: beau naturel, qui s'eſt maintenu dans ſa pureté quatre-vingts-ans!

Je retourne ſur la fin de ma Lettre aux Complimens que je vous ai faits en la commençant. Je vous prie de croire que je ſerai toute ma vie ſenſible à vôtre Amitié, & reconnoiſſante des plaiſirs que vous m'avez faits.

BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

VOus m'avez commandé d'écrire à Monſieur de Saiſſac; & j'ai écrit: vous m'avez commandé d'*écrire en Normand*; je m'en ſuis ſi bien aquitté, que je défie Monſieur de Saiſſac de connoître ſi vous vous louëz de ſes diligences, ou

ſi vous vous plaignez qu'il ſe ſoit contenté de vous donner des ſoins inutiles, quand vous pouviez attendre des effets de ſes promeſſes. Mille complimens, s'il vous plaît, à Monſieur le Duc de Saint-Albans. Mon petit CONCERT eſt achevé: s'il le croit digne de ſon Cabinet, je le ferai copier; à ſes dépens s'entend. Je ſuis le premier Auteur en Proſe, Vers, & Muſique, qui ſe ruïne en Copiſtes. Il faut que mes Ouvrages ne vaillent pas grand' choſe.

A LA MEME.

LE Mouton de Windſor cede au Mouton de Bath,
C'eſt la déciſion d'Hortence;
Bath aura donc la préference,
Windſor ne le ſauroit diſputer deſormais:
Et la choſe en eſt ſi certaine,
Que Monſieur le Duc de Nevers
Pourroit vous nommer dans ſes Vers
Des Bons-goûts d'aujourd'hui la Métropolitaine.

Vôtre Mouton ſera donc ſervi à l'excluſion de tout autre. Mes dîners ſont dîners d'avanture, qui reſſemblent fort à ceux des Théatins, qui ſe mettent à table ſans ſavoir s'ils auront dequoi manger. Ces Repas de la Providence ne laiſſent pas quelquefois d'être bons, par le ſoin de ceux qui apportent. Si vous voulez du Fruit, apportez-en : du Vin, j'en ai de bon. Vous tiendrez lieu de toutes choſes: les conviés ſeront trop heureux de vous voir; & moi le premier, qui mets tout mon bonheur dans une vûë ſi précieuſe. Il ne pleut que PARODIES (1). La derniere que je vous ai envoyée eſt peut-être celle dont Mylord Montaigu vouloit parler. Pour l'autre, *je ne veux point écrire contre celui qui peut proſcrire*: vous ſavez aſſez les Anciens & les Modernes pour entendre ce Dit-là, & en faire l'aplication.

(1) Après que le Roi Guillaume eût repris Namur en 1695, pluſieurs perſonnes ſe divertirent en Angleterre, auſſi bien qu'en Hollande, à parodier l'ODE que Mr. Deſpreaux avoit faite ſur la priſe de cette Place par le Roi de France en 1692.

REPONSE AU PLAIDOYE' DE MR. ERARD,

Pour Monſieur le Duc MAZARIN, *contre Madame la Ducheſſe ſon Epouſe* (1).

PREFACE (2).

IL n'eſt pas honnête d'entrer dans le ſecret des Familles; beaucoup moins d'expoſer au jour ce qui ſe paſſe entre une Femme & un Mari. Mais puis que Monſieur Mazarin a bien voulu le déclarer au Grand Conſeil, & Monſieur Erard ſon Avocat le faire imprimer; il n'étoit pas juſte que le Monde n'écoutât qu'une Partie: & la REPONSE AU PLAIDOYE' *m'étant tombée entre les mains, j'ai crû la devoir donner au Public pour le faire Juge des Raiſons. J'eſpere qu'après les avoir examinées, on trouvera Madame Mazarin digne d'un autre Sort, & d'un autre Epoux.*

Si Monſieur le Duc Mazarin s'en étoit tenu aux froideurs, aux ſechereſſes, aux duretés, Madame Mazarin ſe ſeroit contentée de pleurer ſon malheur en ſecret; eſperant de le pouvoir ramener par ſa conſtance à ſouffrir, & par ſa douceur à lui complaire: mais s'étant porté à des excès qui lui ôtoient tout repos, & à une diſſipation qui ruinoit entierement la Famille, elle a cherché des remedes qui pûſſent conſerver ſon bien, & ſa Liberté.

Les Parens ont agi, les Directeurs s'en ſont mêlés, l'Autorité du Roi eſt intervenuë, rien n'a pû perſuader, rien n'a pû reduire Monſieur Mazarin: faloit-il que l'Epouſe fût éternellement aſſujettie aux caprices, aux enthouſiaſmes, aux fauſſes Révélations de l'Epoux?

C'eſt ce que Monſieur Erard a ſoûtenu avec autant d'injures que de calomnies: voici quelques Paſſages du Plaidoyé, qui feront connoître l'eſprit furieux de l'Avocat.

Les affaires d'Angleterre ſont venuës à un point, qu'il n'a plus été permis ni à un François, ni à un Catholique, ni à un homme de bien de demeurer à Londres. Si Madame Mazarin, *ajoûte-t-il*, avoit eu quelque attachement pour le Roi (Jaques), & la Reine, & quelque reconnoiſſance de leurs bontés; ſi elle avoit ſeulement eu les ſentimens d'honneur, & de Reli-

(1) On trouvera le PLAIDOYE' *de Mr. Erard* dans le MELANGE CURIEUX *des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond.*

(2) Cette PREFACE n'eſt pas de Monſieur de Saint-Evremond; mais comme il l'a retouchée, & qu'elle eſt d'ailleurs aſſez curieuſe, on a jugé à propos de la conſerver. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1689.

Religion qu'elle devroit avoir pris auprès d'eux; auroit-elle pû voir sans horreur l'Usurpateur de leurs Etats, & le Destructeur de nôtre Foi établir sa Tyrannie sur le débris de leur Thrône légitime, & sur les ruïnes de la veritable Religion?

Dans un autre endroit:

A moins qu'un beau zele ne fît chercher à Madame Mazarin une glorieuse palme, & ne lui fît concevoir une sainte ambition d'être immolée par cette Nation farouche.

Mais enfin, comment prétendra t-on encore faire servir les noms du Roi & de la Reine d'Angleterre, à excuser l'évasion & l'absence de Madame Mazarin...... maintenant qu'on la voit offrir au Prince d'Orange le même encens qu'elle leur offroit; mais avec tant de bassesse & d'indignité, qu'il y avoit d'honneur pour elle à les révérer.

Et à la fin de son Plaidoyé:

Quelle excuse peut avoir à présent Madame Mazarin? Le Prince d'Orange est-il son parent? Tous ces Joueurs, ces Libertins, ces Presbyteriens, ces Episcopaux, ces Trembleurs; en un mot ces gens de toutes Religions, horsmis la bonne, dont sa maison est remplie, sont-ils ses parens?

Il faudroit transcrire le Plaidoyé, si on vouloit citer tout ce qu'il dit injurieusement contre Madame Mazarin, & contre la Nation Angloise.

Monsieur Mazarin ne sauroit nier qu'il n'ait fourni un sujet de Séparation légitime: mais il se vante de n'avoir rien oublié pour procurer la Réünion; & il est certain qu'il en a envoyé même

me les Articles. Le premier, & sur quoi roulent presque tous les autres;

Rien par condition, tout par amitié.

Dans les difficultés, qui ne manqueront pas de survenir, l'éclaircissement aussi-tôt.

Copier le meilleur ménage du Royaume; modelle, sur lequel il faudra régler le nôtre.

Ne donner jamais au public le détail de nos Affaires domestiques: encore moins aux curieux ce qu'il y a de plus secret; mais leur dire en peu de mots, que le raccommodement s'est bien passé.

Monsieur Mazarin ne se contentant pas d'avoir réglé l'Epouse & l'Epoux, a voulu faire des Réglemens *qui fussent observés dans toutes ses Terres, sans considerer la Jurisdiction des Evêques, ni l'Autorité des Gouverneurs. Il a commencé par les Affaires Ecclesiastiques, qui doivent aller devant les Civiles avec raison. Comme ces Articles sont imprimés, on en parlera en gros seulement.*

Il apporte le bon ordre dans les Confrairies, où il s'est glissé, *dit-il*, beaucoup d'abus.

Il prescrit aux Curés leur devoir dans les Messes parochiales, & particulierement dans les Prônes: Vêpres & Complies *ne sont pas oubliées; il touche légerement le* Sermon.

Passant de-là à quelques Régles pour les Seculiers; il veut qu'un Apoticaire ou son Garçon qui portera un Remede soit habillé décemment, & que le Malade prêt à le recevoir garde en se tournant toute la modestie qu'il pourra.

Il défend aux Femmes de tirer les Vaches,

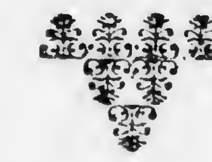
&

& de filer au Rouët, à cause d'un exercice des Doigts, & d'un mouvement du Pied, qui peuvent donner des Idées malhonnêtes.

Il demande une grande pureté aux Bergeres qui conduisent les Moutons; plus grande aux Bergers qui gardent les Chevres.

Pour les Pastres, tant ceux qui ont les Taureaux, que ceux qui leur menent les Vaches, ils doivent détourner les yeux de l'Expedition; après laquelle on procedera au Payement, selon la Taxe qu'il y a mise.

Ayant de grandes Terres en plusieurs Provinces, il y va lui-même pour faire observer ses Réglemens; *& comme ils sont mal reçus par tout, il achete bien cherement l'obéissance à ses ordres. L'attirail de ses Confrairies, l'équipage de ses Dévots errans, moitié Ecclesiastiques, moitié Seculiers, feroient en Asie une Caravane assez nombreuse; & ce n'est pas la maniere de se ruiner la moins magnifique qu'il ait trouvée. Cela suffiroit pour justifier la Séparation de Madame Mazarin; ne laissez pas d'entendre son Avocat.*



RE-

(1) Monsieur de Saint-Evremond fit cette RE'PONSE sur les Mémoires que Madame Mazarin lui avoit donnés. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1689.

RE'PONSE AU PLAIDOYE' DE Mr. ERARD, &c (1).

C'EST une chose assûrée, Messieurs, qu'on ne va point tout d'un coup à l'Impudence. Il y a des degrés par où l'on monte à l'audace de dire & de soûtenir les grands Mensonges. La Verité n'a besoin ni d'instructions, ni d'essais. Elle est née, pour ainsi dire, avec nous: à moins que de corrompre son naturel, on est veritable. Jugez, Messieurs, combien il a falu d'art, d'étude, d'exercice à Monsieur Erard, pour arriver à la perfection du talent qu'il s'est donné. Que de verités déguisées, de suppositions, de faits inventés il a falu, pour former la capacité de ce grand homme!

Dire que Monsieur de Nevers accompagna Madame sa Sœur jusqu'au premier relais; ce qu'il ne fit point: que Madame

Ma-

Mazarin emporta de riches ameublemens, & beaucoup de vaiſſelle d'argent ; elle qui n'a jamais eu aux Pays étrangers ni meubles, ni argent, ni pierreries, ſi vous en exceptez un ſimple Collier qu'elle portoit ordinairement en France: dire qu'elle a demeuré dans les Etats du Roi d'Eſpagne, où elle ne fit que paſſer en pleine paix par la néceſſité du Voyage: qu'elle a ſcandaliſé tous les Couvens où elle a été, quoi qu'on l'ait vûë cherie & honorée de Madame de Chelles, de Madame du Lis, & de toutes les Supérieures des Maiſons où elle a vêcu : que ſa Penſion en Angleterre a été donnée en conſéquence d'un argent dû à Mr. le Cardinal; Dette, que les deux Rois ont toûjours traitée de chimerique, & de ridicule : inventer cent faits de cette nature-là, déguiſer, feindre, ſuppoſer, ont été comme les degrés par où Monſieur Erard a monté à la hardieſſe de ſon Eloge pour Monſieur le Duc, à l'impudence de ſes Calomnies contre Madame la Ducheſſe Mazarin.

Si tant de loüanges, tant d'opprobres ne ſont pas formés dans vôtre eſprit, dites-nous, Monſieur Erard, qui a pû vous inſtruire des Vertus de Monſieur Mazarin? Eſt-ce dans la Cour, dans les Provinces, dans les villages, qu'on vous en a donné de ſi belles notions ? Qui vous a inſtruit des méchantes qualités de Madame Mazarin? Eſt-ce à Paris, à Rome, à Veniſe, à Londres, qu'on vous les a déclarées. Je puis vous donner de meilleures lumieres ſur tous les deux; & pour empêcher que vous ne retombiez dans l'erreur, je vous dirai charitablement que Monſieur Mazarin ſe fait mépriſer où il eſt, & où il n'eſt pas; que Madame Mazarin eſt eſtimée par tout où elle a été, par tout où elle eſt.

Mais en quel Pays étiez-vous, ou dans quelle obſcurité paſſiez-vous la vie, pour ignorer comment ſe fit le Mariage de Monſieur Mazarin? Monſieur le Cardinal au commencement de ſa maladie, voulut examiner le mérite de nos Courtiſans, pour en trouver un à ſon gré, digne d'épouſer ſa belle Niéce, & capable de ſoûtenir l'honneur de ſon Nom. Comme il lui reſtoit encore quelque vigueur, il n'eût pas de peine à réſiſter aux Vertus qui ſe trouvoient avec peu de bien; mais ſon mal augmentant tous les jours, & ſon jugement diminuant avec ſes forces,

ces, il ne réſiſta point à la fauſſe opinion qu'on avoit des Richeſſes de Monſieur Mazarin. Voilà, Monſieur Erard, voila ce noble & glorieux choix de Monſieur le Cardinal; choix, à parler ſerieuſement, qui faillit à ruïner ſa réputation, malgré tout le mérite de ſa vie paſſée. Là ſe perdit le reſpect des Courtiſans; là les plus retenus ſe laiſſerent aller aux railleries; & des Miniſtres étrangers écrivirent à leurs Maîtres, qu'il ne faloit plus compter ſur ſon Eminence, après le Mariage ridicule qu'elle avoit fait.

Quelque averſion que vous puiſſiez avoir pour les verités, faites-vous la violence d'écouter celles que je vais dire de Monſieur Mazarin. Vous ne ſauriez avoir plus de répugnance pour les verités, que j'en ai pour les menſonges; cependant il m'a falu écouter ceux que vous avez dits ſur le ſujet de Madame Mazarin avec autant de méchanceté que d'impudence.

A la Mort de Monſieur le Cardinal, les Courtiſans, qui ne connoiſſoient pas encore la délicateſſe du goût du Roi, appréhenderent que Monſieur Mazarin ne fût heritier de la faveur, comme des biens & du nom de ſon Eminence. On a oui dire à Monſieur de Turenne, que „ s'il „ voyoit cette indignité-là, il quitteroit „ la France avec la même facilité qu'il „ l'avoit quittée autrefois, pour aller ſer- „ vir Monſieur le Prince ". Le Maréchal de Villeroi, qui devoit mieux connoître le diſcernement de Sa Majeſté, pour avoir été ſon Gouverneur, ne laiſſoit pas d'avoir ſes appréhenſions. Le Maréchal de Clerembaut, qui s'étoit ſignalé à rendre ce Mariage ridicule, fut allarmé: mais Monſieur Mazarin, plus dans leurs interêts que dans les ſiens, demeura ſeulement à la Cour autant de tems qu'il lui en faloit pour ſe décrier, & donner au Roi le judicieux mépris qu'il a conſervé pour ſa perſonne.

Toutes les craintes néanmoins ne furent pas levées: on eut peur que le Maréchal de la Meilleraye, qui avoit tenu dans ſon tems le premier poſte à la guerre, ne ſervît d'exemple à ſon fils pour s'y donner la plus grande conſideration. Monſieur Mazarin étoit trop homme de bien pour laiſſer le monde dans cette erreur. Il renonça à la Guerre, comme il avoit fait à la Cour; & vous m'avouërez, Meſſieurs, que ce ne fut pas la choſe la moins ſage de ſa vie.

Il

Il ne lui reſtoit que trop de quoi ſe faire conſiderer. Les Charges, les Gouvernemens, les Richeſſes, en quoi il ſurpaſſoit tous les ſujets de l'Europe, lui attiroient aſſez de reſpect; mais il s'en défit, comme de choſes ſuperfluës, en Philoſophe; ou comme de vanités dangereuſes au ſalut, en Chrétien. De quelque maniere que ce fût, il ne ſe laiſſa rien d'un amas ſi précieux à l'égard des hommes. De mille raretés, que l'opulence & la curioſité avoient amaſſées; d'un nombre infini de Tableaux, de Statuës, de Tapiſſeries, il n'y eut rien qui ne fût défiguré (1), ou vendu: de toutes les Charges, Monſieur Mazarin n'en conſerva aucu-

(1) Mr. Mazarin, dans un tranſport de ſon Fanatiſme, mutila les Statuës du Palais Mazarin, que le Cardinal Mazarin avoit ramaſſées de tous côtez avec des dépenſes & des ſoins immenſes. Voyez le *Factum pour Madame Mazarin* &c dans le *Mélange curieux des meilleures Pieces atribuées à Mr. de St. Evremond.* Mr. Ménage fit à cette occaſion une Epigramme Latine qui n'a point vû le jour, & qui merite d'être conſervée. La voici.

Phidiacas toto Statuas collegerat orbe
Cui paces fecit Julius, orbis Amor.
Et dudum has Juli ſervabat porticus ingens
Invidioſa tuis, Regia, porticibus.

Man-

aucune; de tous les Gouvernemens, il ne garda que celui d'Alſace, où il ſavoit bien qu'on l'empêcheroit de commander. Enfin, Meſſieurs, de vingt Millions que Madame Mazarin lui avoit apportés, on a honte de nommer le peu qui reſte; & la ſeule raiſon qu'il en a donnée, c'eſt qu'en conſcience il ne pouvoit pas garder des biens mal aquis. Ils n'étoient pas *mal aquis*, Meſſieurs; ils ne l'étoient pas: la Couronne défenduë contre tant de forces au dedans, & tant de puiſſance au dehors, en avoit fait l'aquiſition, que la juſtice & la liberalité du Roi ont confirmée; mais ces avantages-là ont été auſſi mal laiſſés, que

Mancinæ conjux, hæres Armandus Juli,
Dùm nullis tectas veſtibus eſſe videt.
Frangendas mandat famulo quâ parte tenellas
Ad venerem mentes poſſe movere putat.
Marmore frigidior, Statuis taciturnior ipſis
Horret ad hæc famulus juſſaque dura fugit.
Lætâ Armandus dextrâ capit ociùs enſem,
Nec mora, quod fieri juſſerat, ipſe facit.
Enſe, pedes Thetidis, Junonis brachia, dextram
Palladis, & totam dedecorat Venerem;
Fit pulvis, Divum Patri qui pocula miſcet,
Non parcit formæ, parve Cupido, tuæ.
Et tu privignum Phædræ, Mancina, movere
Quæ potes, Armandi ad tecta redire velis?

que mal gardés. La Mémoire de Monſieur le Cardinal eſt reſponſable du mauvais choix qu'il fit de Monſieur Mazarin, & Monſieur Mazarin du méchant uſage qu'il a fait de ces grands biens.

Epargnons à Madame Mazarin la douleur d'entendre un plus long diſcours ſur cette diſſipation: épargnons à Monſieur Mazarin le honteux ſouvenir de la maniere dont il a tout diſſipé. Triſte condition à Madame Mazarin d'avoir à ſouffrir la diſſipation de ſes richeſſes; plus triſte d'avoir toûjours le diſſipateur devant les yeux! Voila comment ſe paſſoient les malheureuſes journées de Madame Mazarin. Elle attendoit le repos des nuits, qui ne ſe refuſe pas aux miſerables, pour ſuſpendre le ſentiment de leurs maux; mais ce ſoulagement n'étoit point pour elle. A peine ſes beaux yeux étoient fermés, que Monſieur Mazarin, qui avoit le Diable préſent à ſa noire imagination; que cet aimable Epoux éveilloit ſa bien-aimée pour lui faire part...... vous ne devineriez jamais, Meſſieurs; pour lui faire part de ſes Viſions nocturnes. On allume des flambeaux, on cherche par tout; Madame Mazarin ne trouve de Phantôme que celui

celui qui avoit été auprès d'elle dans ſon lit. Sa Majeſté fut traitée plus obligeamment: elle eut la confidence des Révélations, des lumieres divines que le commerce ordinaire de Monſieur Mazarin avec le Ciel, lui avoit données. Le monde eſt pleinement informé des Révélations; & puis que Monſieur l'Avocat a tant fait valoir la Dévotion qui a mérité cette grace, je vous ſupplie, Meſſieurs, d'avoir la patience d'en écouter quelques effets; ils ſont ſinguliers & dignes de vôtre attention.

Dans le tems que Monſieur Mazarin recherchoit Mademoiſelle Hortence, il donna un Billet de cinquante mille Ecus à Monſieur de Frejus (1), à condition qu'il le ſerviroit dans ce mariage, qu'avec raiſon il ſollicitoit ſi ardemment. Le Mariage ſe fit, où Monſieur de Frejus eut beaucoup de part: mais comme il n'étoit ni facile, ni honnête à un Prélat de ſe faire payer d'une promeſſe de cette nature-là, il la rendit à Monſieur Mazarin, ſe fiant plus à ſa parole qu'à ſon Billet.

Quel-

(1) Zongi Ondedei, Evêque de Frejus, Créature du Cardinal Mazarin.

Quelque tems après cette générosité, Monsieur l'Evêque eut besoin d'argent, pour l'établissement de ses neveux & en demanda à Monsieur Mazarin, qui faisant violence à son bon naturel, refusa de le payer; instruit par son Directeur, qu'acheter le Sacrement de Mariage eût été une Simonie plus criminelle pour lui, que celle d'acheter l'Episcopat pour un Evêque.

Voyez, Messieurs, la bonne & delicate Conscience de Monsieur Mazarin: Monsieur de Frejus, tout Evêque qu'il étoit, eût reçû l'argent sans avoir égard à la Simonie; Mr. Mazarin simplement Laïque, fit scrupule de le donner, & religieusement ne le donna pas!

Voici un autre exemple qui confirmera l'opinion qu'on a de sa Pieté. Monsieur Mazarin avoit un Procès très-important, dont il pouvoit sortir avec avantage

(1) Après ces mots, *ni d'un scrupule si tendre & si délicat*, Mr. de St. Evremond avoit ajouté à la marge de mon exemplaire : ***Il n'eut pas moins d'horreur de l'inceste, qu'il en avoit eu de la Simonie: cas de Conscience, inconnus jusqu'alors aux Casuistes les plus éclairés*** : ensuite n'étant pas content de cette addition, il l'effaça. **Et en effet**, comme on plaide

tage par accommodement ; il répondit à ceux qui le proposoient, que *nôtre Seigneur n'étoit point venu au monde pour y apporter la paix; que les controverses, les disputes, les procès étoient de Droit divin, & les Accommodemens d'Invention humaine: que Dieu avoit établi les Juges, & n'avoit jamais pensé aux Arbitres; ainsi qu'il étoit résolu de plaider toute sa vie, & de ne s'accommoder jamais* : parole, qu'il a Chrétiennement gardée, & qu'il gardera toûjours.

La Pudeur ne me permet pas, Messieurs, de vous expliquer le sujet de son Voyage en Dauphiné, pour consulter Monsieur de Grenoble : je vous dirai seulement qu'on n'a jamais entendu parler d'un Cas de Conscience si extraordinaire, ni d'un scrupule si tendre & si délicat (1).

Mais voici le chef-d'œuvre de Monsieur

plaide ici la Cause de Madame Mazarin devant ses Juges, il n'étoit guere possible d'expliquer ce nouveau genre d'*Inceste*; mais, peut-être, qu'il y auroit de l'affectation à ne pas le faire entendre dans un Commentaire. Voici donc le fait en deux mots. Le Marquis de Richelieu ayant demandé en mariage la fille de Mr. Mazarin, celui-ci se ressouvint qu'é-

ſieur Mazarin en Dévotion : il a fait nourrir un des Enfans de Madame de Richelieu avec défenſe expreſſe à la nourrice de lui donner à teter les Vendredis & les Samedis, pour lui faire ſuccer au lieu de lait, le ſaint uſage des mortifications & des jeûnes.

Voila, Meſſieurs, la Dévotion de Monſieur Mazarin, dont ſon Avocat n'a pas eu honte de faire l'éloge ; Dévotion, qui ſert aux Refugiés pour s'opiniâtrer dans leur créance : mais les Catholiques ſe moquent auſſi bien qu'eux d'une pieté ridicule ; & vous, Meſſieurs, qui en avez une ſi ſolide, ne la deſapprouvez pas moins que les Proteſtants.

Le premier malheur de l'Homme, c'eſt d'être privé du ſens, dont il a beſoin dans la ſocieté humaine : le ſecond, c'eſt d'être obligé de vivre avec ceux qui ne l'ont pas.

qu'étant jeune il avoit eu des habitudes de Non-conformité avec le Duc de Richelieu ſon Pere, & s'imagina que leurs enfans ſe trouvoient par là dans un degré de conſanguinité qui ne leur permettoit pas de s'épouſer. C'eſt ſur un Cas de Conſcience ſi ſingulier, qu'il alla conſulter les Evêques de Grenoble & d'Angers, l'Abbé de la Trape, &c. Mais ſa fille n'attendit pas que les doutes fuſſent éclaircis. *Le Marquis de Richelieu*, dit Madame de Sevigny

pas. Ces deux calamités ſe ſont trouvées pleinement dans le Mariage infortuné de Monſieur & de Madame Mazarin. Monſieur Mazarin a de ſa nature un éloignement ſi grand de la raiſon, qu'il lui eſt comme impoſſible d'être jamais raiſonnable : ſeule excuſe que ſes amis, s'il en a, pourroient nous donner de ſa conduite. Madame Mazarin a reçû de ſa mauvaiſe fortune la contrainte de demeurer avec Monſieur Mazarin. Le ſupplice du vivant attaché avec le mort, n'eſt pas plus cruel que celui du ſage lié néceſſairement avec ſon contraire ; & c'eſt la cruauté que Madame Mazarin a été obligée de ſouffrir pendant cinq ans. Obſedée le jour, effrayée la nuit ; fatiguée de voyages ſur voyages faits mal-à-propos ; aſſujettie à des ordres extravagans & tyranniques ; ne voyant que des obſervateurs, ou des

vigny au Comte de Buſſy dans une Lettre du 23 Decembre 1682, *a enlevé Mademoiſelle de Mazarin. Elle court avec ſon Amant, qui, je croi, eſt ſon mari, pendant que ſon pere va conſulter à Grenoble, à la Trape & à Angers, s'il doit marier ſa fille. Le moyen de ne pas perdre patience avec un tel homme!* Voyez les LETTRES du Comte de Buſſy Rabutin, Tome IV. p. m. 173.

des ennemis; & ce qui eſt le pire dans les conditions infortunées, malheureuſe ſans conſolation. Toute autre ſe feroit défenduë de l'oppreſſion, par une réſiſtance déclarée: Madame Mazarin voulut échaper ſeulement à ſes malheurs, & aller chercher au lieu de ſa naiſſance avec ſes Parens, la ſûreté, & le repos qu'elle avoit perdu.

Tant qu'elle a été à Rome, on l'a vûë honorée de tout ce qu'il y avoit d'illuſtre & de grand; revenuë en France, elle obtint du Roi une Penſion pour ſubſiſter, & un Officier de ſes Gardes pour la conduire ſûrement hors du Royaume, où elle ne pouvoit, ni ne vouloit demeurer. Après tant d'agitations elle établit ſa retraite à Chambery, où elle paſſa trois Ans tranquillement dans les Réflexions & dans l'Etude; au bout deſquels elle vint en Angleterre, par la permiſſion de Sa Majeſté. Tout le monde ſait la conſideration que le Roi Charles & le Roi Jaques ont eu pour elle: tout le monde ſait les graces qu'elle en a reçuës; graces purement attachées à ſa perſonne, ſans aucune relation à la dette de Monſieur le Cardinal. C'eſt donc aux ſeuls bienfaits de leurs

leurs Majeſtés que Madame Mazarin a dû les moyens de ſubſiſter; car ſon Epoux, auſſi juſte & charitable que dévot, lui a fait ôter la Penſion que le Roi de France lui avoit donnée.

Que vous agiſſez peu Chrétiennement, Monſieur Mazarin, vous qui ne parlez que de l'EVANGILE! Les vrais Chrétiens rendent le bien pour le mal; vous laiſſez mourir de faim une Femme qui vous a apporté plus de bien en mariage, que toutes les Reines de l'Europe enſemble n'en ont apporté aux Rois leurs Epoux. Les vrais Chrétiens pardonnent les injures qu'on leur fait; vous ne pardonnez pas les outrages que vous faites. Une perſecution en attire une autre; par une humeur qui s'aigrit, par un eſprit qui s'irrite en faiſant le mal, vous augmentez la perſecution à meſure que vous perſecutez. N'étoit-ce pas aſſez de laiſſer Madame Mazarin ſans aucun bien pendant vôtre vie? Faloit-il ſonger à la rendre miſerable après vôtre mort? Faloit-il chercher des précautions contre la fin de ſes malheurs, quand vous ne ſerez plus en état d'en pouvoir jouïr?

Ne penſez pas qu'il ſuffiſe à vôtre Avocat

cat d'avoir toûjours à la bouche, *l'auguste & vénérable nom d'Epoux*, *le sacré nœud de Mariage*, *le lien de la Societé Civile*: nous avons pour nous Monsieur Mazarin contre l'Epoux; nous avons ses méchantes qualités contre ces belles & magnifiques expressions. Nôtre premier engagement est à la Raison, à la Justice, à l'Humanité; & la qualité d'EPOUX ne dispense point d'une obligation si naturelle. Quand le Mari est extravagant, injuste, inhumain, il devient TYRAN, d'EPOUX qu'il étoit, & rompt la Societé contractée avec sa Femme. De droit la Séparation est faite: les Juges ne la font pas; ils la font valoir seulement dans le public par une solemnelle déclaration. Or que Monsieur Mazarin n'ait pleinement les qualités qui font ce Divorce; il n'y a personne qui en puisse douter. Son humeur, son procedé, sa conduite, toutes ses actions le prouvent. La difficulté seroit d'en trouver une qui ne le prouvât pas; & Monsieur Erard a beau la chercher, Messieurs, il ne la trouvera point. Il dira que Monsieur Mazarin est Dévot; je l'avouë: mais sa Dévotion fait honte aux plus gens de bien: il dira qu'il jeûne, qu'il

qu'il se mortifie; il est certain: mais le tourment qu'il donne aux autres lui fournit plus de douceur, que son austerité ne lui fait de peine. S'abstenir de nuire, s'empêcher de faire du mal, seroit une abstinence agréable à Dieu, & utile aux hommes. Mais la mortification de Monsieur Mazarin en seroit trop grande, & sans une grace extraordinaire du Ciel il ne la pratiquera jamais.

Monsieur Erard descendra peut-être de la Religion à la Morale, & parlera de sa Liberalité; nous opposerons son Avarice en toutes les choses honnêtes, à sa Prodigalité en ce qui n'est pas permis. Pour mieux dire, il ne donne point, il dissipe; il ôte à sa Femme, à ses Enfans ce qu'il abandonne aux étrangers. Les vertus changeroient de nature entre ses mains, & deviendroient plus condamnables que les vices. Plût à Dieu, Messieurs, que nous eussions besoin de faux vices, comme en a Monsieur *Erard* de fausses vertus! Pour nôtre malheur nous n'avons que trop de méchantes qualités veritables à vous alleguer. Des Procès mal fondés avec les Voisins; des Inimitiés sans retour avec les Proches; un traitement

tement tyrannique aux Enfans ; une persécution éternelle à la Femme, sont les funestes & incontestables preuves de ce que nous soûtenons.

Pour Monsieur Erard, après avoir négligé toutes verités comme basses, grossieres, indignes de la délicatesse de son esprit ; après avoir usé sa belle imagination à inventer & à feindre ; à donner la couleur des vertus aux vices, l'apparence des vices aux vertus ; rebuté enfin du mauvais succès de ses artifices, il a recours à des Loix éteintes, dont il veut rétablir l'autorité ; il a recours à la vieille & ridicule Nouvelle de Justinien : belle ressource à un Avocat de si grande réputation !

La voici, Messieurs, cette Loi menaçante & redoutable à la Societé humaine ; cette Nouvelle qui ôte aux honnêtes-gens la plus douce consolation de la vie, par la punition d'un commerce tout raisonnable, & tout innocent :

Si une Femme mange avec des Hommes, sans la permission de son Mari, elle déchoit de ses Droits ; elle n'a plus de part à ses Conventions matrimoniales.

Heureusement la Nouvelle n'a point de lieu dans les Etats où l'on vit présentement : il n'y auroit point de Femmes aux Pays-Bas, en France & en Angleterre, qui ne perdissent leur Dot, si la bonne Loi avoit conservé quelque crédit. Je m'étonne que pour faire voir une plus grande Connoissance de l'Antiquité, Monsieur Erard ne vous ait menez du tems de Justinien à celui de Romulus, où les Maris & les Peres ne revenoient jamais à la maison sans baiser leurs Femmes & leurs Filles, pour sentir à leur haleine si elles avoient bû du vin ; & en ce cas, on punissoit le mal que le vin pouvoit causer, encore que le mal ne fût pas fait.

J'avouë que les Loix autorisent fort les Maris, mais il n'y avoit pas de MAZARINS lors qu'on les fit : s'il y en avoit eu, toute l'Autorité seroit du côté des Femmes. La raison des Anciens a fait des Loix justes, ou nécessaires pour régler leur tems ; la vôtre, Messieurs, ne perd rien de ses droits par les Réglemens de l'Antiquité ; & c'est à vous qu'il appartient de juger souverainement, & par vos propres lumieres, de nos interêts.

Les Maris seroient trop heureux, si l'entêtement de Monsieur Erard étoit sui-

vi; les Femmes trop malheureuſes, s'il avoit quelque influence ſur vos jugemens. Il ne faudroit qu'être Mari pour être excuſé de toutes fautes, juſtifié de tout crime, pour être loué de tous défauts. Il ne faudroit qu'être Femme pour être condamnée innocente; pour être mépriſée avec du mérite, décriée avec de l'honnêteté. Que Monſieur Mazarin gâte, ruïne, diſſipe tout; il en eſt le maître; c'eſt le Mari: que Madame Mazarin ſoit laiſſée dans la néceſſité; qu'on l'abandonne à la miſere, à la tyrannie des Créanciers; quel droit a-t-elle de ſe plaindre de Monſieur Mazarin, dit ſon Avocat? c'eſt ſa Femme. Auſſi-tôt une Coûtume des Grecs, une Loi des Romains, quelque Nouvelle de Juſtinien, viennent appuyer la déclamation. Madame Mazarin mange avec des Hommes ſans la permiſſion de Monſieur Mazarin; elle perd ſa Dot, elle perd ſes Conventions matrimoniales; elle perd tout ce qu'elle peut jamais prétendre. Moderez-vous, Monſieur Erard, moderez-vous, autrement je formerai vôtre Caractére, de ce qu'a dit Sallufte dans l'Eloge de Catilina; ELOQUENTIÆ SATIS, SAPIENTIÆ PARUM:

Aſſez

Aſſez d'éloquence, peu de ſens.

Venons a la Révolution extraordinaire, dont l'image ne ſe préſente point à l'eſprit ſans l'étonner: c'eſt-là, dit Monſieur Erard, que Madame Mazarin devoit ſortir d'Angleterre; & là-deſſus il exagere la honte d'y demeurer, après que la Reine, à qui elle avoit l'honneur d'appartenir, en étoit ſortie.

Je ne doute point que Madame de Bouillon, & Madame Mazarin n'euſſent accompagné la Reine avec plaiſir; mais le ſecret de quitter ſon Royaume étoit ſi important, qu'elle ne le communiqua à perſonne: ainſi les Dames furent laiſſées par néceſſité dans un trouble, que la ſeule préſence du nouveau Prince pût appaiſer. Depuis ce tems-là, il n'a pas été poſſible à Madame Mazarin de quitter un Pays, où ſes Créanciers la tiennent comme aſſiegée; où proprement Monſieur Mazarin la retient, l'ayant obligée à contracter des Dettes inévitables, qu'il ne veut pas payer. Il demande, avec cet empire de Mari ſi cher à ſon Avocat, qu'elle retourne à Paris; & il en néceſſite l'éloignement; il entretient la Séparation dont il ſe plaint. Il ſemble

vou-

vouloir la personne, & ne veut en effet que le bien, pour en achever la dissipation.

Le Parlement d'Angleterre a voulu chasser Madame Mazarin, je l'avouë: mais elle n'a pas eu besoin d'implorer la Protection du Roi qui regne; sa Justice a prévenu la Grace qu'elle eût été obligée de demander.

Mais dites-moi, Monsieur l'Avocat; qui vous a poussé à déclamer si injurieusement contre ce Roi? Vous le nommez le Destructeur de nôtre Foi bien mal-à-propos. Sans son humanité, sa douceur, sa protection, il n'y auroit pas un Catholique en Angleterre. Vous avez crû faire vôtre cour au Roi de France, & vous vous êtes trompé. Un Prince qui a le vrai goût de la Gloire; un Prince si éclairé, connoît le grand Mérite par tout où il est. Ses lumieres & ses affections ne sont pas toûjours concertées; être généreux dans l'infortune de son Allié, ne l'empêche pas d'être équitable aux Vertus de son Ennemi.

Je reviens à Madame Mazarin; il ne me reste à la justifier que de trois accusations, qui ne me feront pas beaucoup de

peine. La premiere, c'est qu'il y a chez elle une *Banque*; la seconde, qu'elle y voit des *Episcopaux* & des *Presbyteriens*; la troisiéme, qu'elle converse avec des Mylords.

Ecoutez, Messieurs, écoutez tonner vôtre Orateur. Jamais le Demosthene des Grecs ne lança ses foudres avec tant de force contre Philippe, que l'Erard des François lance les siens contre Madame Mazarin. Madame Mazarin a une *Banque* chez elle; quel déréglement! une *Bassete* en sa Maison; quelle honte! Elle y voit des *Episcopaux* & des *Presbyteriens*; quelle impieté à une Catholique! à la Femme de Monsieur Mazarin, appliqué sans relâche au bien des Congregations & des Confrairies! Elle parle à des *Mylords*; quelle dépravation de mœurs! *O Tempora! O Mores!*

Revenez, Monsieur l'Orateur, de la chaleur de vôtre Eloquence au sang froid. Les grands Génies sont sujets à l'emportement; permettez-vous un peu d'attention; donnez-vous le loisir de considerer un peu les choses. Pensez-vous que trois grandes Reines dévotes & vertueuses, s'il y en eut jamais; que la Reine Catherine,

la

la Reine Marie qui eſt en France, que la Reine régnante en Angleterre, que la Princeſſe ſa Sœur, qui a tant de régularité; penſez-vous qu'elles euſſent eu des Baſſetes publiques à la Cour, ſi la Baſſete n'étoit pas un divertiſſement honnête, un Jeu innocent?

L'accuſation de voir des *Epiſcopaux* & des *Presbyteriens* eſt ridicule. Reprocher à Madame Mazarin de voir à Londres des Proteſtans; c'eſt la même choſe que reprocher à un Proteſtant qui ſeroit à Rome, d'y voir des Catholiques. Mais s'il y a du crime à voir des Proteſtans en Angleterre, n'y en a-t-il pas davantage à les épouſer? Cependant une Fille de France, & une Infante de Portugal, n'en ont pas fait difficulté. Leurs Chambellans, leurs Dames d'Honneur étoient Proteſtans. La Reine Marie avoit ſes principaux Officiers de cette Religion-là; comment eſt-ce que Madame Mazarin eût pû aller à la Cour ſans les voir? Les yeux de la Reine s'en accommodoient, pourquoi ceux de Madame Mazarin en auroient-ils été offenſés? Mais ſi jamais zéle pour la Religion Catholique s'eſt ſignalé, ç'a été celui du Roi Jaques, & de la Reine Marie;

rie; ces Princes veritablement zélés, n'ont pas laiſſé de ſe faire couronner à Weſtminſter, de prier avec les Evêques, & de recevoir la Couronne des mains de l'Archevêque de Cantorberi. La Societé a des loix indiſpenſables, des loix également ennemies de l'impieté, & des difficultés ſcrupuleuſes.

Enfin, nous voici arrivez aux Mylords, auſſi peu connus de Monſieur Erard, que les *Bachas* & les *Mandarins*. Je lui apprendrai que les Mylords ſont les Pairs du Royaume d'Angleterre, les ſujets les plus conſiderables de la Nation. Madame Mazarin avouëra qu'elle en connoît beaucoup qu'on eſtime autant par leur mérite, qu'on les conſidere par leur rang & leur dignité: elle avouëra qu'elle en a reçû de grands ſervices en des tems fâcheux, & de grandes aſſiſtances dans ſes beſoins. Après cette confeſſion, il me ſemble que j'entens Monſieur Erard s'écrier: *Quelle dépravation de mœurs!* O Tempora! O Mores! Qu'il ne trouve pas mauvais que je m'écrie avec plus de raiſon; O Ineptiam inauditam! *O Impertinence inouïe! Sotiſe achevée!*

Eh

Eh quoi! Messieurs? il sera permis Monsieur Mazarin de deshonorer da tous les villages le Nom qu'il porte: il lu sera permis de régler l'honnêteté nécessa re à conduire les Moutons; d'ordonner juste Payement dû aux Pastres, pour l Expéditions de leurs Taureaux; de pre crire la Bien-séance que doit garder u Garçon d'Apoticaire quand il donne u Lavement: il lui sera permis de défend aux Femmes de tirer les Vaches, & d filer au Rouët; & Monsieur l'Orateur pourra souffrir que Madame Mazar soûtienne la dignité de son Nom da toutes les Cours, & chez toutes les Na tions où elle se trouve?

Vous êtes éloquent, Monsieur Erard vous parlez bien: mais les choses déra sonnables dites éloquemment, ne font a cune impression sur un bon esprit. Q Madame Mazarin doive retourner av son Mari, pour entrer dans la Congreg tion des Bergers, des Pastres, des Ga çons d'Apoticaire; qu'elle retourne ave Monsieur Mazarin, pour trouver de no veaux Re'glemens sur son sujet au ridicules que ceux qu'il a fait imprime c'est ce que toutes vos belles paroles [illegible]

rsuaderont pas à des gens sensés. Si ous haranguiez devant un Peuple igno- nt, vous pourriez l'éblouïr, ou l'émou- voir; mais pour vôtre malheur vous avez faire à des Juges éclairés, à des hom- mes sages, précautionnés contre toutes les fausses lumieres, & contre toutes les vaines exagerations.

Je voudrois, Messieurs, que Monsieur & Madame Mazarin parussent devant vous une Audience. Vous liriez leur Sé- paration sur leurs visages. Tous les traits de Monsieur Mazarin seroient autant de preuves qui confirmeroient ce que j'ai dit. Un regard de Madame Mazarin confondroit toutes les impostures de Mon- sieur Erard. Le Ciel les a déja séparés par la contrarieté des humeurs; par l'op- position des esprits; par les bonnes & les mauvaises inclinations; par la noblesse des sentimens de l'une, & l'indignité de ceux de l'autre: la Nature les a séparés comme le Ciel, par une beauté qui charme les yeux, par un visage moins délicieux à la vûë. Un Astre funeste avoit fait des Nœuds infortunés, dont la Raison de Madame Mazarin l'a dégagée. Ainsi, Messieurs, vous avez la Cause du Ciel, de

la Nature, de la Raiſon, ſoûmiſe à vo[s] Jugemens. Que vôtre Sageſſe donne [la] derniere forme à ce grand ouvrage; qu'el[le] le aſſûre cette Séparation pour jamais, & qu'ôtant à Monſieur Mazarin l'admini[s]tration de ſes biens, elle ſauve aux Enfan[s] le peu qui reſte de l'amas prodigieux qu'[il] a diſſipé.

RÉGLEMENS
DE MONSIEUR
LE DUC MAZARIN

Nous Mazarin le Pieux,
Et le Député des Cieux,
Pour les Villages de France;
A tous nous faiſons ſavoir,
Qu'en vertu d'un plein pouvoir
Commis à nôtre prudence
Nous avons formé des Loix,
Dont ne prendront connoiſſance
Evêques, Papes, ni Rois.

„ Qu'un bon Apoticaire en qui chacun ſe fie
„ Ait ſes proviſions de tout médicament,
„ Potions, cordiaux, pour chaque maladie,
„ Portés par un Garçon habillé décemment.

„ Qu'un Patient diſcret tourne avec modeſtie
„ Ce que je ne ſaurois nommer modeſtement,
„ Si d'un air précieux je ne dis, la Partie
„ Où le bouillon des ſœurs eſt donné proprement.

„ Le Paſtre ajuſtera dans la verte prairie
„ De vaches & taureaux l'utile Accouplement;
„ Mais de peur que ſon ame en demeure ſalie,
„ Ou l'appetit du moins émû brutalement,
„ Il doit fermer les yeux au tems de la faillie,
„ Et quand le coup eſt fait demander ſon paîment.

„ La Bergere au hameau dans la pudeur nourrie,
„ Menera ſes moutons aux champs innocemment;
„ Et le Berger, contraire aux Bergers d'Italie,
„ Ses chevres gardera toûjours honnêtement.

„ De flutes, chalumeaux, de champêtre harmonie,
„ De chanſon aux échos dite amoureuſement,
„ De danſes ſous l'ormeau, ſoit la mode abolie;
„ De tous plaiſirs, ôtez le Procès ſeulement,
„ (Car quel Saint peut quitter ſa paſſion cherie!)
„ De tous plaiſirs ſoit fait un promt retranchement,
„ Et d'ennuis vertueux l'habitude établie.

LET-

LETTRE

A Mr. LE COMTE

DE GRAMMONT.

QUAND Monsieur le Comte de Grammont m'accuse de n'avoir pas fait de Réponse à sa Lettre, il me met en droi de lui reprocher qu'il n'a pas fait un bo usage de la mienne. Je lui mandois qu sa santé auroit été bûë solemnellement p Madame Mazarin, par Mylord Montaig même sans rancune par son Philosophe, si la compagnie avoit eu du Vin qu'o pût boire: un homme aussi pénétran que lui ne devinoit-il pas qu'on en avo besoin pour cette solemnité-là ? Un G lant auroit pû s'excuser autrefois sur c qu'il ne devoit non plus se connoître e Vin que sa Maîtresse : mais depuis qu les Dames prennent du Tabac; qu'elle vendent leurs bagues pour acheter d Tabatieres; qu'elles font leurs agrémen de boire & de manger de bonne grace comment rétablir l'honneur de son intel-

ligence

ligence, à moins que de comprendre & de suivre nôtre premiere intention ? Cependant, rien ne m'empêchera de lui donner une partie des loüanges qui lui sont dûës.

Quand on trouve aux Jeunes-Gens
Les chagrins de la Vieillesse,
Qu'ils sont mornes & pesans,
Qu'ils ont un air de tristesse;
Le Comte a sur ses vieux ans
Tous les goûts de la Jeunesse.
Jeux, Ris, nouvelles Amours,
Fête, Opera, Comédie,
Feront de ses derniers jours
Les plus beaux jours de sa vie.

Apostille de Madame MAZARIN.

„ Monsieur de Saint-Evremond écrit
„ pour lui & pour moi: j'ai les mêmes
„ intentions. Je croi que vous aurez l'in-
„ telligence plus fine que vous n'avez eu
„ à l'autre Lettre qu'il vous a écrite.

BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

TROIS mots de vôtre Lettre valent trois volumes: *Je ne me suis jamais mieux portée: je n'ai jamais été plus belle.* Je suis ravi de ce qui regarde la santé; je ne suis pas surpris de ce que vous dites de la beauté, vous ne nous apprenez rien. Il est vrai que l'air dont vous en parlez a un agrément que je ne saurois exprimer. J'en étois si pénétré que je n'ai pû m'empêcher de le dire à Mylord Sunderland, & à Mylord Mulgrave (1) qui étoit chez lui. *Jamais*, ont-ils dit, *confiance n'a été si noble, si juste, & si bien fondée.* Mylord Sunderland a ajoûté, que tous les Dits des Anciens & des Modernes ne valoient pas cela.

Quelque avantage que je tire de l'absence, mouton de Bath, lapins, douceurs dans les Lettres; quelques chagrins que

(1) Ensuite Duc de Buckingham & Normanby.

que j'aye à essuyer sur mon inquietude, sur mes chiens, & les oiseaux, à vôtre retour, je ne laisse pas de le desirer passionnément. Mylord Montaigu s'attend d'être averti du bienheureux jour de vôtre passage.

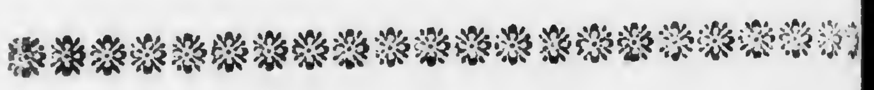
A LA MEME.

J'ATTENDOIS à vous écrire que la poste fut arrivée, pour vous mander quelque Nouvelle: mon impatience ne peut souffrir aucun retardement; il faut que j'apprenne des nouvelles de vôtre santé par vous-même. Je n'ai pû commencer ma Lettre comme les Anciens commençoient les leurs; *si vous vous portez bien, je me porte bien:* le bon état où vous êtes peut bien me soulager dans le méchant où je suis; mais qu'il ait la vertu de me donner autant de santé que vous en avez,

Ah! c'est une influence,
Bel astre de mes jours,
Dont mon experience
Ignore le secours!

Vous voir à table, & vous entendre
A quelque chose de bien doux;
C'eſt le plus grand plaiſir de tous,
Au moins de ceux que je puis prendre;
Mais ayez à vôtre logis,
Plus de Vin & moins d'Eau-d'anis.

Haſta la Mue…



A LA MEME.

VOTRE Lettre, Madame, va… mieux que tout ce que je vous … écrit. L'Orthographe n'eſt que tro… exacte: il n'eſt pas de la dignité d'u… perſonne ſi conſiderable de bien orthogr… phier. Il faut laiſſer cela aux Auteur… que je défie de placer une ARCABONN… & un AMADIS, ſi bien que vous av… fait. Vous pouvez être Arcabonne; u… peu moins méchante; mais plus cap… d'enchanter le monde, que celle de v… Amadis. Le perſonnage d'Amadis me co… vient par la pénitence que vôtre éloign… ment me fait faire;

Ma…

Mais l'*Inconnu ſi généreux*
Qui ne *parut que trop aimable*,
Dont il *revient ſans ceſſe une image agréable*;
Helas! ne convient point au Vieillard malheureux.

Les Douceurs de la Vie d'un Vieillard.

STANCES IRREGULIERES.

CHOIX d'agréable compagnie
Que j'ai cheri toute ma vie;
Mets exquis, vins délicieux,
Mêlez-vous au plaiſir que donnent de beaux yeux.

Pourquoi ces Huitres, ce Viſage,
Ces bons Mets, ces excellens Vins,
Et ces Attraits plus que divins?
Pourquoi cet étrange aſſemblage?
Je rendrai vos eſprits contens;
C'eſt que les Iris de ce tems
Sont propres à plus d'un uſage:
Les attraits furent leur partage,
Et maintenant leur vanité
Eſt pour le goût comme pour la beauté.

 Le

Le Dieu qui donne la tendresse (1),
En recevroit de leurs appas;
Le Dieu qui donne l'allegresse (2),
Les rend de son humeur à l'heure du repas.

De vieux restes de la nature
Par une flateuse imposture
Voudroient quelquefois m'animer
A passer les bornes d'aimer.

Est-ce à vous, nature impotune,
De songer à bonne fortune?
Considerez mieux le danger
Qui suivroit l'heure du berger.

Mais contre vos petites flammes,
Je trouverai toutes les Dames
Sûrement dans mes interêts:
Vous ne verrez que des cruelles,
Et je me sauverai par elles
De vos appetits indiscrets.

Choix d'agréable Compagnie,
Plaisir de Jeunes & de Vieux,
Mets exquis, Vins délicieux,
J'attens de vous la douceur de ma vie.

LE

(1) L'Amour.
(2) Bacchus.

LE CONCERT DE CHELSEY;

Sur le bruit qui avoit couru de la Mort de Mr. le Duc MAZARIN.

LISIS, HORTENCE, DAMON.

LISIS, *un Dessus.*

SI vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous esperer de revoir vos beaux yeux?

Le Bas dessus.

Si vous quittez ces lieux,
Pouvons-nous esperer de revoir vos beaux yeux?

A Deux.

De revoir, de revoir vos beaux yeux?

LISIS.

Vous partez, vous partez, Hortence,
Vôtre Epoux ne vit plus, vous reverrez la France;
Helas! quel caprice du sort
Tenoit ma vie attachée à la sienne;
Helas! quand on vouloit sa mort,
Sans y penser on desiroit la mienne!

HORTENCE.

Je pars, s'il eſt bien vrai, qu'il ait perdu le jour;
Mais ſoyez aſſûré, Liſis, de mon retour.

LISIS.

Hortence, le retour peut-il rendre la vie,
Que la juſte douleur du départ a ravie!
Vous partez, vous quittez ces lieux;
Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux?

Une Baſſe.

Vous partez, vous quittez ces lieux,

Un Bas deſſus.

Vous partez, vous quittez ces lieux,

Un Trio.

Vivrons-nous un moment éloignés de vos yeux?

DAMON *entre.*

Je viens vous dire, belle Hortence,
Que vôtre Epoux eſt en pleine ſanté;
Pour vous, Liſis, ſoyez en ſûreté
Contre les maux que peut faire l'abſence.

HORTENCE.

Peut-être que par ſon trépas,
J'aurois eu beaucoup d'embarras.

DAMON.

Bien ſouvent ce que l'on ſouhaite
S'il eſt obtenu ne plaît pas;

Et

Et ſouvent en ce qu'on rejette
On devroit trouver des appas.

HORTENCE.

Une Femme ſage & diſcrete
Sans ſe louër, ni ſe plaindre du ſort,
Quand elle apprend que ſon Epoux eſt mort,
Dit au Seigneur, *Ta volonté ſoit faite....*

DAMON.

Et goûte dans le fond du cœur
De ſon nouvel état la ſecrete douceur.

HORTENCE.

Ce plaiſir déclaré choque la bien-ſéance;
Suffit de la ſoûmiſſion
Aux ordres de la Providence;
La joye a trop d'émotion:
Mais j'aurois eu l'obéiſſance
Que nous devons au Ciel en cette occaſion.

DAMON.

Quand le Ciel accomplit ce que l'on veut qu'il faſſe,
On obéit de bonne grace.

LISIS.

Mais que dit on de ſon Epoux,
Damon?

DAMON.

Le bruit eſt parmi nous

 Qu'il

Qu'il vit, qu'il a ſauvé ſa vie
Par miracle d'un Incendie.

LISIS.

S'il n'eſt ſauvé, c'eſt fait de moi,
S'il ne perit, elle eſt perduë;
Etrange état où je me voi!
S'il faut que ſon abſence, ou ſon malheur me tuë.

Une Voix.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Haute-contre.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Une Baſſe.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

LE CHOEUR.

Non, non, ne craignons rien,
Non, non, ne craignons rien,
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

Non, non, ne craignons rien;
Si ce n'eſt qu'il ſe porte bien.

BIL-

BILLET A MR. LE COMTE DE GRAMMONT.

VOtre Lettre ſeule eût ſuffi: une Lettre & d'excellent Vin (1) eſt trop pour la reconnoiſſance d'un Philoſophe, qui n'a que de la raiſon & de la ſageſſe à offrir; choſes ennuyeuſes, & qui ne ſont d'aucun uſage pour ceux qui conſervent encore le goût des Plaiſirs. Il faudroit d'ailleurs être bien préſomptueux, pour ofrir de la raiſon & de la ſageſſe à celui qui donne un exemple de courage aux Philoſophes, & un exemple de vie aux Courtiſans.



BIL-

(1) Du Vin de Bourgogne.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

EN revenant de chez vous, Madame, j'ai trouvé Monſieur Villiers, qui m'a dit que vous lui aviez ordonné d'aller dîner lundi chez vous à Chelſey, & de m'y mener. J'ai peine à le croire, vous ayant oüi dire que vous viendriez à Londres. J'envoye ſavoir ou la verité, ou la mépriſe de la choſe, pour me conformer à vos intentions, & les faire ſavoir à Monſieur Villiers. Moïſe m'a fait aller à pied la moitié du chemin, me parlant de vous de telle maniere, que de huit cens Femmes ou Maîtreſſes de Salomon il n'y en avoit pas une qui approchât de vôtre eſprit, de vôtre beauté, & de vos charmes. Pour tout comprendre, s'il eſt le maître de la boutique, nous pourrons faire de belles emplettes.

Tuyo, Haſta la Muerte.

A

A LA MEME.

JE ne me conſolerois pas, Madame, du déréglement de vôtre Viſite, ſi je ne croyois que la Maiſon de Monſieur le Duc de Richemond vous aura fait perdre la vilaine idée de la mienne. Comment eſt-ce qu'un homme infecté des ordures de ſes chiens & des ſiennes, peut être ſouffert par deux malades de propreté? Je crains plus encore Monſieur Villiers que vous: cependant, Madame, j'ai été ravi de le voir; étant aſſûré que Monſieur Milon ne vous ſuivoit pas avec l'exhortation funeſte, dont il me ménace depuis long-tems. Je lui en prépare une pour bien vivre, qui vaudra du moins celle qu'il me fera pour bien mourir. J'admire la diſcretion de mes chiens: eux qui devorent tout le monde, ne vous ont approchée que pour vous rendre leurs reſpects. Je les avois inſtruits; & c'étoient plûtôt les miens que les leurs, qu'ils vous rendoient.

L 7 A

A LA MEME.

LEs Vieillards ne dorment guere: quand ils vous voyent partir à dix heures du soir, ils ne dorment point du tout. La nuit se passe avec des inquietudes extraordinaires qu'il ne vous soit arrivé quelque desordre. Ne pouvant, & voulant moins me donner de bonnes nuits, je vous demande la grace de ne m'en donner point de mauvaises; c'est-à-dire, que vous marchiez toûjours à la clarté du soleil, sans vous commettre aux voleurs, aux ivrognes, aux insolens. En Italie, Mustapha partageroit le danger avec vous: en Angleterre: vous êtes seule à courir le risque. Le rétablissement du *Chevalier de la triste figure* me donne des idées toutes nouvelles: quand je verrai DULCINE'E au bas de vos Lettres, ce sera bien autre chose.

A LA MEME.

IL m'arrive aujourd'hui ce qui m'est arrivé une autre fois après les Repas de Mylord

Mylord Montaigu. Il me souvient bien que je devois aller à Chelsey, Lundi ou Mardi; mais je ne sai si c'est aujourd'hui ou demain. Jugez en quel état je pouvois être, puis que je n'entendis pas nettement une permission, dont tant de gens feroient leur plus grand bien. Je vous porterai ce que j'ai écrit: tout me semble bien lié, il ne reste qu'à le mettre au net. J'y vais travailler. *Le vôtre jusqu'à la Mort*, qui ne seroit pas éloignée, si j'avois d'aussi cruelles vapeurs que j'ai eu cette nuit.

Le Chevalier de la triste figure.

APOSTILLE.

Mon petit Sénateur ne vous trouvera pas criblant du bled, mais frottant, lavant, nettoyant avec Mustapha, dont vous me permettrez de me dire Serviteur. Si vous l'aviez vû comme il étoit sur son joli petit cheval, vous ne le gronderiez pas si souvent.

LET-

LETTRE A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

IL y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & personne ne m'en apprend. Monſieur de la Baſtide m'a dit que vous vous portiez fort bien; mais il ajoûte que ſi vous n'avez plus tant d'Amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'Amis. La fauſſeté de la derniere nouvelle, me fait douter de la verité de la premiere. Vous êtes née pour aimer toute vôtre vie. Les Amans & les Joüeurs ont quelque choſe de ſemblable; *Qui a aimé, aimera.* Si l'on m'avoit dit que vous êtes Dévote, je l'aurois pû croire. C'eſt paſſer d'une Paſſion humaine à l'Amour de Dieu, & donner à ſon ame de l'occupation: mais ne pas aimer, eſt une eſpece de néant qui ne peut convenir à vôtre cœur.

Ce

(1) Cette nouvelle étoit, en effet, fauſſe. Philibert, Comte de Grammont, Chevalier des Ordres

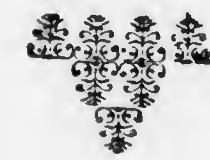
Ce Repos languiſſant ne fut jamais un bien;
C'eſt trouver ſans mourir l'état où l'on n'eſt rien.

Je vous demande des nouvelles de vôtre ſanté, de vos occupations, de vôtre humeur, & que ce ſoit dans une aſſez longue Lettre, où il y ait peu de morale, & beaucoup d'affection pour vôtre ancien ami. L'on dit ici que le Comte de Grammont eſt mort, ce qui me donne un déplaiſir fort ſenſible. Si vous connoiſſez Babin, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choſes ſous mon nom qui ne ſont point de moi. J'ai aſſez de mes ſottiſes, ſans me charger de celles des autres. On me donne une Piece contre le P. Bouhours, où je ne penſai jamais. Il n'y a pas d'Ecrivain que j'eſtime plus que lui: nôtre Langue lui doit plus qu'à aucun Auteur, ſans excepter Vaugelas. Dieu veuille que la nouvelle de la Mort du Comte de Grammont ſoit fauſſe (1), & celle de vôtre ſanté veritable. La Gazette de Hollande dit que *Monſieur le Comte de Lauzun ſe marie*: ſi cela étoit vrai, on l'auroit mandé de Paris; outre

cela

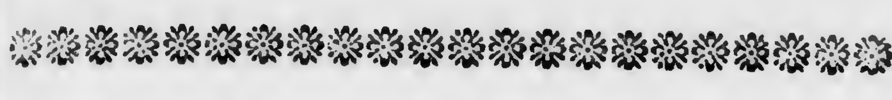
dres du Roi, mourut le 10 de Janvier 1707, âgé de 86 ans.

cela Monſieur de Lauzun eſt Duc, & le nom de Comte ne lui convient point. Si vous avez la bonté de m'en écrire quelque choſe, vous m'obligerez, & de faire bien des complimens à Monſieur de Gourville de ma part, en cas que vous le voyiez toûjours. Pour des Nouvelles de Paix & de Guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas davantage. Adieu; c'eſt le plus veritable de vos Serviteurs, qui gagneroit beaucoup ſi vous n'aviez point d'Amans; car il ſeroit le premier de vos Amis, malgré une abſence qu'on peut nommer éternelle.



CHAN-

(1) Cette Chanſon fut faite dans le tems qu'on ſollicitoit de nouveau Madame Mazarin à retourner en France, & qu'on lui promettoit toute ſorte de ſûreté, ſi elle vouloit ſe retirer à Saint-Germain ſous la protection de la Reine Marie, Epouſe de Jaques II.



CHANSON

Sur l'Air,

Aminte *tout ce que les Dieux*, &c.

A MADAME MAZARIN (1).

ON dit que le premier des foux
Eſt cet Epoux,
Qu'on prit pour vous :
Vous en avez la liberté;
Un Mari ſage
Eſt l'eſclavage
D'une beauté.

Vous feriez en toute ſaiſon
Dans la maiſon,
Comme en priſon;
Ou feriez avec gravité
Vôtre mérite
D'une viſite
De parenté.

A

A Saint-Germain vous feriez voir
Matin & foir
En faint devoir,
De vertu l'exemple parfait;
De la Sophie (1)
Qui toûjours prie
Le vrai poitrait.

Vous trembleriez au facré nom
De Maintenon
Pour le Sermon :
Trop heureufe de la fervir
Dame fuivante,
Ou gouvernante
De fon Saint-Cyr.

Qu'on auroit vû de propreté,
De netteté,
Qu'on eut frotté!
On auroit vû dans ce faint lieu,
Mieux qu'à la Trape,
Par *Broffe* & *Mappe* (2)
Honorer Dieu.

A peine finit le fommeil,
A peine l'œil

A

(1) Sophie Buckley, Dame de la Chambre du Lit de la Reine, qui faifoit la Prude, & affectoit de paroitre Devote, quoi qu'elle ne fût pas ennemie de la Galanterie. Elle étoit Catholique Romaine, & fuivit la Reine Marie en France.

(2) Ma-

Voit le foleil,
Que banniffant aife & repos,
La Gouvernante
Sage & prudente
Tient ce propos:

„ Pour nous exemter du defir
„ Du gros plaifir,
„ Point de loifir:
„ Que chacune ait la *Broffe* en main;
„ Frottons, mes filles,
„ Frottons, pupilles,
„ Jufqu'à demain.

Mais fi l'Ufquebac, l'Eau d'anis,
Dans ce logis
Ne font fournis:
Quoi que l'emploi foit bon & beau,
La conductrice
Remet l'office
Et le Troupeau.

BIL-

(2) Madame Mazarin aimoit fi fort la Propreté, qu'elle faifoit affez fouvent *mapper* & *broffer* fon Appartement, à la maniere d'Angleterre, deux ou trois fois le jour.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

JE n'ai rien oublié pour chercher Paisible, & lui faire savoir vos volontés. Le hazard a plus fait que mes soins & mes diligences: je l'ai rencontré, & lui ai dit ce que vous desiriez de ce grand & paresseux Musicien. Il m'a dit qu'il ne souhaitoit rien davantage que les occasions de vous pouvoir témoigner son obéïssance; avec des manieres qui sentent un *homme bien nourri*, comme on dit en Espagne, & des termes qu'il peut avoir appris dans sa petite bibliotheque. Le résultat, c'est qu'il va aux Bains dans peu de jours, & qu'à son retour il n'oubliera rien pour vous consoler de la perte de vôtre Boulé.

Vôtre absence fait crier Mylord d'Arran (1), & plaindre Monsieur Villiers. Sir

(1) Ensuite Duc d'Hamilton.

Sir Robert Thorold, plus judicieux, après m'avoir témoigné son déplaisir de n'avoir pas l'honneur de vous voir, m'a dit qu'il avoit un excellent Jambon, & de très-bon vin; qu'il souhaiteroit que vous lui fissiez l'honneur de dîner chez lui, avec les gens que vous nommeriez, & telle Cour qu'il vous plairoit. J'ai plus estimé cela que les cris & les plaintes, qui ne peuvent pas être plus grandes qu'elles sont sur vôtre absence: mais cela *verba & voces*, voix & paroles. Sir Robert est essentiel. *Hasta.*

A LA MEME.

SI vous continuez dans le dessein d'honorer vôtre serviteur de vôtre présence mecredi, vous donnerez ordre, s'il vous plaît, que linge & assietes soient fournis dans une maison qui manque de tout, horsmis d'affection à vous y bien recevoir. Je ne parle point de la longe de veau; ce n'est pas simplement un episode pour embellir la piece, elle est de l'essence du sujet dans le repas poëti-

poëtique, où vous avez bien voulu vous convier. L'Auteur vous fournira tant de métaphores & d'autres figures qu'il vous plaira.

Qui veut du fruit en apporte;
Mon repas est fait de sorte,
Que pour le vin en boira
Celui qui l'apportera.

Pour ce qui regarde la propreté, vous la trouverez entiere:

Sus petit sénateur Romain,
Sus Franc, & fille
De la famille,
La *Brosse* en main.

RE-

(1) Aussi-tôt que le DICTIONAIRE de Mr. BAYLE parut en France, les Libraires de Paris, qui avoient dessein de le reimprimer, s'adresserent à Mr. le Chancelier Boucherat pour obtenir un Privilege; & celui-ci ordonna à l'Abbé Renaudot de l'examiner, pour voir s'il n'y avoit rien contre l'Etat, ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé composa là-dessus un petit Ecrit, qui fut bien tôt imprimé, & que Mr. Bayle trouva *si rempli de Bévües*,

RÉPONSE AU JUGEMENT DE MONSIEUR L'ABBÉ RENAUDOT, SUR LE DICTIONAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE DE Mr. BAYLE (1).

On fait parler Monsieur BAYLE.

APRÈS avoir exercé ma Critique sur toutes sortes de gens, je m'attendois

vües, de Faussetés & d'Impertinences; qu'il déclara, que *si jamais il le refutoit, ce ne seroit qu'après avoir sû que l'Auteur le reconnoissoit pour sien, tel qu'on venoit de le publier*. Mr. de Saint-Evremond, qui a toûjours eu une estime particuliere pour Mr. Bayle, & qui lisoit alors (1697.) avec beaucoup de plaisir son DICTIONAIRE; voulut bien le défendre contre Mr. Renaudot. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1697.

dois qu'on prendroit autant de liberté à parler de moi, que j'en avois pris à parler des autres. Mais je ſuis agréablement ſurpris que Monſieur l'Abbé Renaudot, qui n'oſeroit louër en France un Proteſtant, prenne le détour ingénieux d'une Cenſure apparente, pour favoriſer tous mes Sentimens. En effet il me blâme exprès d'une maniere à me faire louër de tout le monde. Ce n'eſt pas tout que d'avoir la volonté de m'obliger; il faut avoir l'eſprit de Monſieur l'Abbé, pour donner tant de réputation à mon DICTIONAIRE.

Il dit que je veux établir le *Pyrrhoniſme*: & peut-on traiter plus obligeamment un homme accuſé de détruire tout, que de lui faire établir quelque choſe? C'eſt ruïner adroitement ſon accuſation lui-même; c'eſt me juſtifier avec beaucoup d'art, du crime qu'il fait ſemblant de m'imputer.

Vous paſſez legerement, Monſieur, du Pyrrhoniſme aux *Obſcenités*, dont je ne crois pas que vous ſoyez ſcandaliſé. Vous aimez trop les Belles-Lettres pour ne lire pas avec plaiſir Catulle, Pétrone, Martial: cependant leurs Ecrits ſont pleins d'ordures & de ſaletés; au lieu qu'on ne trouve dans les miens que de ſimples enjoûmens, que de petites libertés fort innocentes.

Je n'ai pas moins de vénération que vous pour le grand zéle des Peres: je m'aſſûre que vous eſtimez auſſi peu que moi leur Science. *Les Peres ſont bonnes gens*, diſoit Scaliger, *mais ils ne ſont pas Savans.* Saint AUGUSTIN étoit un Novateur ſur la Grace, au ſentiment du Pere Simon: Voſſius ne l'admiroit pas: Hobbes ne l'eſtimoit point (1); & vous permettrez aux François, qui ont ſouffert la Perſecution, de n'approuver pas un Africain, qui la conſeille.

Me voici au *Changement de Religion*, qu'on me reproche, & que je confeſſe ſans peine (2). J'ai emporté de la *Catholique*

(1) Le Comte d'Arlington dit un jour à Hobbes, qu'il avoit eu à grand marché les OEUVRES DE ST. AUGUSTIN: *cela ne ſe peut*, reprit Hobbes, *pour peu qu'elles vous coûtent*, *vous les avez achetées plus qu'elles ne valent.*

(2) Voyez la CHIMERE *de la Cabale de Rotterdam demontrée* (pag. 139.), où cela eſt éclairci: & rectifiez par là les erreurs du MENAGIANA; *Tom. I.* pag. 293, 294, de l'édition de Paris 1715.

lique ce qu'elle a de bon, quand j'en ſuis ſorti : j'ai appris dans la *Réformée* ce qu'elle a de meilleur, quand j'y ſuis rentré ; & par-là je me trouve en état préſentement, de pouvoir juger de l'une & de l'autre. En effet, quelque eſtime que j'aye eu pour Monſieur Jurieu, je ſuis d'ordinaire du ſentiment de Monſieur de Meaux contre le ſien ; & quoi que j'eſtime beaucoup Monſieur Arnaud, je me trouve ſouvent contre lui pour Monſieur Claude.

Je ne veux pas finir, Monſieur, ſans vous rendre graces de vos faveurs. Je vous en demande la continuation dans celle de vos JUGEMENS ſur mes Ouvrages.

BILLET DE Mr. SILVESTRE.

CE que Monſieur de Bauval vous écrit ſur mon ſujet, eſt la choſe du monde la plus obligeante ; & je vous prie, Monſieur, de lui témoigner qu'on ne peut pas être plus ſenſible que je le ſuis à l'obligation. Je n'ai point lû encore la CRITIQUE de ce qu'on appelle mes *Ouvrages* (1). Il y a beaucoup de ces petits Ecrits qui ſont de moi, beaucoup plus qui n'en ſont pas ; & dans ceux qui en ſont veritablement, on ne ſauroit croire combien il y a de choſes ajoûtées ou retranchées. Je n'appréhende point la Critique : où elle eſt juſte, je me corrigerai ; où elle ne l'eſt pas, je me contenterai que le Cenſeur n'ait pas raiſon. Ce que je crains, c'eſt l'APOLOGIE, dont vous me parlez. Comme Monſieur de Bauval a des amis & des intelligences par tout, & que ſon merite lui a donné un grand crédit chez tous les gens de Lettres, il m'obligera infiniment d'empêcher l'Impreſſion de cette Apologie zélée.

Les loüanges des ennemis ſont à craindre ; celles des amis davantage : je n'ai pas ſujet d'appréhender les vôtres. Monſieur de Bauval m'en donne que je n'ai pas méritées : mais ſi bien, ſi agréablement, qu'un homme moins Philoſophe que moi auroit de la peine à s'en défendre.

JU-

(1) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, ſur l'année 1698.

JUGEMENT
DE MONSIEUR
DE St. EVREMOND,
Sur la CRITIQUE *de ses Ouvrages, & sur leur* APOLOGIE.

A Mr. SILVESTRE.

JE vous renvoye la CRITIQUE de mes Ouvrages; je l'ai lûë avec attention, & après l'avoir lûë, je ne sai si je dois me plaindre ou me louër de son Auteur. Vouloir détromper les hommes abusés, dit-il, cinquante ans durant de mes Ecrits, c'est avoir un zéle pour le Public, qui n'est pas fort obligeant pour moi: mais c'est me faire une espece d'Enchanteur; & peut-être qu'il y a plus de mérite à savoir tromper le monde tant d'années, qu'à le détromper. Le fort de la Critique consiste principalement à remarquer mes Expressions embarrassées: je pourrois prendre la censure pour un bon conseil; car

car j'ai interêt qu'on entende mes pensées. Je lui dois conseil pour conseil: qu'il mette moins de netteté dans les siennes; on a trop de facilité à les connoître. Les choses communes font regreter le tems qu'on met à les lire: celles qui sont finement pensées, donnent à un Lecteur délicat le plaisir de son intelligence & de son goût.

J'avouë que je me contredis quelquefois. Je louë la constance à une Demoiselle dont je crois être aimé; je conseille l'infidelité à celle qui aime un autre Amant: je ne suis pas de même humeur, de même sentiment à trente ans qu'à soixante, à soixante qu'à quatre-vingts; autre contradiction.

Après tout, je trouve beaucoup de choses dans cette Critique fort bien censurées; beaucoup de diversions à propos de ce qu'il dit, sur ce qu'il fait dire à Monsieur de Meaux, à Monsieur de Nîmes, à Monsieur Despreaux, au Pere Bouhours, à d'autres Modernes. Je ne puis nier qu'il n'écrive bien: mais son zéle pour la Religion, & pour les bonnes Mœurs passe tout; je gagnerois moins à changer mon Stile contre le sien, que ma Conscience contre la sienne.

J'eſtime fort ſon exactitude dans la Critique. Il s'attache à cenſurer des Traités même, qui ne ſont pas de moi ; des fautes dans ceux qui en ſont, que je n'ai pas faites. Il eſt vrai qu'il me donne trop de loüanges quelquefois: tout bien compenſé, la faveur paſſe la ſévérité du jugement ; & je puis dire avec ſincerité que j'ai plus de reconnoiſſance de la grace, que de reſſentiment de la rigueur. Il peut avoir déja la ſatisfaction de voir le profit que je tire de ſes leçons ſur le Chriſtianiſme. Les Auteurs ne ſe pardonnent rien ; pas les Philoſophes, pas les Saints: tout ignorant, tout profane que je ſuis, je ne pardonne pas ſeulement à Monſieur Dumont ; je lui ſai bon gré de ſa Critique. Je ne me tiendrois pas ſi obligé à celui qui feroit mon Apologie: je hais l'indiſcretion du zéle ; plus prêt à deſavouër le bien que le mal qu'on diroit de moi.

APOSTILLE.

Il vient de me tomber entre les mains l'Apologie de ce qu'on appelle mes *Ouvrages*. Je l'ai parcouruë, & j'ai trouvé le

le Discours sur les Critiques fort bon. L'Auteur écrit bien, mais je ne me reconnois pas dans le Portrait qu'il fait de moi. A m'honorer moins, il m'auroit moins défiguré : je ne laiſſe pas de lui être fort obligé de ſon zéle, & de ſes ſoins. Je pourrois m'exemter de la reconnoiſſance, en diſant qu'il a écrit pour une autre perſonne que pour moi.

BILLET

A

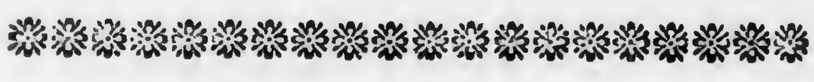
MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

SI je ſuis utile à vôtre ſervice ; ſi ma Vieilleſſe a quelque agrément pour une Ducheſſe Philoſophe, qui préfere les Priams & les Neſtors à des Adonis impertinens ; je prendrai un carroſſe pour vous aller trouver. Si mon inutilité pour l'interêt, & mon deſagrément pour le commerce me diſpenſe de mon devoir ordinaire, je demeurerai auprès de mon feu juſqu'à deux heures que j'aurai l'honneur de vous voir.

A LA MEME.

LE plaisir de vous voir est le plus grand que l'on puisse desirer; celui de vous attendre n'est pas médiocre, & j'ai goûté ce dernier huit heures durant à Saint-James. Je pars pour faire les commissions que vous me faites l'honneur de me donner. Je ne manquerai pas de me trouver à l'heure qui m'est ordonnée: j'ai trop d'interêt à n'y manquer pas.



A LA MEME.

COMME tout le monde vous donne des Fruits, je n'ai pas voulu être le seul qui ne vous en donne pas. Recevez des Pêches d'un homme qui n'a pas de Jardin, d'aussi bon cœur qu'il vous les donne. Je ne devois pas me servir du mot de Cœur: ce mot-là ne doit non plus sortir

(1) Mr. Morelli, ou plûtôt Moralez, Medecin fort habile, étoit né au Grand Caire. Son Pere, qui étoit Juif, le mena à Amsterdam, où il commença ses études. Il alla ensuite en France & en Italie. Il étoit savant, & possedoit bien les Poëtes anciens & modernes. Sa Conversation vive & enjouée le faisoit rechercher des personnes du premier rang. Il professoit exterieurement la Religion Romaine; mais dans le fond, c'étoit un des plus déterminés Esprits forts de son tems. Il conserva sa vivacité & son enjouement jusqu'à la fin. Il mourut à Kensington, au mois de Mars de l'année 1715.

tir de la bouche d'un homme de mon âge, que celui de Santé. Mais sans Cœur, sans Santé, je suis *Hasta la Muerte.*

Sur ce que Madame la Comtesse de SANDWICH *avoit envoyé à Madame* MAZARIN *du Mouton & des Lapins de Bath.*

VOULEZ-VOUS au mérite élever des autels;
Et rendre justement des honneurs immortels
A quelque personne divine;
Prenez Sandwich ou Mazarine.
Ne les divisons point, faisons avec ardeur,
Faisons pour toutes deux le même Sacrifice;
Le Docteur Morelli (1) reprendra son office
De Sacrificateur.
Le Mouton sera la Victime;
Le fumet sûr & légitime
Des Lapins exquis que je sens,
Pourra bien nous servir d'Encens.

Seroit-

Seroit-ce la voix du grand Prêtre?
Oui; nôtre vénérable Maître,
Morelli commence à chanter;
Silence: il le faut écouter.

MORELLI *chante.*

J'ai vû les Climats de l'Aurore,
J'ai vû les Rivages du More,
J'ai parcouru tout l'Univers
Faisant personnages divers:

Dans les Indes, GYMNOSOPHISTE;
A Constantinople, MOUFTI;
Dans Jerusalem, RABINISTE,
A la Cabale assujetti:

Je serois ici SPINOSISTE;
Mais comm nt prendre ce parti,
Quand je voi deux objets d'une beauté divine
Marquer si clairement leur celeste origine?

S'il est encor des Spinosas,
Ne songeons point à leur répondre;
Beau couple, vos rares appas
Nous suffiront pour les confondre.

De ces esprits audacieux
L'Incrédulité trop hardie
Ne tiendra point contre vos Yeux;
Devant vous il n'est pas d'Impie:

On

On reconnoît dans tous vos traits
Ceux du Maître qui les a faits......

Mais j'oubliois le Sacrifice
Et du Mouton, & des Lapins;
Il faut reprendre mon office:
Qu'on cherche par tout de bons Vins.

L'Inde n'a plus cette allegresse
Qu'autrefois lui donna Bacchus;
J'en abandonne la sagesse
Puis qu'elle a quitté le bon jus.

Je renonce au Mahometisme,
Y voyant le Vin défendu;
Et pense que le Judaïsme
Etoit beaucoup mieux entendu.

Le Vin inspire le courage,
Comme il anime le desir;
Il est d'un merveilleux usage
Pour la gloire, & pour le plaisir.

Beau couple, recevez nos Cœurs en Sacrifice;
Et mangez avec nous d'un appetit propice
De ces Lapins, de ce Mouton,
Avec deux tranches de Jambon.

Nous en avons de Westphalie,
De Bayonne, de Portugal;

Nous

Nous avons des Vins d'Italie,
Et d'un Champagne ſans égal.

LE CHOEUR.

Sandwich & Mazarin, que le Ciel vous uniſſe!
Et que cette union de cent ans ne finiſſe.

BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

IL eſt arrivé un Exprès, qui dit que le Marêchal de Bouflers & Mylord Portland ſe ſont parlés entre les deux Camps par une eſpece d'Entrevûë. Raiſonnemens dans le Parc infinis. Pour moi, qui me ſuis dévoué aux Evenemens, je laiſſe au LARDON les diſcours généraux, les conjectures aux pénétrans, le droit des viſions aux ſpeculatifs.

AU ROI, Sur la Paix de RYSWICK.

STANCES IRREGULIERES.

TANDIS que nous parlons à Londres de la Paix,
Qu'on dit par tout qu'elle eſt ſignée,
On ne fait que parler à Paris des hauts faits,
De celui qui nous l'a donnée.

Ce n'eſt point aux Ambaſſadeurs
Que nous devons ce grand ouvrage,
Il a falu d'autres acteurs;
La fermeté du Roi, ſa vertu, ſon courage,
Sont les veritables auteurs,
De cet important avantage.

Vous le dire, c'eſt vous fâcher;
Ce que vous avez fait aux yeux de tout le monde,
Par une modeſtie à nulle autre ſeconde,
Vous ne ſongez qu'à le cacher.

Mais tous les Peuples de la terre,
Mais ceux qui vous ont fait la guerre,
Veulent ſans ceſſe en diſcourir:

En vain vous imposez silence;
Excusez une violence,
Que vous méritez de souffrir.

Si vous louer, c'est vous déplaire,
Ce chagrin aisément pouvoit être évité;
Pour nous obliger à nous taire,
Vous n'aviez qu'à languir dans l'inutilité.

Non, ce moyen de ne rien faire,
Qu'en tout autre on auroit pû voir,
Nous a paru la seule affaire,
Qui fût hors de vôtre pouvoir.

O Paix si long-tems attenduë!
Le Ciel vous accorde à nos vœux;
Et vous êtes enfin venuë,
Pour rendre les Peuples heureux!

Par vous, tout fleurit, tout abonde;
Par vous, reviennent dans le monde
Les plaisirs qu'on avoit perdus;
Et le Roi (bien, que je préfere
A tous ceux que vous pouvez faire;)
Et le Roi ne s'expose plus.

Des périls il passe aux Affaires
A nôtre repos nécessaires;
Chaque jour ce sont nouveaux soins,
Qui sur le brillant de sa gloire,

Laissent emporter la victoire,
A l'interêt de nos besoins.

Que puisse Bellone enchaînée,
Murmurer inutilement,
Et de la Paix qu'elle a donnée,
Etre esclave éternellement!

C'est assez fait par le Courage,
Assez d'Ennemis abattus;
Grand Roi, vous avez cent vertus,
Dont nous vous demandons l'usage.

Il n'est pas toûjours à propos,
De passer un fleuve à la nage;
En Guerre, j'aime le Héros,
Dans la Paix, je suis pour le Sage.

Etre des Ennemis recherché dans la Paix,
Après s'en être vû redouté dans la Guerre,
C'est le plus grand des biens qu'un Prince sur la terre,
Puisse goûter jamais.



LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE St EVREMOND.

J'APPRENS avec plaiſir que mon ame vous eſt plus chere que mon corps, & que vôtre bon ſens vous conduit toûjours au meilleur. Le corps à la verité n'eſt plus digne d'attention, & l'ame a encore quelque lueur qui la ſoûtient, & qui la rend ſenſible au ſouvenir d'un Ami, dont l'abſence n'a point effacé les traits. Je fais ſouvent de vieux Contes où Monſieur d'Elbene, Monſieur de Charleval, & le Chevalier de Riviere réjouïſſent les Modernes. Vous avez part aux beaux endroits: mais comme vous êtes Moderne auſſi, j'obſerve de ne vous pas louër devant les Academiciens qui ſe ſont déclarés pour les Anciens. Il m'eſt revenu un

PROLOGUE en Muſique (1), que je voudrois bien voir ſur le Théatre de Paris. La beauté qui en fait le ſujet, donneroit de l'envie à toutes celles qui l'entendroient. Toutes nos Helenes n'ont pas le droit de trouver un Homere, & d'être toûjours les Déeſſes de la beauté. Me voici bien haut: comment en deſcendre? Mon très-cher Ami, ne faloit-il pas mettre le cœur à ſon langage? Je vous aſſûre que je vous aime toûjours plus tendrement que ne le permet la Philoſophie. Madame la Ducheſſe de Bouillon eſt comme à dix-huit ans: la ſource des Charmes eſt dans le ſang Mazarin. A cette heure que nos Rois ſont amis, ne devriez-vous pas venir faire un tour ici? Ce ſeroit pour moi le plus grand ſuccès de la Paix.

LES POULES DE LESBOS,
FABLE ALLEGORIQUE.

DEUX Poules vivoient en paix,
L'une amante, l'autre aimée;
Ce qu'on n'eût deviné jamais,
Autre Poule ſurvient, la guerre eſt allumée.

(1) Ci-deſſus, page 124.

J'avois bien lû touchant deux Coqs
Telle chofe dans la Fontaine (1);
Mais de ces Poules de Lesbos
Ici la recherche étoit vaine,
Quel moyen de les accorder?
Dit la Poule des deux également cherie;
La nouvelle me plaît, & l'autre eft mon amie
Qu'avec raifon je dois garder:
Quitter pour un tems ma patrie
Eft l'unique moyen de les raccommoder;
Je vais partir, & vous ordonne
(Sur peine de defobéïr
En rebelles à ma perfonne,)
De vous voir & vous réunir:
Poules, obéïffez à l'ordre que je donne.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

JE prens un plaifir fenfible à voir de jeunes perfonnes, belles, fleuries, capables de plaire, propres à toucher fincere-

(1) Voyez la FABLE de la Fontaine, *Deux Coqs vivoient en paix, &c.*

cerement un vieux cœur comme le mien. Comme il y a toûjours eu beaucoup de rapport entre vôtre goût, entre vôtre humeur, entre vos fentimens & les miens, je croi que vous ne ferez pas fâchée de voir un jeune Cavalier, qui fait plaire à toutes nos Dames. C'eft Monfieur le Duc de Saint-Albans, que j'ai prié autant pour fon interêt que pour le vôtre, de vous vifiter. S'il y a quelqu'un de vos Amis avec Monfieur de Tallard du mérite de nôtre tems, à qui je puiffe rendre quelque fervice; ordonnez. Faites-moi favoir comment fe porte nôtre ancien ami Mr. de Gourville. Je ne doute point qu'il ne foit bien dans fes affaires: s'il eft mal dans fa fanté, je le plains.

Le Docteur Morelli, mon Ami particulier, accompagne Madame la Comteffe de Sandwich, qui va en France pour fa fanté. Feu Monfieur le Comte de Rochefter, Pere de Madame Sandwich, avoit plus d'efprit qu'homme d'Angleterre, Madame Sandwich en a plus que n'avoit Monfieur fon Pere: auffi généreufe que fpirituelle; auffi aimable que fpirituelle & généreufe. Voila une partie de fes qualités. je m'étendrai plus fur le Médecin que fur la malade.

Sept

Sept Villes, comme vous ſavez, ſe diſputerent la Naiſſance d'HOMERE: ſept grandes Nations ſe diſputent celle du MORELLI; l'Inde, l'Egypte, l'Arabie, la Perſe, la Turquie, l'Italie, l'Eſpagne. Les Pays froids, les Pays temperés même; la France, l'Angleterre, l'Allemagne, n'y ont aucune prétention. Il ſait toutes les Langues, il en parle la plûpart. Son Stile haut, grand, figuré, me fait croire qu'il eſt né chez les Orientaux, & qu'il a pris ce qu'il y a de bon chez les Européens. Il aime la Muſique paſſionnément, il eſt fou de la Poëſie, curieux en Peinture, pour le moins connoiſſeur, je ne le ſai pas: ſur l'Architecture, il a des amis qui la ſavent: célébre ſérieuſement dans ſa Profeſſion, capable d'exercer celle des autres. Je vous prie de lui faciliter la connoiſſance de tous vos Illuſtres: s'il a bien la vôtre, je le tiens aſſez heureux; vous ne lui ſauriez faire connoître perſonne qui ait un Mérite ſi ſingulier que vous. Il me ſemble qu'Epicure faiſoit une partie de ſon ſouverain-bien, du ſouvenir des choſes paſſées. Il n'y a plus de ſouverain bien pour un homme de cent ans comme moi;

mais il eſt encore des conſolations. ...de me ſouvenir de vous, & de tout ... je vous ai ouï dire, eſt une des ...randes.

...vous écris bien des choſes dont vous ...us ſouciez guére; je ne ſonge pas ...es vous ennuyeront. Il me ſuffit ...es me plaiſent: il ne faut pas à mon ...roire qu'on puiſſe plaire aux autres. ... mérite eſt de me contenter; trop ...ux de le pouvoir faire en vous écri...

Songez à me ménager du Vin avec ...ſieur de Gourville. Je ſuis logé avec ...ſieur de l'Hermitage, un de ſes pa... fort honnête-homme, refugié en ...eterre pour ſa Religion. Je ſuis fâ... que la Conſcience des Catholiques ...çois ne l'ait pû ſouffrir à Paris, ou ...a délicateſſe de la ſienne l'en ait fait .... Il mérite l'approbation de ſon Cou... ...ſſûrément.



RE-

REPONSE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

A Quoi ſongez-vous de croire que la vûë d'un jeune homme ſoit un plaiſir pour moi? Vos ſens vous trompent ſur ceux des autres: j'ai tout oublié hors mes Amis. Si le nom de *Docteur* ne m'avoit raſſûrée, je vous aurois fait réponſe par l'Abbé de Hautefeuille, & vos Anglois n'auroient pas entendu parler de moi. On leur a dit à ma porte que je n'y étois pas, & on y reçût vôtre Lettre qui m'a autant réjouïe qu'aucune que j'aye jamais reçûë de vous. Quelle envie d'avoir de bon Vin! & que je ſuis malheureuſe de ne pouvoir vous répondre du ſuccès! Mr. de l'Her-

(1) Mr. l'Abbé du Bois vint en Angleterre en qualité de Secretaire de Mr. de Tallard, Ambaſſadeur

l'Hermitage vous diroit auſſi bien que moi, que Monſieur de Gourville ne ſort plus de ſa chambre: aſſez indifferent pour toutes ſortes de goûts; bon Ami toûjours, mais que ſes amis ne ſongent pas d'employer, de peur de lui donner des ſoins. Après cela ſi par quelque inſinuation, que je ne prévois pas encore, je puis employer mon ſavoir-faire pour le Vin, ne doutez pas que je ne le faſſe. Monſieur de Tallard a été de mes Amis autrefois: mais les grandes affaires détournent les grands-hommes des inutilités. On m'a dit que Monſieur l'Abbé du Bois iroit avec lui: c'eſt un petit-homme délié, qui vous plaira, je croi (1). Il y a vingt de vos Lettres entre mes mains: on les lit ici avec admiration. Vous voyez que le bon goût n'eſt pas fini en France. J'ai été charmée de l'endroit où vous ne craignez pas d'ennuyer; & que vous êtes ſage, ſi vous ne vous ſouciez plus que de vous: non pas que le principe ne ſoit faux pour vous, de ne pouvoir plus plaire aux autres. J'ai écrit à Monſieur Morelli: ſi je

deur extraordinaire de France. Il eſt mort Cardinal, & premier Miniſtre, le 10. d'Août 1723.

je trouve en lui toutes les Sciences dont vous me parlez, je le regarderai comme un vrai Docteur.

BILLET
A
MADAME LA DUCHESSE
MAZARIN.

MYLORD Godolphin a fait paſſer un Melon par mes mains, pour être mis dans les vôtres. J'y ajoûte un peu de Pois ſans parchemin, comme on les appelle en mon pays. On m'a dit que vous étiez hier à Londres: je devois bien en être averti. Vos régles ſont générales: ſi quelqu'un en devoit être exemt, ce ſeroit le *Chevalier de la triſte figure.*

Vôtre abſence a fait ſes loix
Egales & néceſſaires:
Rien ne l'en a ſû parer,
Apprenez, amis vulgaires,
A ſouffrir ſans murmurer (1).

Haſta la Muerte
A

(1) Imitation de Malherbe. Voyez Tome IV. pag. 28.

A LA MEME.

VOus aurez la bonté, s'il vous plaît, de vous trouver à deux heures au Parloir, où vous n'avez pas dédaigné de vous trouver du tems du Marquis de Crequi. Vous y verrez un petit eſpace couvert d'herbes de ſenteur. Il me ſemble que Mylord Ranelagh y devoit être. J'avois la réputation de me connoître bien en Vin & en Viande: je confeſſe mon ignorance pour le Fruit, & je ſuis trop vieux pour apprendre des Sciences nouvelles; trop heureux ſi je n'ai pas oublié celles que j'avois appriſes. Honorer vôtre Grace eſt ce que fait & ſaura toûjours *haſta la Muerte ell Cavallero*, &c.



LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE St. EVREMOND.

J'AI envoyé une Réponſe à vôtre derniere Lettre, Monſieur, au correſpondant de Monſieur l'Abbé du Bois; & je crains, comme il étoit à Verſailles, qu'elle ne lui ait pas été renduë. Je ſerois fort en peine de vôtre ſanté, ſans la viſite du bon petit Bibliothequaire de Madame de Bouillon (1), qui me combla de joye, en me montrant une Lettre d'une perſonne, qui ſonge à moi à cauſe de vous. Quelque ſujet que j'aye eu dans ma Maladie de me louër du monde & de mes Amis, je n'ai rien reſſenti de plus vif que cette marque de bonté. Faites ſur cela tout ce que vous êtes obligé de faire, puis que c'eſt vous qui me l'avez attirée. Je vous prie que

(1) Monſieur l'Abbé de Hauteſeuille.

que je ſache par vous-même ſi vous avez rattrappé ce bonheur dont on jouït ſi peu en de certains tems. La ſource ne ſauroit tarir tant que vous aurez l'amitié de l'aimable Perſonne qui ſoûtient vôtre vie. Que j'envie ceux qui paſſent en Angleterre! & que j'aurois de plaiſir de dîner encore une fois avec vous! N'eſt-ce point une groſſiereté que le ſouhait d'un Dîné? L'Eſprit a de grands avantages ſur le Corps: cependant ce corps fournit ſouvent de petits goûts qui ſe réïterent, & qui ſoulagent l'Ame de ſes triſtes réflexions. Vous vous êtes ſouvent moqué de celles que je faiſois: je les ai toutes bannies. Il n'eſt plus tems quand on eſt arrivé au dernier période de la vie: il faut ſe contenter du jour où l'on vit. Les eſperances prochaines, quoi que vous en diſiez, valent bien autant que celles qu'on étend plus loin: elles ſont plus ſûres. Voici une belle Morale: portez-vous bien; voila à quoi tout doit aboutir.

SUR LE QUIETISME.

ON voit aujourd'hui deux Syſtêmes de Religion dans le monde, que Marthe & Madeleine ſemblent autoriſer.

Marthe convient proprement
Aux gens de grand mouvement;
A ces ames empreſſées
Saintement intereſſées,
Qui font leur fortune aux Cieux,
Comme on la fait en ces lieux.

Ceux qui n'aiment pas la peine,
Prennent de la Madeleine
Le mérite d'aimer bien:
Aimer, eſt leur récompenſe;
Aimer, eſt leur jouïſſance;
Pour eux le reſte n'eſt rien.

Telle de qui la tendreſſe
Fut une humaine foibleſſe,
En fait une paſſion
Qui de jour en jour s'épure,
Change à la fin de nature,
Et devient Religion.

La

La Grace du *Janſeniſte*,
Les Oeuvres du *Moliniſte*,
Qu'on vit régner tour à tour;
Des hommes ſauvoient les ames:
Mais pour le ſalut des femmes,
Il a falu de l'Amour.

Ceux qui de Marthe agiſſante,
Suivent l'humeur intrigante,
Serviront Dieu dans les Cours:
Je le fais aimer aux Dames;
Changer l'objet de leurs flammes;
C'eſt les faire aimer toûjours.

Sur le même Sujet.

STANCES IRREGULIERES.

L'Amour Divin à ſa naiſſance
Ne ſe produit qu'avec timidité;
Mais à meſure qu'il avance
Il ſe défait de ſon humilité,
Et bien-tôt avec confiance
Il croit s'unir à la Divinité.

Dans une ſi haute alliance,
L'ame au deſſus de nôtre humanité,
Se fait comme une jouïſſance,
Un avant-goût de la félicité.

N 4 Mais

Mais craignez un peu que la rate
Dans vos divines unions,
De quelque vapeur délicate
Ne forme des illusions.

Craignez dans un transport extrême
Où la raison n'a pas de lieu:
Craignez d'être plus à vous-même,
Plus vous penserez être à Dieu.

De sa propre ardeur enflammée,
Dans sa passion renfermée,
Une ame aimera nuit & jour
Sans objet, sans amant, seule avec son Amour.

❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊

DIALOGUE SUR LE QUIETISME.

LE DOCTEUR, LA MERE, LA FILLE (1).

LE DOCTEUR.

TANT qu'on vous voit jeunes & belles,
Vous ne volez qu'en ces bas lieux;
Quand le tems vous appelle aux choses éternelles,
Vous empruntez les aîles
D'un

(1) Mr. le Fêvre; Madame & Mademoiselle Justel.

D'un Amour tout nouveau, dont le vol glorieux
Vous porte dans les Cieux.
Là, de l'Amour humain on fait un sacrifice;
Et s'il n'a tenu vos appas
Assez long-tems à son service,
L'Amour divin ne viendra pas.
On a beau voir femmes & filles,
Quitter biens, maisons, & familles;
A moins que d'avoir eu les principes d'aimer;
C'est inutilement que l'on passe la mer.

LA FILLE.

Mais ne pourrions-nous point apprendre en Angleterre,
Les moyens précieux dont on vient de parler?

LE DOCTEUR.

Il faut les avoir sû dans vôtre propre terre;
Autrement vers le Ciel vous ne sauriez voler.

LA MERE.

Que faisiez-vous, Judith, quand vous étiez en France?

LA FILLE.

J'accommodois mon cœur avec ma conscience.

LA MERE.

Si je m'en souviens bien vous n'aviez que douze ans.

LA FILLE.

Je n'avois que douze ans ; *mais aux ames bien nées*
L'Amour n'attend jamais le nombre des années.
Un mérite élevé ne dépend point du tems:
Si jeune que j'étois, je sentois en mon ame
Ce Principe d'aimer, qui produit une flamme.

LA MERE.

Vous sentez aujourd'hui plus qu'un *Je ne sai quoi?*

LA FILLE.

Sans doute; mais reglé, mais soûmis à la foi.
Parlez sincerement à vôtre tour, ma mere;
N'avez-vous jamais eu ce qu'on nomme *une Affaire?*

LA MERE.

J'aimai fort mon Mari.

LA FILLE.

Vous aimiez un Epoux!
Ne dites point cela devant d'autres que nous.
Je le répeterai sans craindre qu'on me gronde,
Ce n'est point un discours à tenir dans le monde:
Vous aimiez un Mari! voyez le beau degré
Pour monter à l'Amour de Monsieur de Cambrai!
C'est-là, c'est justement l'Amour interessée.

LA MERE.

Judith, connoissez mieux le fonds de ma pensée.
De Meaux l'interessé chez moi n'a point de lieu,
Et je suis plus que vous en état d'aimer Dieu.
On peut, on peut aimer ce que l'on trouve aimable:
Je ne vous défens point vôtre je ne sai quoi;
Mais aux plus curieux soyez impénétrable,
Cachez-vous aussi bien que moi.

LA FILLE.

On se cache avec trop de peine;
Pour moi, j'aime tout franchement;
Et je fais quelquefois la vaine
D'aimer.... j'entens honnêtement.
Je sai qu'une galante antique,
Faisant la bonne Catholique,
Dira; „ Mes Dames de Sion,
„ Dans le zéle qui vous devore
„ Vous vous feriez brûler pour la Religion,
„ Mais vous faites l'Amour encore....

LA MERE.

Judith, un amant près de vous,
Pourroit trouver un sort plus doux,
Que ne fut celui d'Holopherne.

LA FILLE.

Il est vrai que je me gouverne,
Par un esprit moins inhumain:
La Judith du tems où nous sommes,
De ses yeux, non pas de sa main,
Voudroit faire mourir les hommes.
Pourquoi reprochez-vous d'aimer?

Ce n'eſt point ce qui nous diviſe;
Autrefois on vous ſût charmer,
Sans troubler la Paix de l'Egliſe.
Pourquoi vous animer contre une paſſion,
Où nous pouvons trouver nôtre Réünion?
Quand Monſieur de Condom dans ſa Foi Ca-
tholique (1).
Voulut ſe rapprocher de nous,
Il étoit jeune, tendre, doux;
Et maintenant Prélat antique,
Sous le nom de Monſieur de Meaux,
Il nous fait mille & mille maux:
Il nous déteſte, il nous abhorre;
Helas! que n'eſt-il jeune encore!
Mais tel qu'il eſt, ſa gravité
Se ſoûmettroit à la beauté.
Nous avons gâté nos affaires
En laiſſant raiſonner nos Meres,
Avec leurs appas ſurannés,
Avec des Docteurs rafinés:
Il faloit prendre en nos familles
De belles & de jeunes Filles,
De qui les charmes tout-puiſſans
Euſſent quitté l'eſprit, pour attaquer les ſens.
Pour moi, j'aurois ſû les conduire
A m'aimer, au lieu de m'inſtruire,
A nous accorder don pour don;

J'en

(1) Exposition *de la Doctrine de l'Egliſe Catholique ſur les matieres de Controverſe.*

(2) Voyez

J'en avois un pour Charenton,
Et ſi je l'avois fait, je penſe,
Que nous ſerions encore en France.
Ah! que n'employoit-on l'Amour,
Au lieu de nos Controverſiſtes;
Il eût mis d'accord en un jour,
Cent Huguenots & cent Papiſtes.
Mais s'agit-il de nôtre Foi;
C'eſt une diſpute éternelle,
Diviſion perpetuelle,
Entre, *vous croyez*, & *je croi.*
Vouloir jurer ſur la parole,
D'Arnauld, Jurieu, Claude, Nicolle;
C'eſt s'obliger par un ferment,
A ſe haïr mortellement.
La chaleur de leur Conference (2),
L'aigreur qu'on trouve en leurs Ecrits;
Communiquent à nos eſprits,
Secretement leur violence.

La Mere.

Eh! qui vous en a tant appris?
D'où vous vient tant d'intelligence?

La Fille.

Ce n'eſt pas avec des Maris,

Qu'on

(2) Voyez la Conference *avec M. Claude Miniſtre de Charenton ſur la matiere de l'Egliſe*, par Mr. Boſſuet, Evêque de Meaux; & la Réponse de Mr. Claude.

Qu'on peut apprendre ma ſcience.

LA MERE.

Vous n'avez encor que vingt ans,
Que de ſavoir ! d'experience !
Vous ne pouviez pas mieux employer vôtre tems.

LE DOCTEUR.

Judith, parlez en conſcience,
Etes-vous en état de voler vers les Cieux ?

LA FILLE.

Je fais pour cela de mon mieux:
Je me prépare au ſacrifice
De l'Amour humain immolé;
Mais je ſuis attachée encore à ſon ſervice,
N'ayant pas terre à terre aſſez long-tems volé.

BILLET

A

MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

MYLORD Devonshire a dit à Brunet, qu'il voudroit bien avoir l'honneur de prendre congé de vous, avant que

que d'aller à ſa Maiſon de Campagne; qu'il ſavoit bien qu'on vous avoit voulu donner de méchantes impreſſions de lui, qu'il n'a point méritées. Ma Maxime eſt de n'être pas content de beaucoup de choſes, & de n'en témoigner rien. C'eſt ſe livrer à ſon ennemi, que de le menacer; ou s'en faire de ceux qui ne le voudroient pas être, quand on leur fait voir du mécontentement. Dieu rejette les tiédes; mais le monde les doit ſouffrir. Mylord Devonshire ne ſe feroit pas laiſſé manger le ventre par un renard, comme le jeune Lacedemonien, ſans parler. Il n'y a pas de conſtance; mais il n'y auroit pas eu grand crime à parler: on lui auroit pardonné, & je croi que vous pardonnerez à Mylord Devonshire. Vôtre réſolution eſt bonne, de vouloir vivre ſans Dettes & commodément. L'argent & le mérite ne ſont pas choſes incompatibles. Quand ils ſeroient mal enſemble, c'eſt une choſe digne de vous que de les concilier. Vous avez le dernier dans ſa perfection: je ſouhaite que la fortune vous donne l'autre. Perſonne n'en feroit un ſi bon uſage.

Je

Je vous envoye un Livre nouveau des AMOURS DE HENRI LE GRAND, très-bien écrit & très agréable. Si l'Auteur n'y avoit pas mis toute entiere la CONFESSION DE MONSIEUR DE SANCY, sous le Titre de *Manifeste du Roi sur son Divorce*, je l'estimerois beaucoup.

A LA MEME.

MYLORD Godolphin ayant une affaire dont il ne peut se dispenser, & ne pouvant se trouver à la Pêche, la partie a été remise. Mylord Ranelagh s'est chargé de vous le faire savoir, & en tout cas pour plus grande sûreté, je vous l'écris moi-même. Le premier de ces Mylords m'a envoyé six Lapins pour vous faire tenir: on diroit que je parle d'une Lettre. Comme le Paquet est gros, j'ai retenu un Lapin pour me payer du port, ou si vous l'aimez mieux, pour le droit d'Avis. Je voudrois que tous les donneurs d'Avis fussent aussi modestes sur leurs droits, que je le suis sur les miens: un pour six n'est p[illegible]

pas trop. Mylord d'Arran, ou n'a pû, ou n'a pas voulu m'expliquer l'Anglois qui est dans vôtre Lettre; il se dit malheureux en Amour, peu avancé en Mariage, reculé en Politique; & que le Roi Jaques n'est pas plus malheureux d'avoir perdu ses trois Royaumes, que lui de n'avoir plus aucun accès dans vôtre Maison. Comme je ne suis pas heureux en chûte à la fin de mes Lettres, je dirai brusquement *basta*.

A LA MEME.

C'EST trop que d'être deux jours sans savoir de vos nouvelles. J'en ai demandé deux fois le jour à Saint-James sans en apprendre: vous aurez la bonté d'en faire dire au petit sénateur. Si vous vous portez bien, je ne saurois me porter mal. Vôtre santé a fait jusqu'ici la mienne: je souhaite que cette influence-là dure long-tems. Si vos Champs plus fertiles & moins brûlés du soleil que celui de Montiel vous donnent de petites Féves, vous contenteriez un appetit qui se peut nom-

nommer une fantaisie, tant il est déréglé. Le Champ de Montiel vous est assez connu, sans que j'aye besoin de vous l'expliquer. J'y laisse Don Quichotte, & ne prens de lui que *hasta la Muerte*, fin ordinaire de mes Lettres.

A MYLORD MONTAIGU

ON admire avec raison
Vôtre superbe Maison
A tous étrangers ouverte;
On admire d'un miroir.
Le plus grand qu'on puisse voir
La nouvelle découverte;
Aux meubles, aux jardins, on trouve mille appas:
Mais je n'en vois pas un, lors que je ne vois pas
La Bourse verte (1).
Que Baptiste avec ses Fleurs
Retourne bien-tôt en France;
Que les divers Professeurs
De bel Art, belle Science;
Que tous nouveaux destructeurs
De l'ancienne opulence
Portent

(1) Mylord Montaigu payoit une Rente viagere de cent Livres sterling à Mr. de St. Evremond, pour une somme

Portent leur dégât ailleurs:
N'ayons pour toute alliance
Que celle des Inspecteurs;
Ils ne font point de dépense
Si ce n'est en projets de Maisons & Jardins
Qu'à chaque bel aspect, ils font sur les chemins.
Tantôt Mansards ils bâtissent,
Et puis après démolissent:
Tantôt Nôtres & Degots
Ils coupent bois à propos,
Pour faire une belle vûë
Et donner au jardin une juste étenduë.
J'aime des Inspecteurs tous leurs grands bâtimens,
J'aime leurs escaliers, salons, appartemens;
Ils les font en carrosse; & ce qui m'en fait plaire;
On revient au logis sans qu'il en coûte guere.
Il n'est pas ainsi du Ruisseau
Honoré du nom de Riviere,
Dont ils ont fait des pieces d'eau
D'une beauté fort singuliere.
Quarrés, octogones, canaux,
Ouvrages trop chers & trop beaux,
Ennemis de la Bourse verte;
Sans vous, je la verrois ouverte,
Je la verrois comme autrefois
Grosse & pleine s'ouvrir de six mois en six mois.
Com-

de cinq cens Livres sterling, qu'il lui avoit donnée à l'âge de soixante & quelques années.

Comment feroit la Bourfe pleine !
Après les jets d'eau de Boughton (1),
On parle de meubler Ditton (1),
De velours, de damas de Gêne;
Au Cockpit (2) autres Bâtimens,
Et logemens fur logemens
A la Campagne comme à Londre;
C'eft affez dequoi me confondre:
Mais fi Mylord par ce métier
N'eft pas confondu le premier,
Je penfe que la Bourfe verte
Pourra fe voir encore ouverte.
Mais Mylord entre; je l'entens.

MYLORD MONTAIGU.

L'avoir payé vingt & deux Ans!
Que la réflexion eft trifte!
Combien de Tableaux de Baptifte;
Que de Miroirs j'euffe acheté
De la maudite *Annuité*!
Auroit-on crû que la nature
Eût fufpendu pour lui la rigueur de fa Loi
Aux climacteriques fi dure?
Auroit-on crû le voir à l'âge où je le voi?

Non,

(1) Maifons de Campagne de Mylord Montaigu.
(2) Près de White Hall, où Mylord Montaigu avoit un Appartement.
(3) Parodie de ce vers de la BERENICE de Racine:

Voyez-moi plus fouvent, & ne me donnez rien.

(4) Man-

Non, non; c'eft une chofe fûre
Que tout autre y feroit attrapé comme moi.

SAINT-EVREMOND.

Le nombre des ans, je l'ignore:
Que fert-il de le retenir?
Payez, Mylord, payez encore,
Et du paffé perdez le fouvenir.
Ce Vers heureux que vous avez fû faire,
Bâtiffez moins, & ne me devez rien (3),
Soit du Mylord la leçon ordinaire
Pour fon profit autant que pour le mien.
Que les Eaux de Boughton où les Mangars, les Philes,
Ont trouvé des Brochets faifant les Crocodiles (4);
Que parterres, jardins, potagers à finir
Obtiennent peu de chofe à les entretenir;
Et que du Bâtiment la face irréguliere
Au foin de l'Héritier fe laiffe toute entiere.
Tel que fous l'oncle fut Ditton,
Qui manquoit un peu de lumiere,
Que telle refte la Maifon
Dans fon obfcurité premiere.
De bon fruit de loin apporté,
De poiffons mis dans la riviere,

D'oi-

(4) Mangar & Phile, Valets de Mr. le Marquis d'Heucourt & de Mr. de St. Evremond, étant allez pêcher dans les Etangs de Mylord Montaigu, y virent des Brochets fi gros, qu'ils crûrent que c'étoit des Crocodiles, & s'enfuirent de peur d'en être devorez.

D'oiſeaux de grande rareté
Dont on doit remplir la voliere,
De magnifique canardiere
Que le Mylord ſoit contenté.
Palais d'une grandeur immenſe,
Bornez enfin vôtre dépenſe;
Fixez la curioſité
Qui n'a déja que trop coûté.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

MONSIEUR l'Abbé du Bois m'a rendu vôtre Lettre, Monſieur, & m'a dit autant de bien de vôtre Eſtomac que de vôtre Eſprit. Il vient des tems où l'on fait bien plus de cas de l'Eſtomac que de l'Eſprit; & j'avouë à ma honte que je vous trouve plus heureux de jouïr de l'un que de l'autre. J'ai toûjours crû que vôtre

vôtre eſprit dureroit autant que vous; on n'eſt pas ſi ſûr de la ſanté du corps; ſans quoi il ne reſte que de triſtes réflexions. Inſenſiblement je m'embarquerois à en faire: voici un autre chapitre. Il regarde un joli garçon, qu'un deſir de voir les honnêtes-gens de toute ſorte de pays a fait quitter une maiſon opulente ſans congé. Peut-être blâmerez-vous la curioſité; mais l'affaire eſt faite. Il ſait beaucoup de choſes: il en ignore d'autres qu'il faut ignorer à ſon âge. Je l'ai crû d gne de vous voir, pour lui faire commencer à ſentir qu'il n'a pas perdu ſon tems d'aller en Angleterre. Traitez-le bien pour l'amour de moi. Je l'ai fait prier par ſon frere aîné, qui eſt particulierement mon ami, d'aller ſavoir des nouvelles de Madame la Ducheſſe Mazarin & de Madame Harvey, puis qu'elles ont bien voulu ſe ſouvenir de moi.



RE-

RÉPONSE

DE MONSIEUR

DE St. EVREMOND

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

JE n'ai jamais vû de Lettre où il y eût tant de bon-sens que dans la vôtre; vous faites l'éloge de l'Estomac si avantageusement, qu'il y aura de la honte à avoir bon Esprit, à moins que d'avoir bon Estomac. Je suis obligé à Monsieur l'Abbé du Bois, de m'avoir fait valoir auprès de vous par ce bel endroit. A quatre-vingt-huit Ans, je mange des Huitres tous les matins; je dîne bien, je ne soupe pas mal; on fait des Héros pour un moindre mérite que le mien.

Qu'on ait plus de bien, de crédit,
Plus de vertu, plus de conduite,
Je n'en aurai point de dépit;
Qu'un autre me passe en mérite
Sur le goût & sur l'appetit,
C'est l'avantage qui m'irrite.
L'Estomac est le plus grand bien,
Sans lui les autres ne sont rien.
Un grand cœur veut tout entreprendre,
Un grand esprit veut tout comprendre:
Les droits de l'Estomac sont de bien digerer;
Et dans les sentimens que me donne mon âge,
La beauté de l'esprit, la grandeur du courage,
N'ont rien qu'à sa vertu l'on puisse comparer.

Etant jeune je n'admirois que l'Esprit; moins attaché aux interêts du Corps que je ne devois l'être: aujourd'hui je répare autant qu'il m'est possible le tort que j'ai eu; ou par l'usage que j'en fais, ou par l'estime & l'amitié que j'ai pour lui. Vous en avez usé autrement. Le Corps vous a été quelque chose dans vôtre Jeunesse; présentement vous n'êtes occupée que de ce qui regarde l'Esprit: je ne sai pas si vous avez raison de l'estimer tant. On ne lit presque rien qui vaille la peine d'être retenu; on ne dit presque rien qui mérite d'être écouté: quelque miserables que soient les Sens à l'âge où je suis, les impressions que font sur eux les objets qui plaisent, me trouvent bien plus sensible,

ble, & nous avons grand tort de les vou loir mortifier. C'eſt peut-être une jalou ſie de l'Eſprit, qui trouve leur partag meilleur que le ſien.

Monſieur Bernier, le plus joli Philoſo phe que j'aye connu, (*joli Philoſophe* n ſe dit gueres; mais ſa figure, ſa taille, ſ maniere, ſa converſation, l'ont rendu d gne de cette épithete-là:) Monſieur Be nier en parlant de la Mortification de Sens, me dit un jour, „ Je vais vou „ faire une confidence que je ne fero „ pas à Madame de la Sabliere, à Mad „ moiſelle de l'Enclos même, que je tie „ d'un ordre ſuperieur; je vous dirai e „ confidence que *l'Abſtinence des Plaiſi* „ *me paroit un grand Peché* ". Je fu ſurpris de la nouveauté du Syſtême; ne laiſſa pas de faire quelque impreſſio ſur moi. S'il eût continué ſon diſcour peut-être m'auroit-il fait goûter ſa Do trine. Continuez-moi vôtre Amitié, qu n'a jamais été alterée; ce qui eſt rare da un auſſi long commerce que le nôtre.

LET

(1) Mr. Julien Scopon, Gentilhomme de Lan guedoc.

(2) Con

BILLET
DE
Mr. JULIEN (1).
A
Mr. SILVESTRE.

'ECRIS à Monſieur de Saint-Evre mond: que j'ai ſué à faire cette Let e! je l'ai méditée ſix jours, & enfin il trouve que je n'y ai rien mis de ce que avois médité. Je n'envoye point l'E IT DE PRATO (2); un ſeul mot en t la cauſe; mais ſeulement le Nou EAU SYSTEME D'AMOUR (3). Je us l'envoye par indivis avec Monſieur Saint-Evremond. Corrigez, Meſ eurs, augmentez, diminuez; faites ce 'il vous plaira; mais ſur tout diſculpez oi envers les Dames, que j'aime beau coup,

(2) Conte de Bocace, que Mr. Julien avoit mis Vers.

(3) Autre Piece en Vers, de Mr. Julien.

coup, mais d'une Amour qui ne va pour tant pas jufqu'à l'excès; comme dit très bien Monfieur Leti dans fes LOTERIES parlant des Théologiens. J'ai grand regret d'avoir quitté Londres; je voudrois y être, quand ce ne feroit que pour jouer à l'Hombre avec Monfieur de Saint-Evremond & vous. Mais comme on apprend toûjours, je voudrois perdre pour avoir le plaifir de manger à la fin une Salade d'Afperges, & boire une Bouteille de Vin de Bourgogne, ce qu'on ne fait pas quand on gagne. Je fuis, &c.

LETTRE DE Mr. JULIEN A MONSIEUR DE St. EVREMOND.

VOus m'avez fait la grace de me demander l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU SYSTEME d'AMOUR c'est feulement le dernier de ces Ouvrages que je vous envoye; il y a dans l'autre une Expreffion qui me déplaît, je veux la corriger. Vous favez, Monfieur, que quelquefois ces corrections donnent plus de peine qu'à recommencer une piece. Au moins c'eft uniquement par obéïffance que je me réfous à ce que je fais: je fai qui eft Monfieur de Saint-Evremond, & qui je fuis. Cette penfée n'a pas befoin d'explication; on la comprend affez. Mais, Monfieur, fi quelque Dame voit ce Syftême; que dira-t-elle? Quelle Héréfie en Amour, quel renverfement des Notions les plus générales! Qu'on life tous les Romans, qui font les Livres qui établiffent avec le plus de folidité la Doctrine de l'Amour, & l'on verra la témérité de ce nouveau Quietifte. A cela, je vous avouë que je n'ai rien à répondre.

Au refte fi j'ai l'honneur de vous écrire, ce n'eft pas pour m'attirer une Réponfe de vôtre part: il feroit même avantageux pour moi que vous n'en preniez pas la peine. Je fuis toûjours en garde contre l'orgueil; pourrois-je m'en défendre fi je recevois une de vos Lettres? Déja

en ce pays-ci je n'ai pû m'empêcher de dire, à-propos ou non, à tout le monde que j'avois eu l'honneur de vous voir quelquefois, & de jouër à l'Hombre avec vous, & quand je m'examine, je voi bien que mon deſſein ſecret a été de m'attirer l'admiration des gens.

De la Haye *le* 14. *de* Juillet 169

RE'PONSE
DE MONSIEUR
DE St. EVREMOND,
A
Mr. JULIEN.

JE vous avois prié de m'envoyer l'EDIT DE PRATO, & le NOUVEAU SYSTEME D'AMOUR. Vous avez eu la bonté d'envoyer le SYSTEME à Monſieur Silveſtre, qui nous l'a lû chez Madame Mazarin. Il n'y a rien qui ne ſoit très-agréable. La maniere de conter égale celle de la Fontaine, & je croi que la

nouveauté ne doit pas déplaire aux plus Prudes : c'eſt leur établir comme un droit d'en faire autant que vous. Mais peut-être qu'elles n'ont beſoin ni d'autorité, ni d'exemple, & qu'elles imitent moins qu'elles ne ſont imitées.

Il me ſembloit qu'il n'y avoit rien à corriger dans vôtre EDIT DE PRATO, quand vous eûtes la bonté de me le lire. L'idée de la perfection gêne trop. J'aurois voulu le voir avec ſes graces naturelles, ſans attendre ce qu'auront mis ou retranché les ſoins de l'art. Vous êtes dans le pays du monde où l'on écrit le mieux. La Hollande ne ſe contente pas d'avoir ôté à l'Italie la gloire de bien écrire en Latin, elle ne laiſſe pas à la France celle de mieux écrire en François. Vous êtes venu en ce Pays-là augmenter le nombre de ceux qui écrivent ſi bien en nôtre Langue. Pour moi, Monſieur, je ne mérite aucune des louanges que vous me donnez. Conſerver un peu de ſanté, ou pour mieux dire, me rendre la vie ſupportable, eſt tout mon ſoin. J'en aurai toûjours un fort grand pour vous perſuader qu'on ne peut être avec plus d'eſtime que je ſuis, *&c.*

BILLET A MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

L'AFFREUSE Retraite dont vous m[e] parlez ne la sauroit être pour vou[s] plus que pour moi. Quand vous êtes contente, je suis satisfait: quand vous avez à vous plaindre de vôtre condition, c'e[st] un sujet de me plaindre de la mienne. J'attens de vôtre fermeté, que vous souffrirez encore quelque tems le méchan[t] état de vos Affaires; & de vôtre bon sens, que l'illusion des faux biens imaginés ne prendra aucun pouvoir sur vôtre esprit. Esperez, Madame; vos embarras finiront. Quittez la biere, bûvez vôtre vin, & faites venir à Mustapha ses inspirations ordinaires quand il a bû. Cela vaut mieux contre la mauvaise Fortune, que la CONSOLATION de Sénéque à Marcia.

LET-

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE ST EVREMOND.

MONSIEUR de Clerembaut m'a fait un sensible plaisir en me disant que [v]ous songiez à moi: j'en suis digne par [l'a]ttachement que je conserve pour vous. [N]ous allons mériter des louanges de la [p]osterité par la durée de nôtre Vie, & [pa]r celle de l'Amitié. Je croi que je vi[vr]ai autant que vous. Je suis lasse quel[qu]efois de faire toûjours la même chose, [&] je louë le Suisse qui se jetta dans la ri[vi]ere par cette raison. Mes amis me re[pr]ennent souvent sur cela, & m'assûrent [qu]e la Vie est bonne tant que l'on est [tr]anquille, & que l'esprit est sain. La [fo]rce du Corps donne d'autres pensées. [L]'on préfereroit sa force à celle de l'Esprit:

prit: mais tout eſt inutile quand on n ſauroit rien changer; il vaut autant s'éloi gner des Réflexions, que d'en faire qu ne ſervent à rien. Madame Sandwich m' donné mille plaiſirs, par le bonheur qu j'ai eu de lui plaire: je ne croyois pas ſu mon déclin, pouvoir être propre à un femme de ſon âge. Elle a plus d'eſpri que toutes les femmes de France, & plu de veritable mérite. Elle nous quitte c'eſt un regret pour tout ce qui la con noît, & pour moi particulierement S vous aviez été ici nous aurions fait d Repas digne du tems paſſé. Aimez-m toûjours. Madame de Coulange a pris commiſſion de faire vos Complimens Monſieur le Comte de Grammont, p Madame la Comteſſe de Grammont. Il e ſi jeune que je le croi auſſi leger que d tems qu'il haïſſoit les malades, & qu'il l aimoit dès qu'ils étoient revenus en ſant Tout ce qui revient d'Angleterre parle d la Beauté de Madame la Ducheſſe Maz rin, comme on parle ici de celle de M demoiſelle de Bellefond qui commenc

Vo

(1) Madame Hervart nâquit à Geneve le 12. de D cembre 1602, Jour même de l'ESCALADE. Sa M ſentant les premieres douleurs de l'Accouchement, en chercher la Sage-Femme par une Servante, qui ayant ouve des gens armes dans les Ruës donna l'allarme: eſt ce qui a fait dire à Mr. de Saint-Evremond que adame *Hervart avoit ſauvé Geneve.*

Vous m'avez attachée à Madame Mazarin, & je n'en entens point dire de bien ſans plaiſir. Adieu, Monſieur; pourquoi n'eſt-ce pas un bon Jour? Il ne faudroit pas mourir ſans ſe voir.

A MADAME HERVART.

CE ne fut point par un hazard
Que Geneve fut conſervée,
L'Etoile de Madame Hervart
De l'ESCALADE l'a ſauvée (1),
Ainſi la moderne Sion
Lui doit ſa conſervation;
Et depuis ce jour ſalutaire,
On ſait que tous ſes habitans
La regardent comme une mere,
Qui les voit comme ſes enfans.
Quelqu'un pour rimer à Geneve
La traite d'une nouvelle Eve;

Mais

Mais si je l'ai bien entendu,
Madame Hervart n'a de sa vie
Fait connoître la moindre envie
De goûter du Fruit défendu.
Elle auroit peu craint la cautelle
Du Serpent, du fin seducteur:
Pour le genre-humain, quel bonheur,
Si l'autre Eve eût été comme elle!
Puisse Madame Hervart dix Ans
Etre encor parmi les vivans!
De nôtre Faculté Françoise,
Généreuse en sa fonction
Ayons la pure affection;
Point de commerce avec l'Angloise;
Ses Docteurs demandent pour eux
Des Malades trop généreux.
Laissons aux Docteurs d'Angleterre
Tous les maux qu'auront les Anglois,
Et que jamais aucun François
Ne soit malade en cette Terre,
S'il n'est pas sûr de l'amitié
De son Docteur Réfugié.
Le Médecin François essuye
Vent de nord, neige, grêle, pluye:
Pour une petite Vapeur,
Pour un commencement de Rhûme,
On fait quitter au bon Docteur
Son mince matelas, & son gros lit de plume;
Et quand il est venu, d'un air tout gracieux,

La Malade lui dit, " on se porte un peu mieux;
„ On se trouve assez soulagée,
„ Et l'on vous est bien obligée;
„ Mais il n'en faut pas abuser,
„ Docteur, allez vous reposer.
On le reconduit, on l'éclaire;
A peu près voila son salaire,
Que le magnanime Docteur
Semble recevoir de bon cœur.
L'Anglois croit que les Nuits aux Docteurs sont données
Pour attendre en repos le retour du soleil,
Laissant tranquillement jusques à leur réveil
Le Malade inquiet au soin des Destinées.
Une basse assiduité,
Une servile diligence
Feroient tort à la suffisance
D'un Médecin par tout vanté.
Son nom fait pour lui son office,
Sa réputation lui tient lieu de service:
Encore s'il ne coûtoit rien
On pourroit être son Malade;
Mais le Docteur se persuade
Qu'on ne sauroit jamais le payer assez bien.
Nous avons des Docteurs de nôtre connoissance
Gens d'esprit, de savoir, de grande experience,
D'un soin pour le Malade exact & diligent,
Et d'un procedé noble à l'égard de l'argent.
C'est-là que nous devons porter nos Maladies,

C'eſt-là qu'honnêtement elles feront gueries,
Et ſi l'on nous en croit, Madame Hervart & moi,
Les Anglois dans nos maux auront fort peu d'emploi.
Pour éviter l'Apoplexie,
Prévenir toute Létargie,
Qu'elle ait toûjours auprès de ſoi
Les meilleures Gouttes du Roi :
Que le douziéme de Decembre
Elle deſcende de ſa chambre,
Pour faire la ſolemnité
De ſa vieille Nativité;
Pour pouvoir entendre à ſon aiſe
La CHANSON de Monſieur de Beze (1),
Et donner dans un long Feſtin
Aſſez largement ſon bon vin.
Qu'elle ſoit toûjours regardée
Comme la Mere des Croyans,
Et qu'à Geneve tous les ans
Sa Fête puiſſe être gardée.



SUR

(1) La Chanſon qu'on chante tous les Ans à Geneve, le jour de l'ESCALADE, a été faite par Theodore de Beze.

SUR LE ROI D'ESPAGNE (1).

JE maintiens la Paix dans le Monde:
Il eſt certain que par ma Mort (2),
On verroit la rage du ſort,
De carnage & d'horreur couvrir la terre & l'onde.

Que d'autres vantent leur pouvoir,
Ou leur vertu, ou leur conduite:
JE VIS: j'ai le plus grand merite
Que dans l'Europe on puiſſe avoir.

LETTRE A MONSIEUR SILVESTRE.

MADAME Mazarin eſt aſſez indiſpoſée pour ne vous écrire pas de ſa main; elle emprunte la mienne, & m'ordonne de vous dire que vous lui avez fait un

(1) Charles II.
(2) Ce Prince mourut le 1. de Novembre 1700.

un fort grand plaiſir de lui donner de vos nouvelles, & de celles de toute vôtre petite Caravane. Elle a été ſenſible à la miſere où vous vous êtes trouvés à Anvers, de n'avoir que du Vin de Bourgogne à boire; point de Biere, point de Vin de Moſelle, de Vin de Bourdeaux: elle a plaint vôtre malheur. Mylord Montaigu a eu les ſentimens d'un vrai Pere qui fait voyager ſon Fils. Pour moi qu'on accuſe d'indifference & quelquefois de dureté, j'ai été bien-aiſe que Mylord Monthermer s'accoûtumât de bonne heure à la fatigue. Madame Mazarin a de la peine à comprendre comment peut revenir une Caravane ſans apporter ni Singes, ni Perroquets. Vous avez trouvé à Amſterdam une Guenuche ſi petite & ſi délicate, qu'elle n'auroit jamais paſſé la mer. Vous avez vû à Breda un Singe merveilleux, dont on ne vouloit pas ſe défaire. Il n'y a point de Ville qui n'ait eu ſa rareté, & dont vous ne rendiez auſſi bon compte que le Voyageur Allemand le plus exact pourroit faire (1). Pour envoyer des Guenons & des Jambons, qu'on s'adreſſe

(1) Voyez dans le II. Tome la Comedie de SIR POLITICK WOULD-BE, Acte III. Scene 2.

dreſſe à des marchands: vous voyagez en curieux, & je ne doute point que vôtre Journal ne ſoit bien rempli.

Depuis ma Lettre écrite, Madame Mazarin a ſû que Monſieur Pujolas a eu un accident aſſez fâcheux: elle en a été fort touchée auſſi bien que moi. Vous avez la mine de ne revenir pas ſi-tôt: d'Inſpecteur de jardins & de bâtimens, vous deviendrez pour quelque tems encore Inſpecteur de vie & mœurs.

Si vous revenez,

> Apportez des guenons
> Avec des perroquets:

Si vous allez à Rome,

> Apportez des pardons
> Avec des Chapelets.



SUR

SUR LA MORT DE MADAME LA DUCHESSE MAZARIN.

STANCES IRREGULIERES.

ENfin le Ciel l'a retirée,
Cette beauté tant adorée;
Celle qui causa tant d'amour,
Helas! vient de perdre le jour (1)!

Que l'on apprenne de nos larmes,
Quel fut le pouvoir de ses charmes;
Et que par nôtre desespoir,
Un mérite si grand se fasse concevoir.

Chacun aujourd'hui se lamente,
Chacun lui porte ses douleurs;
Et l'on ne voit personne exemte,
De ce dernier devoir que lui rendent les cœurs.
Ah! MAZARIN, morte, vivante,
Que tu nous as coûté de pleurs!

Pré-

(1) Madame Mazarin mourut le 2. de Juillet 1699. Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond.*

Précieux souvenir de sa gloire passée,
De ses beaux yeux si chers encore à la pensée;
Eternel entretien que fournit l'amitié,
Plus triste sentiment qu'inspire la pitié;
Douleur, juste douleur, si tendre, si fidelle,
Montrez ce que nos Cœurs ont conservé pour elle.

Mais pourroient-ils ne le conserver pas?
Quel autre objet eût nôtre ame charmée!
Il n'étoit plus pour nous d'autres appas,
Point d'autre amour, après l'avoir aimée.

De son esprit on étoit enchanté,
Quand on l'avoit entretenuë;
Qui la voyoit, qui l'avoit vûë,
Ne pouvoit plus souffrir d'autre beauté.

Les charmes, les vertus, se disputoient en elle
L'avantage du rang, l'honneur du premier lieu;
Et l'on a vû durer leur jalouse querelle,
Jusqu'au moment fatal de l'éternel adieu.

Faloit-il être inexorable,
Lors qu'on vous conjuroit de prendre soin de vous!
Lors que vous refusiez de vivre au moins pour nous;
Puis que le dégoût de la vie,
Vous en ôtoit pour vous la naturelle envie!

Chacun

Chacun vous propoſoit les moyens de guerir;
Et vous vous obſtiniez contre tous à mourir.
N'avez-vous été ſi charmante,
Que pour nous préparer le plus grand des malheurs?
Ah! Mazarin, morte, vivante,
Que vous avez cauſé de pleurs!

Vous verrez, vous verrez, quand vous m'aurez perduë:
Injuſte, par ces mots répetés tant de fois,
Vous annonciez la Mort que vous avez vouluë,
Sans aucun égard à nos droits.

Le Ciel en vous formant fit ce parfait ouvrage,
Moins pour vôtre interêt que pour nôtre avantage;
Ainſi vous nous deviez le compte de vos jours,
Ce n'étoit point à vous d'en arrêter le cours.

Vous vous deviez au monde, & ce fut une injure,
Un outrage, un affront à toute la nature,
De préferer l'horreur de l'éternelle nuit
A l'aimable clarté du ſoleil qui nous luit.

Vous le fites pourtant, cruelle:
Au lieu d'attendre le trépas,
A l'heure juſte & naturelle;
Vous alliez au devant, ou vous hâtiez ſes pas.

Jamais la Mort ne fut ſoufferte,
Avec tant de tranquilité;

Jamais

Jamais on ne ſentit de perte,
Avec plus de douleur, & moins de fermeté.

Mais que dis-je; nôtre tendreſſe,
Pouvoit-elle être une foibleſſe;
Non, non; l'on ne ſauroit blâmer,
L'excès où nous l'avons portée;
Celle qu'on ne pût trop aimer
Ne peut être trop regretée.

Beaux eſprits, Curieux, Savans,
Gens d'agréable compagnie;
Quand vous pourriez vivre cent ans,
Vous ne verriez jamais un ſemblable génie.

Adorateurs de la Beauté,
Gardez-vous de prendre des chaînes;
Conſervez vôtre liberté,
Il n'eſt plus de ſujet qui mérite vos peines.

De ſes perfections c'eſt trop long-tems parler:
Trouvons-lui des défauts pour nous en conſoler.
Helas! autre ſource de larmes,
Tous ſes défauts avoient des charmes!

Quand elle grondoit ſes amis,
Un peu plus qu'il n'étoit permis,
Son humeur chagrine étoit chere;
Et l'on trouvoit dans ſa colere,
Un ſi naturel agrément,
Qu'on ſe trouvoit heureux du mauvais traitement.

Pleu-

Pleurons une perſonne aimable,
Juſqu'aux choſes qui font haïr;
Pleurons une femme eſtimable,
De n'avoir jamais ſû ni tromper, ni haïr.

Miniſtres Etrangers, qui cherchant à lui plaire,
Vous donniez la douceur d'un commerce ordinaire;
Ajoûtez vos regrets à nos afflictions,
Et rempliſſez de Deuil toutes les Nations.

LETTRE DE MADEMOISELLE DE L'ENCLOS, A MONSIEUR DE St. EVREMOND.

QUELLE perte pour vous, Monſieur! ſi on n'avoit pas à ſe perdre ſoi-méme, on ne ſe conſoleroit jamais. Je vous plains ſenſiblement: vous venez de perdre un Commerce aimable, qui vous a ſoûtenu dans un Pays étranger. Que peut-on faire pour remplacer un tel malheur?

Ceux qui vivent long-tems ſont ſujets à voir mourir leurs amis. Après cela vôtre Eſprit, vôtre Philoſophie vous ſervira à vous ſoûtenir. J'ai ſenti cette Mort comme ſi j'avois eu l'honneur de connoître Madame Mazarin. Elle a ſongé à moi dans mes maux: j'ai été touchée de cette bonté; & ce qu'elle étoit pour vous m'avoit attachée à elle. Il n'y a plus de remede, & il n'y en a nul à ce qui arrive à nos pauvres corps. Conſervez le vôtre. Vos Amis aiment à vous voir ſi ſain & ſi ſage: car je tiens pour *Sages* ceux qui ſavent ſe rendre heureux. Je vous rends mille graces du Thé que vous m'avez envoyé. La gayeté de vôtre Lettre m'a autant plû que vôtre préſent. Vous allez ravoir Madame Sandwich, que nous voyons partir avec beaucoup de regret. Je voudrois que la ſituation de ſa vie vous pût ſervir de quelque conſolation. J'ignore les manieres Angloiſes: cette Dame a été très-Françoiſe ici. Adieu mille fois, Monſieur. Si l'on pouvoit penſer comme Madame de Chevreuſe, qui croyoit en mourant qu'elle alloit cauſer avec tous ſes Amis en l'autre Monde; il ſeroit doux de le penſer.

LET-

LETTRE
DE MONSIEUR
DE St. EVREMOND,
A Mr. LE MARQUIS
DE CANAPLES.

VOus ne pouviez pas, Monsieur, me donner de meilleures marques de vô-tre Amitié, qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis, & de la force de mon esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente Ans, il me seroit difficile de pouvoir rétablir l'agré-ment d'un pareil Commerce: à l'âge où je suis il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre, Monsieur, & celui de quel-ques personnes qui prennent part enco à mes interêts, me seroient d'un gran secours à Paris: je ne balancerois pas l'aller chercher, si les incommodités d la derniere Vieillesse n'y apportoient u grand obstacle. D'ailleurs que ferois-je Paris, que me cacher, ou me présente ave

ec differentes horreurs; souvent mala-de, toûjours caduc, décrepit? On pour-roit dire de moi ce que disoit Madame de Cornuel d'une Dame: *Je voudrois bien savoir le Cimetiere où elle va renouveller de Carcasse.* Voila de bonnes raisons pour e pas quitter l'Angleterre. La plus for-e, c'est que le peu de Bien que j'ai ne ourroit pas passer la mer avec moi; il e seroit comme impossible de le tirer 'ici: c'est presque rien; mais je vis de rien-là. Madame Mazarin m'a dû jus-es à huit cens Livres Sterling: elle me oit encore quatre cens Guinées quand e est morte. Assûrément elle disposoit ce que j'avois, plus que moi même: extrémités où elle s'est trouvée, sont onceva bles. Je voudrois avoir donné qui me reste, & qu'elle vêcût. Vous erdez une de vos meilleures Amies: s ne sauriez croire combien elle a été ettée du Public & des Particuliers. a eu tant d'indifference pour la Vie, n auroit crû qu'elle n'étoit pas fâchée a perdre. Les Anglois, qui surpassent es les Nations à mourir, la doivent rder avec jalousie. Soyez assûré, nsieur, que je suis. *&c.*

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

VOTRE Lettre m'a remplie de D[...] sirs inutiles, dont je ne me croy[...] plus capable. *Les Jours se passent*, co[...] me disoit le bon homme Des Yveteau[...] *dans l'Ignorance & la Paresse*, *& ces Jo[...] nous détruisent*, *& nous font perdre* [...] *choses à quoi nous sommes attachés.* Vo[...] disiez autrefois que *je ne mourrois que* [...] *Réflexion:* je tâche à n'en plus faire, [...] à oublier le lendemain le jour que je [...] aujourd'hui. Tout le monde me dit q[...] j'ai moins à me plaindre du tems, qu[...] autre. De quelque sorte que cela so[...] qui m'auroit proposé une telle Vie, [...] me serois penduë. Cependant on tien[...] un vilain corps, comme à un corps agr[éa]ble: on aime à sentir l'aise & le repos. L'appétit est quelque chose dont je jouïs encore. Plût à Dieu de pouvoir éprouver mon Estomac avec le vôtre, & parler de tous les originaux que nous avons connus, dont le souvenir me réjouït plus que la présence de beaucoup de gens que je vois; quoi qu'il y ait du bon dans tout cela, mais, à dire le vrai, nul rapport. Monsieur de Clerembaut me demande souvent, s'il ressemble par l'Esprit à son Pere; *non*, lui dis-je: mais j'espere de sa présomption qu'il croit ce *non* avantageux, & peut-être qu'il y a des gens qui le trouveroient. Quelle comparaison du Siecle présent avec celui que nous avons vû! Vous allez avoir Madame Sandwich; mais je crains qu'elle aille à la campagne. Elle fait tout ce que vous pensez d'elle. Madame Sandwich vous dira plus de nouvelles de ce Pays-ci que moi. Elle a tout approfondi & pénétré: elle connoît parfaitement tout ce que je hante, & a trouvé le moyen de n'être point Etrangere ici.

RÉPONSE
DE MONSIEUR
DE St. EVREMOND,
A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

LA derniere Lettre que je reçois de Mademoiselle de l'Enclos me semble toûjours la meilleure; & ce n'est point que le sentiment du plaisir présent l'emporte sur le souvenir du passé : la veritable raison est que vôtre Esprit se fortifie tous les jours. S'il en est du Corps comme de l'Esprit, je soûtiendrois mal ce Combat d'Estomac dont vous me parlez. J'ai voulu faire un essai du mien contre celui de Madame Sandwich, à un grand Repas chez Mylord Jersey : je ne fus pas vaincu. Tout le monde connoît l'esprit de Madame Sandwich : je voi son bon goût par l'estime extraordinaire qu'elle a pour vous. Je ne fus pas vaincu sur les loüanges qu'elle vous donna, non plus

que sur l'appétit. Vous êtes de tous les Pays; aussi estimée à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les Tems; & quand je vous allegue pour faire honneur au mien, les jeunes-gens vous nomment aussi-tôt pour donner l'avantage au leur. Vous voila maitresse du présent & du passé; puissiez-vous avoir des droits considerables sur l'avenir! Je n'ai pas en vûë la réputation; elle vous est assûrée dans tous les tems : je regarde une chose plus essentielle; c'est la Vie, dont huit jours valent mieux que huit siécles de gloire après la Mort. *Qui vous auroit proposé autrefois de vivre comme vous vivez, vous vous seriez penduë*; (l'expression me charme) cependant vous vous contentez de *l'Aise* & du *Repos*, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.

L'esprit vous satisfait, ou du moins vous console;
Mais on préfereroit de vivre jeune & folle,
Et laisser aux Vieillards exemts de passions
La triste gravité de leurs Réflexions.

Il n'y a personne qui fasse plus de cas de la Jeunesse que moi : comme je n'y tiens que par le souvenir, je sui vôtre exemple;

& m'accommode du présent le mieux qu'il m'est possible. Plût à Dieu que Madame Mazarin eût été de nôtre sentiment! Elle vivroit encore: mais elle a voulu mourir la plus belle du monde. Madame Sandwich va à la campagne: elle part d'ici admirée à Londres, comme elle a été à Paris. Vivez; la Vie est bonne, quand elle est sans douleur. Je vous prie de faire tenir ce Billet à Monsieur l'Abbé de Hautefeuille, chez Madame la Duchesse de Bouillon. Je voi quelquefois les Amis de Mr. l'Abbé du Bois, qui se plaignent d'être oubliés: assûrez-le de mes très-humbles respects.

LETTRE
DE MONSIEUR
DE St. EVREMOND,
A Mr. LE MARQUIS
DE CANAPLES.

JE ne sai, Monsieur, si vous avez reçû la Lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire, pour vous rendre graces très-humbles des offres les plus obligeantes que l'on puisse faire. Je voudrois bien être en état de m'en pouvoir servir. La nature dont j'ai eu tant de sujet de me louër, est sur le point de retirer ses faveurs, & de me traiter comme elle a traité Madame Mazarin. C'est une cruauté pour Madame Mazarin, qui étoit aussi belle que jamais, & la même que vous l'avez vûë: elle s'est fort peu souciée de l'injustice qu'elle lui a faite; car jamais personne n'est morte avec tant de résignation & de fermeté. Je m'afflige de sa perte tous les jours. Elle disoit souvent un vers de la Fontaine, dont je ne doute point qu'elle ne se fût servie à mon égard, & dont je ne saurois me servir au sien:

Sur les aîles du tems la tristesse s'envole.

Je voudrois pouvoir faire ce qu'elle eût fait, & ce que je ne saurois gagner sur moi. L'interêt de ce qu'elle me devoit n'a aucune part à mes regrets. Quand je songe que la Niece & l'Héritiere de Monsieur le Cardinal Mazarin a eu besoin de moi en certains tems pour subsister,

ter, je fais des Réflexions Chrétiennes qui ſerviront à mon Salut, ſi elles ſont inutiles pour mon Payement.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS,
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND.

LE Bel-Eſprit eſt bien dangereux dans l'Amitié! Vôtre Lettre en auroit gâté une autre que moi. Je connois vôtre imagination vive & étonnante, & j'ai même eu beſoin de me ſouvenir que Lucien a écrit à la loüange de la Mouche, pour m'accoûtumer à vôtre ſtile. Plût à Dieu que vous pûſſiez penſer de moi ce que vous en dites! je me paſſerois de toutes les Nations. Auſſi eſt-ce à vous que la gloire en demeure. C'eſt un chef-d'œuvre que vôtre derniere Lettre: elle a fait le ſujet de toutes les converſations que l'on

l'on a eûës dans ma chambre depuis un mois. Vous retournez à la Jeuneſſe: vous faites bien de l'aimer. La Philoſophie ſied bien avec les agrémens de l'eſprit. Ce n'eſt pas aſſez d'être ſage, il faut plaire; & je voi bien que vous plairez toûjours, tant que vous penſerez comme vous penſez. Peu de gens réſiſtent aux Années: je croi ne m'en être pas encore laiſſée accabler. Je ſouhaiterois comme vous que Madame Mazarin eût regardé la Vie en elle-même, ſans ſonger à ſon viſage, qui eût toûjours été aimable, quand le bon-ſens auroit tenu la place de quelque éclat de moins. Madame Sandwich conſervera la force de l'eſprit, en perdant la jeuneſſe: au moins le penſai-je ainſi. Adieu, Monſieur, quand vous verrez Madame la Comteſſe de Sandwich, faites-la ſouvenir de moi: je ſerois très-fâchée d'en être oubliée.



LETTRE
A MYLORD
MONTAIGU.

ON ne peut pas être plus ſenſible que je le ſuis à l'honneur de vôtre ſouvenir. Il n'y a pas un mot de vôtre Lettre qui ne m'ait donné du plaiſir, excepté ceux qui m'aſſûrent que vous mangez des Trufes tous les jours. Je n'ai pû m'empêcher de pleurer quand j'ai penſé que j'en mangeois avec Madame Mazarin: je me la ſuis repréſentée avec tous ſes Charmes; j'ai crû être à Boughton; le Nil & les Crocodiles m'ont paru. Je ne puis continuer ce diſcours ſans douleur: il le faut finir. Madame Sandwich eſt à Windſor depuis neuf ou dix jours. Je lui ai envoyé vôtre Lettre: ſi elle revient à Londres, comme il y a apparence, je ne manquerai pas, Mylord, de lui parler de la Muſique & des Trufes qui l'attendent. Je ne doute point que Monſieur Silveſtre n'ait fait concerter les Pieces de Corelli qu'il a apportées, & qui nous doivent faire mépriſer la CHACONNE de *Galatée*, & la LOGISTILLE de *Roland*. Nous attendions Monſieur Silveſtre ſur l'Architecture & ſur la Peinture: il nous a dépayſés; Corelli a pris la place de Michel-Ange, & de Raphaël. Je voudrois bien que ce Docteur voulût me traduire quelque Chapitre de l'Auteur qui nous enſeigne le moyen de ne point mourir (1). Je n'eſpere plus qu'en celui-ci. Tous les Médecins, les Apotiquaires, les Chirurgiens ſont enragez contre lui, de diſpoſer de la Mort à leur préjudice. Puiſſai-je, Mylord, profiter de ſes inſtructions, & vivre les MILLE AÑOS des Eſpagnols, pour vous conſerver un très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

(1) Mr. Asgil publia un Livre Anglois en 1700 où il prétend faire voir qu'*en conſequence de l'Alliance de la Vie éternelle révélée dans l'Ecriture, l'homme peut être transferé de la Terre à la Vie éternelle, ſans paſſer par la Mort*. Voyez les NOUVELLES *de la République des Lettres*, du mois de Novembre 1700, & les autres Journaux de ce tems-là.

LET-

LETTRE

A MONSIEUR ***.

VOus ne fauriez croire, Monfieur, combien la Mort a trouvé de partifans contre cet Auteur moderne, qui veut nous exemter de mourir. Les plus grands ennemis qu'il ait à combattre font les Médecins. Toutes les Facultés fe font réunies, comprenant bien que s'il n'y a plus de mort, il n'y a plus de maladies: plus de maladies, plus de Docteurs.

LE GALENISTE.

Il eft tems de finir nos mefintelligences,
Il eft tems de nous réunir:
La Mort eft attaquée, il faut la maintenir;
Redoublons nos Ordonnances.
Ecrire qu'on ne mourra plus!
S'il eft vrai, nous fommes perdus!
Adieu nos Ecoles publiques;
Qui pis eft, adieu nos Pratiques.

Ah!

(1) Il y avoit alors, (1700), à Londres un Docteur Allemand, nommé Heiwig, qui prétendoit guerir les Maladies par des Sueurs Sympathiques. Il fuffiloit qu'il eût de

Ah! que cet immortel n'eft-il entre nos mains!
Ventoufe, vomitif, faignée, & médecine,
Le remettroient bien-tôt au rang des vieux humains.

LE SYMPATHIQUE.

Si je pouvois avoir un peu de fon Urine,
Il auroit beau paffer la mer,
Pour éviter ma Sympathie,
Fût-il en Dannemarc, je le ferois fuer (1);
Je le rendrois plus fec que n'eft une momie.

LE CHIMISTE.

Et moi je tire à mon fourneau
Une certaine Quinteffence,
Dont une goute ou deux le mettroient au tombeau;
Bien d'autres en ont fait déja l'experience.

L'APOTICAIRE.

Que deviendra nôtre métier,
Difent l'un & l'autre Garnier (2),
Si l'on croit ce nouveau Prophete?
De Simples & de Minéraux,
De Syrops & de Cordiaux,
Nôtre provifion eft faite;

Mais

de l'Urine du Malade, pour le faire fuer au tems & à l'heure qu'il jugeoit à propos, même dans une diftance fort eloignée.

(2) Le Pere & le Fils.

Mais qui des Drogues fera cas,
Du moment qu'on ne mourra pas?
On nous verra dans nos Boutiques,
Morfondus, triſtes & chagrins,
Vivre toûjours, mais vivre étiques,
Auſſi bien que les Médecins.

L'Anatomiste.

J'entens le renommé Buiſſiere,
Qui les membres n'épargne guere
Pour ſauver le reſte du corps;
J'entens Buiſſiere qui s'écrie,
Où pourrai-je trouver des Morts
Pour mes Leçons d'Anatomie!

Le Lithotomiste.

Helas! mon bon tems eſt fini,
Dit le Docteur Cipriani;
Je ne taillerai plus perſonne!
Aſſez de louange on me donne;
On m'admire dans mon emploi;
Où ſeront les Pierres pour moi?
Des gens de nature immortelle
N'auront pas même la Gravelle.

Mai[s]

(1) Empereur des Mogols, ſi connu par la Relati[on] des Voyages de Mr Bernier

(2) Mr. Cipriani, habile Chirurgien, & excellent O[pé]rateur pour la Taille & l'Extraction de la Pierre, av[oit] deſſein de s'en aller dans les Indes avec le Sieur de P[...] ils devoient emmener avec eux Dieupart, fameux jou[eur]

Mais quoi! ces Immortalités,
A la Foi du Chrétien ſont des dons affectés,
Non pas de graces générales:
Quittons l'Europe pour jamais
Et taillons, taillons deſormais,
Dans les Indes Orientales.
Nous y taillerons des Omrahs,
De tems en tems quelques Rajas;
Et n'étoit ſa Vieilleſſe extrême,
Peut-être Aureng-zebe lui-même (1).
Si les gens à tailler nous manquent quelquefois,
Nous pourrons joüer plus d'un rolle:
Nous aurons avec nous, des Flutes, des Hautbois,
Pour guerir de la Tarantole (2).

Au Docteur Silvestre.

Moquez-vous de leur embarras,
Docteur, au teint frais, gros, & gras;
Quand vous n'aurez plus de Malades,
Vous aurez toûjours vos Sonnades,
Vos Muſiques de Corelli
Pour faire un Concert accompli.
Je ne vous plains donc point: il eſt indubitable
Que vous perdrez vos biens quand nous perdrons
nos maux;

Mais

de Claveſſin, & quelques autres Muſiciens. La *Tarantule*, ou *Tarantole* eſt une eſpece d'Araignée, dont la morſure eſt mortelle, ſi on n'y apporte un prompt remede; & ce remede c'eſt la Muſique. Voyez le Voyage *d'Italie* de Mr. Miſſon, Tome III. & la Diſſertation de Mr. Baglivi de *Anatome, morſu & effectibus Tarantulæ*,

Mais vous vous sauverez par les Arts liberaux,
Et ferez un Métier beaucoup plus agréable.
Je vous dirai pour parler tout de bon,
Que l'agrément de vôtre compagnie,
A sû gagner nôtre inclination:
Nous aimons mieux vôtre ancien génie
Nous aimons mieux vôtre Erudition,
Que vos talens apportés d'Italie.



HUITAIN.

Enfin j'ai reconnu la flateuse imposture
Des vains, des faux plaisirs que l'on goûte en ces lieux;
Ce n'est qu'illusion, chimere toute pure,
Heureux qui de bonne heure a pû songer aux Cieux!
J'y trouve cependant une chose assez dure,
C'est qu'on n'arrive point au Séjour glorieux
Sans passer par la sepulture;
Une autre route seroit mieux.



ELO-

ELOGE
DU ROI.

Don Antonio de Cordoue (1) disoit, qu'*il est difficile de trouver un grand Héros; un grand Héros & un bon Roi ensemble, presque impossible; un grand Héros, un bon Roi, & un honnête-homme; c'est ce qu'on n'avoit jamais vû, & ce qu'on ne verroit jamais.*

Vous n'aviez pas le don de prophetie,
Quand vous fites ce Jugement;
Antonio, si vous étiez en vie,
Vous changeriez de sentiment.

Des bons & justes Rois que le monde renomme;
Aucun n'a jamais fait tant de Peuples heureux;
Nommez tous les Héros, il est plus Héros qu'eux;
Dans le mérite d'Honnête-homme
Où les sujets sont les premiers,
Il a pris sur eux l'avantage,
Et comme enlevé le partage
Que les Rois ont laissé pour les particuliers.

(1) Voyez le Tome III. page 238.

Faut-

Faut-il quitter les plaisirs pour la Gloire?
Ses moindres faits embelliſſent l'Hiſtoire:
Eſt-on en Paix, en ce tems de repos
Où l'on ſuſpend les vertus des Héros?
Eſt-on rentré dans la vie ordinaire?
C'eſt lui qui plaît à ceux qui doivent plaire.

Antonio, ces talens diſperſés
Sont dans le Roi malgré vous ramaſſés;
On reconnoît, ſans beſoin qu'on le nomme,
Le grand Héros, le bon Roi, l'Honnête-homme.

Sur le même Sujet.

VEUT-ON louër un Roi? les louanges qu'on donne
Se doivent aux vertus de quelqu'autre perſonne:
Un Auteur qui le louë avec peu de raiſon
Fait valoir ſon ſujet par la Comparaiſon.
Des Vertus de Héros il fait un Alexandre;
Pour un doux naturel s'il faut de la Bonté,
Il ne manquera pas chez Titus de la prendre;
Il prendra chez Caton Juſtice & Fermeté:
Mais ce qu'on dit du Roi, Vertu, Valeur extrême,
Et Juſtice, & Bonté, tout ſe trouve en lui-même:
Les Auteurs n'auront point la peine d'ajoûter,
Comme ils font en louant un mérite ordinaire;

Qu'il

Qu'ils diſent ſimplement ce que le Roi fait faire,
La grace qu'on veut d'eux c'eſt de ne rien ôter.
De ſon premier état qu'ils nous donnent l'image;
Comment de ce qu'il fut il s'eſt fait ce qu'il eſt,
De ſa Gloire c'eſt-là le plus noble interêt,
C'eſt-là de ſa Vertu le plus digne avantage.
D'autres ſont parvenus aux ſuprêmes Grandeurs
Par de puiſſans appuis & de longues faveurs;
Mais un deſtin opiniâtre
Dont il éprouva les rigueurs,
Lui donna toûjours à combattre
Des ennemis & des malheurs.

Qui pourroit ſurmonter toute ſorte d'obſtacles;
Vaincre des Ennemis, être maître de ſoi;
Celui-là paſſeroit les faiſeurs de Miracles;
Il feroit ce qu'a fait le Roi.

BILLET A MADAME DE LA PERRINE (1).

LA beauté du jour, l'ennui de vôtre chambre, le bruit des petits garçons,

&

(1) Madame la Marquiſe de la Perrine; fille de Mr. de Monginot, Medecin célébre & homme de beaucoup d'eſprit.

& le pavé sec, me font croire que vous ne ferez pas au logis. Si ma Lettre vous y trouve, mandez-moi ce que vous ferez. Il seroit bon d'aller chez Madame Bond. Vous y êtes sûre d'un petit gain, & d'entendre jouër du claveſſin au delà de tout ce qu'on peut entendre en Angleterre. J'attens vôtre Réponse, & suis vôtre mari d'hiver aussi commode l'été, & peut-être l'hiver, qu'un mari de l'ordre des pacifiques des NOELS puisse être.

A LA MEME.

QUITTEZ, quittez, ma bonne Prude,
Vôtre pudique inquietude
De ce que l'on dira de vous,
Quand vous viendrez souper chez nous.
Vous trouverez de la Musique;
Vous pourrez y trouver du Jeu;
Et sans faire le magnifique,
Phaisan, Perdris, bon Vin, bon Feu,
Toute sorte de bonne chere,
Hors une que je ne puis faire.
Ayez soin de vôtre Raison,
Il n'est pas sûr qu'elle revienne;

Vous pourriez la laisser avec un Vin si bon:
Mais pour vôtre Vertu n'en soyez point en peine;
Elle retournera pure en vôtre maison,
Si pure elle entre dans la mienne.

LETTRE A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

ON m'a rendu dans le mois de Decembre la Lettre que vous m'avez écrite le 14. d'Octobre. Elle est un peu vieille; mais les bonnes choses sont agréablement reçûës, quelque tard qu'elles arrivent. Vous êtes serieuse, & vous plaisez; vous donnez de l'agrément à Sénéque, qui n'a pas accoûtumé d'en avoir; vous vous dites Vieille, avec toutes les graces de l'humeur & de l'esprit des Jeunes-gens. J'ai une curiosité que vous pourrez satisfaire: quand il vous souvient de vôtre jeunesse, le souvenir du passé ne vous donne-t-il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur de l'indolence, que du trouble de la passion? Ne sentez-

sentez-vous point dans vôtre cœur une opposition secrete à la tranquillité que vous pensez avoir donnée à vôtre esprit?

Mais aimer, & vous voir aimée
Est une douce liaison,
Qui dans vôtre cœur s'est formée
De concert avec la raison.

D'une amoureuse sympathie
Il faut pour arrêter le cours
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin est celle de la vie.
Puissent les Destins complaisans
Vous donner encore trente Ans
D'Amour & de Philosophie!

C'est ce que je vous souhaite le premier Jour de l'Année; Jour, où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour Etrennes des Souhaits.

BIL

(1) RECUEIL *d'Ouvrages de Mr. de Saint-Evremont qui n'ont pas encore été publiez*, imprimé chez Anisson en 1701.

BILLET
A MONSIEUR
DES MAIZEAUX.

JE vous renvoye, Monsieur, le Livre qu'on vient d'imprimer à Paris sous mon Nom (1). Il n'y a rien de moi dans tout ce Volume, que le commencement du PARALLELE DE MR. LE PRINCE ET DE MR. DE TURENNE; encore est-il tout changé. La LETTRE sur la Mort de Madame Mazarin est la chose du monde que j'aurois la moins faite: je n'ai jamais pensé à telle chose.

Vous pouvez sûrement répondre à vos Amis de Hollande, que les MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***, & le SAINT-EVREMONIANA ne m'appartiennent point (2): il n'y a pas une ligne dans ce dernier qui me convienne. A l'égard des autres Livres qu'on m'attribuë, j'ai marqué dans vôtre Exemplaire les

(2) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1698.

les Pieces qui ne sont pas de moi ; & vous savez qu'on a rempli d'un si grand nombre de fautes celles qui en sont, que je ne m'y reconnois presque plus. Vous m'avez engagé à les corriger ; & il y a trois mois que j'y travaille, sans avoir pû les ôter. Je continuerai pourtant de les revoir, puis que cela vous fait plaisir.

LETTRE
A MYLORD
GALLWAY.

JE ne me suis point donné l'honneur de vous écrire, Mylord, sur le Regiment que le Roi vous a donné (1) : vous auriez eu l'honnêteté de me faire réponse : j'ai voulu vous en ôter la peine, & me suis contenté de prier Mr. de Montandre & Mr. Boyer, de vous assurer que personne au monde ne prendra plus de part que moi à tout ce qui vous regarde.

Venons

(1) Le Roi lui avoit donné un Regiment des Gardes Hollandoises à cheval.

(2) Voyez

Venons à Mr. de Puyzieulx. Je trouve qu'il agit fort prudemment de suivre le méchant goût des Vins de Champagne d'aujourd'hui, pour vendre les siens. Je n'aurois jamais crû que les Vins de Reims fussent devenus des Vins d'Anjou, par la couleur & par la verdeur. Il faut du vert aux vins de Reims : mais un vert avec de la couleur, qui se tourne en sêve quand il est mûr. La Sêve en est amoureuse, & on ne le boit qu'à la fin de Juillet. Vous avez été Amant autrefois, & peut-être croyez-vous que le terme d'*amoureux* est profané. Cependant c'est le terme des grands Connoisseurs, des d'Olonnes, des Boisdaufins, & de vôtre Serviteur ; Côteaux, autrefois fort renommez (2). Jamais on n'aura d'excellent Vin de Montagne qu'on ne leur donne un peu de corps. Quoi qu'en disent les Vignerons modernes, il faut laisser la Tocane aux Vins d'Ay. Les Vins de Sillery & des Roncieres se gardoient deux ans, & ils étoient admirables : mais au bout de quatre mois, ce n'est encore que du verjus. On a laissé pren-

(2) Voyez la VIE *de Mr. de St. Evremond*, sur l'année 1654.

prendre un tel ascendant aux Vins d[e] Bourgogne, malgré tout ce que j'ai dit & ce que j'ai écrit des Vins de Champa-gne (1), que je n'ose plus les nomme[r]. Vous ne sauriez croire la confusion où j'e[n] suis.

Que Mr. de Puyzieulx en fasse une pe[-]tite Cuve de la façon qu'on les faisoit, [il] y a quarante ans, avant la dépravation d[u] goût, & qu'il vous en envoye.

Il étoit bien jeune quand je sortis d[e] France; je ne laissois pas d'avoir l'ho[n-]neur de le connoitre, quoi que mon gra[nd] commerce fût avec Monsieur son Per[e] en qui j'ai perdu un bon ami, & dou[ze] Bouteilles de son meilleur Vin, qu'il m[e] faisoit donner l'hiver par Gautier, s[on] Marchand en Angleterre. Vous m'ob[li-]gerez, Mylord, de faire de grands com[-]plimens pour moi à Mr. de Puyzieulx, [si] vous lui écrivez. Je l'honore, & par [le] mérite de Monsieur son Pere, & par [le] sien.

Je suis si touché du vôtre, que je n['ai] pas besoin de rappeller celui de Mr. [de] Ruvigny, pour vous assûrer que je disp[u-]te[rai]

(1) Voyez la LETTRE *à Mr. le Comte d'O[lon-]ne*, Tome III, pag. 162, 163.

[te]rai à tout le monde les sentimens d'estime [&] d'amitié que l'on doit avoir pour vous. [J]e respecte la vertu, les bonnes qualités, [l]a Philosophie, la capacité en toutes cho-[s]es; & c'est la profession qu'en fait sur vôtre sujet, Mylord, Vôtre très-humble [&] très-obéissant serviteur, & petit Philo-[s]ophe subalterne.

A Londres le 29. d'Août 1701.

BILLET A MADAME [D]E LA PERRINE.

[J]'ENVOYE savoir de Betty comment vous vous portez; & si le redoutable [M]onsieur de Magni ne vous a point don-[n]é de vapeurs. Quand j'aurai l'honneur [d]e vous voir, vous me direz pour laquel[le] vous êtes de ces trois Dames.

LA PRECIEUSE.

Laissez la source des familles
A qui voudra peupler des villes:

Tendres Amans, éloignez-vous
De l'appartement des Epoux.

LA GALANTE.

Je ne puis souffrir la tendresse
D'Amans qui soûpirent toûjours;
Et mon foible est, je le confesse,
Pour les Galans bien faits qui brillent dans les Cou[rs]

LA SOLIDE.

Galans de cour, Amans de ville,
Soûpirans, Epoux en famille;
Il faut tirer parti de tout:
Jamais, Catherine qui file;
Toûjours, Catherine qui coût.

BILLET
A MONSIEUR
SILVESTR[E]

CONTENTEZ-vous, Monsieur, [...] vôtre mérite d'Inspecteur, & n'e[n]treprenez point sur le mien. Je vous lai[sse] les Bâtimens & la Peinture, ne m'inqu[ie]tez pas sur la Géographie gourmande (

(1) Voyez ci-dessus, pag. 54.

Cependant il faut avouër que vos Coqs de Bruyere, vos Saumons, vos Huitres, vos Fruits, & le reste d'une abondance délicieuse dont vous me parlez, vous donnent quelque droit de m'insulter, & ne me laissent de ressource qu'en attribuant tous vos avantages à la direction & à la magnificence de Mylord. *Faites qu'une chose plaise à Mylord Montaigu; & ne vous mettez en peine de rien: quelque dépense qu'il faille faire; quelque soin, quelque industrie qu'il faille employer pour l'avoir, elle ne vous manquera pas.* Ce sont les propres paroles de feuë Madame Mazarin, qui valent des Oracles pour le moins, & qui n'ont jamais été plus justes qu'en cette occasion. Je n'ai jamais eu une si forte envie que celle d'aller à Boughton voir Mylord, la bonne compagnie, l'érudition en son lustre & pleine, quand Monsieur le Vassor y sera: je ne me compte pour rien, car je ne sai pas le Grec.

AU MEME.

SI des incommodités nouvelles, ou pour mieux dire, des vieilles beaucoup

 augmen-

augmentées, ne m'avoient empêché d'aller à Boughton, je ferois auffi heureux qu'un homme de près de cent Ans le peut être. Je pers mille plaifirs, tous de mon goût. Celui de voir la belle Maifon, les belles Eaux, les beaux Canards m'auroit fort touché, quoi qu'Infpecteur médiocre. Vous n'aurez pas de peine à deviner le plus grand de tous, c'eft d'être avec Mylord Montaigu, de jouïr de fon entretien deux fois le jour, avant & après la meilleure chere du monde. Jamais perfonne n'a mieux mérité d'être reçûë magnifiquement, & galamment régalée, que Madame Sandwich; jamais homme ne fut plus propre pour la bien recevoir, & la bien régaler, que Mylord Montaigu. J'efpere que la Cafcade, l'Octogone, les Gerbes, les Jets-d'Eau, auront fait oublier la France à Madame Sandwich; & comme Mylord eft affez heureux pour infpirer fon Goût & fes Deffeins fur les Bâtimens & les Jardins, je ne doute point qu'elle n'entreprenne bien-tôt quelque nouvel Ouvrage à Hincinbrooke (1), qui n'en devra rien à ceux de Boughton. On ne fauroit être plus fenfible que je le fuis à l'honneur de fon fouvenir. Il ne manquoit rien, pour combler mon déplaifir, de n'avoir pas vû Boughton & le Maître du lieu, que de ne point voir Hincinbrooke & fa Maîtreffe, qui eft le plus grand ornement de tous les lieux où elle fe trouve.

Si la pauvre Madame Mazarin vivoit encore, elle auroit des Pêches, dont elle n'auroit pas manqué de me faire part: elle auroit des Trufes, que j'aurois mangées avec elle; fans compter les Carpes de Newhall (2). Il faut récompenfer tant d'avantages perdus, par les Dimanches & les Mecredis de *Montaigu-Houfe* (3).

(1) Maifon de Campagne du Comte de Sandwich.

(2) Maifon de Campagne dans la Province d'Effex. C'étoit autrefois une Maifon Royale, où Henri VIII, & la Reine Elizabeth alloient fouvent.



A

(3) L'Hôtel de Montaigu, à Londres.

A MADAME
DE LA PERRINE
STANCES IRREGULIERES.

IL ne faut point faire la belle,
Vous l'avez trop long-tems été;
Une laideur fraîche & nouvelle
Vaut mieux qu'une vieille beauté.

Oubliez pour jamais les charmes,
Oubliez le tems des amours;
S'il vous en ſouvient, que de larmes
Il vous coûtera tous les jours!

Cloris, il faut ceder à l'âge;
La nature eſt venuë à bout
De ruïner ſon propre ouvrage:
Mais vous avez le bien, vous avez le bon-goût,
Mettez l'un & l'autre en uſage,
Et vous pourrez, Cloris, vous conſoler de tout.

Une petite & propre chere,
Bon vin toûjours, l'hiver bon feu,
Un peu de Muſique & de Jeu,
Juſqu'à cent ans vous feront plaire.

Laiſſez aux petites Philis
Les couleurs de roſe & de lis;
Laiſſez à la ſotte jeuneſſe
Un faux mérite de tendreſſe;
Laiſſez pour les cœurs les deſirs,
Et donnez au goût ſes plaiſirs.

PORTRAIT
DE MADAME
DE LA PERRINE.
SONNET IRREGULIER.

GALANTE ſans amour, facile & vertueuſe;
Dévote ſans ſcrupule, & fort belle Joüeuſe,
Subſiſtant ſans argent, & donnant tout le jour
Thé, caffé, chocolat à ſa petite cour;

De généreux ſans bien avoir ſa maiſon pleine;
D'Amis riches tirer une honnêteté vaine;
Et ſe voir obligée à des remercîmens
Pour l'inutilité de leurs beaux complimens;

C'eſt la condition où le ciel m'a réduite,
Et que j'ai ſoûtenuë avec quelque mérite:
Ce n'eſt pas là pourtant nôtre plus grand malheur!

Eh ! voulez-vous ſavoir la plus pénible épreuve,
Où ſe trouve ſujette une femme d'honneur ?
C'eſt d'être, comme moi, trop long-tems ſage, & veuve.

RÉPONSE.

Que d'autres comptent leurs ennuis;
Vous n'êtes pas la ſeule à mal paſſer les nuits,
Avec ſon Epoux il ennuye;
La plus raiſonnable y languit:
Mais la ſolitude du lit
Eſt pire que ſa compagnie.

BILLET A MONSIEUR SILVESTRE.

DEux de vos Amis me vinrent voir hier, & me propoſerent un Dîner pour vendredi ou ſamedi, où il doit y avoir du Vin étonnant. Ils veulent que vous ſoyez de la partie; ſans cela point de Repas. J'avois deſſein d'aller ce matin à *Montaigu-Houſe*, pour apprendre des nouvelles de la ſanté de Mylord, que je ſouhaite la meilleure du monde. Je ſuis fort

fort ennuyé de l'état où je me trouve: celui où vous êtes me fait craindre pour vous :

Car vous ſavez, Docteur, que la Santé d'Athlete
Eſt, ſelon Hippocrate, à craindre quelquefois.

Monſieur de Barillon, qui mangeoit autant que perſonne, avoit un ſecret admirable contre la plénitude. Avoit-il mangé à crever ? il entretenoit Madame Mazarin des Religieux de la Trape, & quand il avoit parlé demi-heure de leurs abſtinences & de leurs auſterités, il croyoit n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son diſcours faiſoit l'effet d'une diette Ce ſecret-là ne vous ſervira jamais de rien : vous ne faites abſtinence, ni n'en parlez.



LETTRE

A MONSIEUR LE PRINCE

D'AUVERGNE (1).

J'Avois toûjours oüi dire que l'Amiti
ne remontoit point ; sentiment fond
sur quelques observations, que les Pere
aiment mieux leurs Enfans, qu'ils n'e
sont aimés. Pour les Peres, je n'en di
conviens pas ; mais je trouve le Proverb
faux à l'égard des Grands-peres, par m
propre experience. L'Amitié de m
Petit-fils ne s'arrête pas au premier degré
elle remonte de toute sa force pour ve
au *Grand-papa* (2). Que ne fait-on poi
pour lui plaire ? On donne d'excellen
Vin à Londres ; on envoye du meilleu
Thé de Hollande ; on écrit le premie
Je pousserois ces On-là bien loin ; ma
je veux quitter cette espece de tierce pe
sonne, introduite à la Cour par Monsie
d

(1) Emanuel-Maurice de la Tour, dit le *Ba
d'Auvergne*, mort à la Haye en Mars 1702, p
de jours après que Mr. de St. Evremond lui a
écrit cette Lettre. Il étoit fils aîné de Frider
Mauri

de Turenne, & entretenuë après sa mort par ceux de sa Maison ; je la veux quitter, pour vous faire directement des reproches, qui montrent la tendresse du *Grand-papa*. Comment avez-vous pû quitter l'Angleterre, pour aller prendre une fievre en Hollande ? Si vous étiez demeuré à Londres, nôtre Docteur eût empêché sûrement la Maladie, par le Régime ordinaire qu'il prescrit, & qu'il observe lui-même. Il vous eut fait faire dans vôtre Chambre un Potage de Santé, avec un bon Chapon, un Jarret-de-Veau, du Seleri, & de la Chicorée. Il eût fait rôtir deux Perdrix, ou trois si j'y avois été, bien piquées, & de bon fumet. Il y auroit ajoûté un Hétudeau, & un Pigeon de Voliere pour chacun. Le Vin de Villiers pris moderement, eût fait partie d'une simplicité honnête, & nécessaire pour se bien porter. Mais le cher Docteur entre dans ma chambre : ne pouvant empêcher présentement la Maladie, il va vous dire les Remedes qu'il faut employer pour la guerison, *&c.*

POR-

Maurice de la Tour, Comte d'Auvergne ; mais il avoit cedé ses droits d'aînesse.

(2) Le Prince Maurice appelloit ordinairement Monsieur de Saint-Evremond son Grand-papa.

PORTRAIT DU ROI.

ETRE puissant & juste, ambitieux & sage;
De toutes les vertus faire à propos l'usage;
Patient, moderé, maître de ses desirs,
Exact dans les devoirs, sans gêner les plaisirs;
Ne séparer jamais ses interêts des nôtres;
Etre occupé toûjours pour le loisir des autres;
Faire servir la gloire au bien de ses sujets;
Grand Héros dans la guerre, & bon Roi dans la
Paix;
C'est avoir un mérite à gouverner les hommes,
Dont on ne voyoit point des exemples laissés;
Mais on a pû trouver dans le tems où nous sommes
Ce qu'on cherchoit en vain dans les siecles passés.
Celui qui par deux fois soûmit toute la terre
A ses décisions pour la paix, pour la guerre;
Dans la guerre, intrépide aux périls les plus grands,
Arbitre dans la Paix de tous les differens;
Celui qui mit d'accord l'Europe avec l'Asie,
Et qui fit au Sultan recevoir le Traité,
Qu'à Londres, par son ordre, on avoit arrêté;
Ce Prince, helas! ce Prince, a sa trame finie (1).
Si

(1) GUILLAUME III, Roi d'Angleterre, &c, mourut le 19 de Mars 1702.

Si rien pourtant nous pouvoit consoler
C'est qu'au dehors il paroît tout regler:
Chez les Etats, où chacun le déplore,
Il a toûjours la même Autorité;
Mort ou vivant la Nation l'adore,
Et tout à Londre est si bien concerté
Qu'Elisabeth semble y regner encore.
Mais tu n'es plus un exemple à donner,
Elisabeth, ta Gloire est effacée,
Depuis le jour qu'ANNE au Thrône est placée,
D'elle on apprend comme il faut gouverner.

LETTRE A MONSIEUR DES MAIZEAUX.

JE suis fâché, Monsieur, de ne vous avoir pas renvoyé plûtôt le Livre de Monsieur Bayle (1): je vous aurois épargné la peine de l'envoyer querir. Je l'ai lû avec beaucoup de plaisir. Tout ce que vous me faites la grace de m'envoyer est si bien choisi, qu'on ne trouve pas moins de

(1) Le DICTIONAIRE *Historique & Critique*, la seconde Edition, publiée en 1702.

de satisfaction à le lire, que d'instructio[n]
particulierement quand ce sont des O[u]vrages de Monsieur Bayle. Il donne [u]
tour si agréable à sa profonde éruditio[n]
que l'on n'en est jamais dégoûté. Il e[st]
vrai que ses discussions Chronologiqu[es]
me fatiguent un peu: mais elles sont n[é]cessaires aux Historiens; & je trou[ve]
bien-tôt de quoi me dédommager ampl[e]ment, dans les matieres qui suivent. Qu[el]
charme seroit la Lecture, si tous les S[a]vans avoient autant de délicatesse & [de]
justesse d'Esprit que lui! Mais au lieu [de]
ces rares qualités, on ne trouve dans [la]
plûpart des Auteurs qu'une Science co[n]fuse, un faux goût, & un entêteme[nt]
ridicule.

Que de fous pour la connoissance
Que l'on a de l'Antiquité!
Mais bien plus fou celui qui pense
Que la juste Posterité
Saura venger sa suffisance
Du peu qu'on lui rend d'équité.

L'un se plaît aux choses passées,
Que les Livres savent fournir;
Et l'autre veut que l'avenir
Occupe toutes ses pensées;

L

L'un se plaît à ce qui n'est plus,
L'autre à ce qui n'est pas encore,
Dans mon discernement confus,
Lequel est plus fou, je l'ignore.

Qu'on admire le grand Savoir,
L'Erudition infinie,
Où l'on ne voit Sens, ni Génie;
Je ne saurois le concevoir:
Mais je trouve Bayle admirable,
Qui profond autant qu'agréable,
Me met en état de choisir
L'Instruction, ou le Plaisir.

Les Gens du Monde ont certains défauts, qui approchent assez du faux goût, & de la vanité ridicule des Savans.

J'estime beaucoup la Naissance;
S'il arrive pourtant qu'on en soit entêté,
On a pour le Mérite autant de négligence,
Que de soin pour la Qualité.

Rien n'est égal, rien ne ressemble,
Quand les deux se trouvent ensemble:
Il est vrai qu'un injuste sort
Les souffre peu souvent d'accord.

Tel est sans choix prodigue en sa dépense,
Le trop de luxe a son esprit gâté;

Tel

Tel fait entrer dans sa magnificence,
Le Goût exquis avec la Propreté:
Qu'on évite de l'un la moindre ressemblance;
Que l'autre, s'il se peut, en tout soit imité.

Mais par-là du vrai Bien a-t-on la jouïssance?
Par-là peut-on venir à la Félicité?
C'est de quoi nous n'avons aucune experience;
Ce vrai Bien à Mortel n'est jamais arrivé:
On a beau le chercher sur la terre & sur l'onde,
On auroit fait le tour du monde,
Sans l'avoir nulle part trouvé.

En effet, il n'y a qu'une parfaite ré-signation aux Ordres de la Providence qui puisse nous rendre veritablement heu-reux.

Vivons tranquillement, vivons dans l'assûrance,
A qui nôtre Malherbe a consacré ces mots:
Vouloir ce que Dieu veut est la seule Science
Qui nous met en repos (1).

Mais n'est-ce pas aller contre l'Ord[r]e de cette Providence, que de se persecu-ter de la maniere du monde la plus barba-re, parce qu'on n'a pas les mêmes Senti-men[s]

(1) Malherbe dans la CONSOLATION à M. *du Perier sur la Mort de sa Fille.*

[…]ens sur la Religion? comme si la Per-[s]uasion pouvoit s'étendre au delà des Lu-[m]ieres; & qu'il dépendît de nous, de [c]roire ce que nous voulons. Cependant [t]ous ces Maux ne finiront point, que l'on ne redonne à la Religion les anciens Droits qu'elle avoit sur nôtre Cœur (2).

[A]u lieu de disputer toûjours sur la Créance
[P]ar trop d'attachement à son Opinion;
[R]egardons comme on vit, sans chercher comme on pense,
[E]t dans le bien qu'on fait trouvons nôtre Union.

Dans la derniere Conversation que j'eus [av]ec vous, vous me dites certaines Par-ticularités du ROMAN DE LA RO-[S]E, que je voudrois bien voir plus au [lo]ng.



LET-

(2) Voyez le Tome III. page 149.

LETTRE
DE MONSIEUR
DES MAIZEAUX
A MONSIEUR
DE St. EVREMOND
SUR LE
ROMAN DE LA ROSE.

VOici, Monsieur, les Particulari que vous m'avez demandées sur ROMAN DE LA ROSE. Elles m'ont pas coûté beaucoup. Trois quatre de nos anciens Auteurs me les fournies: je n'ai eû que la peine de les masser.

(1) Il étoit natif de la Ville de Lorris en tinois, & il y a apparence que c'est de là qu pris son Nom.

(2) Voyez le RECUEIL *contenant les Nom Sommaire des Oeuvres d'aucuns Poëtes & Rym François, vivans avant l'an M. CCC*; dans OEUVRES *de Fauchet*, Tom. II. fol. 589. l'

Le ROMAN DE LA ROSE est proprement un Cours de Philosophie Amoureuse: c'est un Systême d'Amour, ou, pour parler avec nos anciens Auteurs, *un Oeuvre* qui contient *les Commandemens d'Amour pour parvenir à Jouïssance.* Il fut commencé par Guillaume de Lorris (1); & achevé par Jean Clopinel, surnommé de *Meun*, parce qu'il étoit né à Meun sur Loire (2). On prétend que le Nom de *Clopinel* lui fût donné, à cause qu'il étoit boiteux. Guillaume de Lorris (3) avoit entrepris cet Ouvrage, pour plaire à une Dame qu'il aimoit: mais il mourut environ l'an 1260. sans avoir pû l'achever. Jean de Meun le continua quarante ans après la mort de Lorris. Il nous a appris lui-même cette particularité, dans la plainte prophetique qu'il fait faire à l'Amour. Le passage est un peu long: mais peut-être ne serez-vous pas fâché de le lire.

Voyez l'édit. de Paris 1610. & la BIBLIOTHEQUE *de la Croix du Maine*, à l'Article de IEHAN *de Meun ou Mehun.*

(3) Fauchet dit qu'il *est croyable, qu'il fust estudiant en Droit, parce qu'en un endroit il a laissé ces vers,*

„ Ainsi nos dit Justiniens
„ Qui fit nos liures anciens.

Voyez Guillaume de Loris (1).
A qui ialousie contraire
Faict tant dangoisse & de maltraire
Quil est en peril de mourir
Son ne pense le secourir.
Il me conseillast voulentiers
Car il est de mes familiers
Et droit fust, car par lui mesment
En ceste paine vrayement
Fusmes pour noz gens assembler
Affin de bel acueil embler,
Mais il dit quil nest assez sage
Si seroit ce moult grand dommage
Si tel loyal sergent perdoye
Quand secourir le peulx & doye
Puis quil ma si tresbien seruy
Quil est bien vers moy desseruy.
Il fault que praingne mon atour
Pour rompre les murs de la tour
Et pour le fort chasteau asseoir
Auecques tout le mien pouoir.
Plus encore me doit seruir
Car pour ma grace desseruir
Il doit commencer vng Rommantz
Ou seront mis tous mes commantz
Et iusques la le finira
Que luy & bel acueil dira

Qu

(1) LE ROMMANT DE LA ROSE *fol.* cc c *suiv.* de l'Edition de Paris chez Galliot du Pr 1529.

Qui languist or en la prison
A douleur & sans mesprison
Tous mes sens or sont esmayez
Quentroblie vous ne m'ayez,
Ien ay grant dueil & desconfort.
Iamais rien nest qui me confort
Si ie pers vostre bien vueillance
Car ie nay plus ailleurs fiance,
Toutesfois iay perdu espoir
Dont quasi suis en desespoir
Cy se reposera Guillaume
Dont le tombeau soit plain de baulme
Dencens de myrrhe daloez
Tant ma seruy tant ma loez.
Et puis viendra Iehan Clopinel
Au cueur gentil au cueur ysnel
Qui naistra dessus Loire a Meun
Lequel & a saoul & a ieun
Me seruira toute sa vie
Sans auarice & sans enuie
Et sera si tressaige hom
Qui naura cure de raison.
Qui mes oignemens hait & blasme
Combien quils flairent plus que basme
Et sil aduient comment quil aille
Quen aucun cas icelluy faille
Car il nest aucun qui ne peche
Tousiours a chascun quelque teche
Le cueur vers moy tant aura fin

Qui

Que tousiours au moins a la fin
Quant en coulpe se sentira
Du forfait se repentira
Et ne vouldra par lors tricher
Il aura le Rommant si cher
Que tout le vouldra par fournir
Si temps & lieu luy peut venir
Car quant Guillaume cessera
Iehan si le continuera
Apres sa mort que ie ne mente
Des ans passez plus de quarante
Et dira lors pour la meschance
Et pour paour de desesperance
Quil nait de bel acueil perdue
La beniuolence auant eue
Et si ay ie perdu espoir
A peu que ne men desespoir
Et toutes les autres parolles
Tant soient elles sages ou folles
Iusqua tant qu'il aura cueillie
Sur la branche verte fueillie
La tresbelle rose vermeille
Ainsi quil soit iour & quil sesueille.

Jean de Meun étoit Théologien, Or[...] teur, Philosophe, & Mathematicien. [...]

(1) On en trouvera une liste dans la Croix [...] Maine.
(2) Fauchet, *ubi supra*.
(3) L[...]

[...] composé plusieurs Livres, & fait plu[...]sieurs Traductions (1); entr'autres celle [...]du Traité de Boëce DE LA CONSOLA[...]TION, qu'il dédia à Philippe le Bel. [...]Voici le debut de sa Dédicace, où il par[...]le des Ouvrages qu'il avoit déja compo[...]sés (2). *A ta Royale Maiesté, tres-noble [...]Prince, par la grace de Dieu Roy des Fran[...]çois, Philippes le quart, ie Jehan de Meung, [...]qui iadis au Romans de la Rose, puis que [...]Ialousie ot mis en prison Belaccueil, ensei[...]gné la maniere du Chastel prendre, & de la [...]Rose cueillir, & translaté de Latin en [...]François, le liure de Vegece de Cheualerie: [...] le liure des merueilles de Hirlande: & [...] liure des Epistres de Pierre Abeillard & [...]Helois sa femme: & le liure de Aelred, de [...]spirituelle amitié · enuoye ores Boece de Con[...]solation, que i'ay translaté en François: ia[...]it ce que entendes bien Latin*, &c.

[...] Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*, [...]rle de Jean de Meun. „ En ce temps [...] dudit Pape Iean vingt deuxiesme, *dit*[...]*il* (3), florissoit à Paris maistre Iean de Mehum,

(3) LES ANNALES *d'Aquitaine. Faicts & Gestes* [...]*ommaire des Rois de France & d'Angleterre, Pays* [...]*Naples & de Milan*; IV. Partie, Chap. II. pag. [...] de l'edit. de Poictiers 1644.

„ Mehum, docteur en Theologie, &
„ grand philosophe. Lequel prinst plai-
„ sir à composer plusieurs liures singu-
„ liers, & entre autres paracheua le Ro-
„ mant de la Roze, qui auoit esté com-
„ mencé par maistre Gilles de Lorris. I
„ translata de Latin en François Boéc
„ *De Consolatione*: & *De regimine Prin-*
„ *cipum*, qu'auoit composé Sainct Tho-
„ mas: & Ouide *De arte amandi*, don
„ il se fut bien passé. Et fit plusieurs au-
„ tres plaisans liures de Mondanité. Sc
„ corps gist au cloistre des freres Pre-
„ cheurs à Paris: où, ainsi que i'ay oi
„ dire audit lieu, il fut mis par arrest d
„ la cour de Parlement, car lesdits fre
„ l'auoient desenterré (1), à raison de
„ qu'il s'estoit mocqué d'eux, & le
„ auoit donné en sa maladie vn cof
„ plein de pieces d'ardoise: que lesd
„ freres pensoient estre argent monnoi
„ & cognurent la fraude apres sa mort
„ auant qu'il fut par eux enterré: ie
„ croi pas qu'il soit vray ".

Pasquier préfere Guillaume de Lo

(1) *Desenterré*, doit signifier ici *non enterré*, p
s'accorder avec ce qui suit.

(2) L

& Jean de Meun à tous les Poëtes d'Italie.
„ Souz le regne de S. Louys, *dit-il* (2),
„ nous eusmes Guillaume de Lorry, &
„ sous Philippe le Bel Iean de Mehum,
„ lesquels quelques vns des nostres (3)
„ ont voulu comparer à Dante Poëte Ita-
„ lien: Et moy ie les opposerois volon-
„ tiers à tous les Poëtes d'Italie, soit que
„ nous considerions, ou leurs mouëlleu-
„ ses sentences, ou leurs belles loquutions,
„ encores que l'œconomie generale ne se
„ rapporte à ce que nous pratiquons au-
„ jourd'hui: Recherchez vous la Philo-
„ sophie Naturelle ou Morale? elle ne
„ leur defaut au besoin: Voulez vous
„ quelques sages traits, les voulez vous
„ de follie? vous y en trouuerez à suffi-
„ sance, traits de follie toutesfois dont
„ pourrez vous faire sages. Il n'est pas
„ que quand il faut repasser sur la Theo-
„ logie, ils se monstrent n'y estre ap-
„ prentis. Et tel depuis eux a esté en
„ grande vogue, lequel s'est enrichy de
„ leurs plumes, sans en faire semblant.
„ Aussi

(2) LES RECHERCHES *de la France*, Liv. VII.
p. 3. pag. 603. de l'édit. de Paris 1643.
(3) Voyez Fauchet, *fol.* 590.

„ Auſſi ont ils conſerué, & leur œuure,
„ & leur memoire juſques à huy, au mi-
„ lieu d'vne infinité d'autres, qui ont eſt
„ enſeuelis avec les ans dedans le cercuei
„ des tenebres. Clement Marot les vou
„ lut faire parler le langage de noſtr
„ temps, affin d'inuiter les eſprits flouë
„ à la lecture de ce Roman. Qui n'e
„ autre choſe qu'un ſonge dont le prin
„ cipal ſubiect eſt l'Amour. En quoi o
„ ne ſçauroit aſſez louer cette inuentio
„ Car pour bien dire, les effects de l'
„ mour ne ſont entre nous que vrais ſo
„ ges. C'eſt pourquoy Guillaume d
„ Lorry, preſuppoſe que ce fut en la pr
„ meuere, ſaiſon expreſſement dediée
„ cet exercice. Ceſtui n'eut le loiſir d'a
„ uancer grandement ſon liure: mais d
„ ce peu qu'il nous a baillez (1), il eſ
„ ſi ainſi ie l'oſe dire, inimitable en d
„ criptions. Liſez celle du Printemp
„ puis du Temps, ie deffie tous les a
„ ciens, & ceux qui viendront apres n
„ d'en faire plus à propos. Iean de M
„ hun eſt plus ſçavant que Lorry, a
„ c

(1) Il n'en a fait qu'environ la cinquiéme par
(2) Voyez le Diſcours qui eſt à la tête de l'

„ euſt il plus de loiſir & de ſubiect que
„ ſon deuancier.

Les Chimiſtes ont prétendu trouver le Grand-Oeuvre dans ce Roman; & il n'en faut pas être ſurpris, puis qu'ils le voyent clairement dans le CANTIQUE DES CANTIQUES. D'autres, ſe ſont divertis à y découvrir une eſpece de Théologie Morale (2) : mais le fameux Gerſon, Chancelier de l'Univerſité de Paris, bien éloigné de cette penſée, l'a regardé comme un Livre très-dangereux, & a fait un Ouvrage exprès pour le décrier (3). Enfin il s'eſt trouvé des gens qui l'ont pris pour une Satyre contre le beau Sexe, comme nous le verrons bien tôt. Il ne ſe trompoit pas beaucoup. Jean de Meun avoit ſi peu ménagé les Femmes dans ce *Roman*, qu'elles réſolurent de s'en venger: mais il ſe tira d'affaire par un trait de plaiſanterie. Le Préſident Fauchet, qui nous a conſervé cette Hiſtoriette, la narre d'une maniere ſi naïve, que je me ſervirai de ſes propres termes.

„ Iean

...on du *Roman de la Roſe*, de Galliot du Pré.
(3) La Croix du Maine.

„ Iean de Meung, *dit-il* (1), cuid
„ être payé de la mesme monnoye qu'O-
„ uide son maistre: pource qu'une partie
„ des dames de court mal renommées,
„ moines, hypocrites, & autres gens vi-
„ cieux qu'il avoit taxez en ses liures, lu
„ susciterent beaucoup d'ennemis. Mes-
„ mes les dames faschées de ces vers trop
„ piquans:

„ *Toutes estes, serez, ou fustes,*
„ *De faict, ou de volonté, putes;*

„ delibererent un iour de l'en chastier
„ Duquel danger il se sauva gentiment e
„ ceste maniere. Maistre Iean de Meung
„ estant venu à la Court pour quelqu
„ occasion, fut par les dames arresté e
„ vne des chambres du logis du Roy
„ estant enuironné de plusieurs seigneurs
„ lesquels pour auoir leur bonne grace
„ auoyent promis le representer, & n'em
„ pescher la punition que elles en vou
„ droient faire. Mais Iean de Meung l
„ voyant tenir des verges, & presser l
„ Gentils-hommes de le faire despouille
„ il les requit luy vouloir octroyer v
„ do

(1) *Ubi supra*, fol. 590.

„ don: iurant qu'il ne demanderoit pas
„ remission de la punition qu'elles atten-
„ doient prendre de lui (qui ne l'avoit
„ meritee) ains au contraire l'aduance-
„ ment. Ce qui lui fut accordé à grand'
„ peine, & à l'instante priere des sei-
„ gneurs. Alors Maistre Iehan commen-
„ ça à dire: Mes dames, puisqu'il faut
„ que ie reçoive chastiment, ce doit estre
„ de celles que i'ay offensées. Or n'ay-
„ ie parlé que des meschantes, & non
„ pas de vous qui estes icy toutes belles,
„ sages, & vertueuses: partant celle d'en-
„ tre vous qui se sentira la plus offensée,
„ commence à me fraper, comme la plus
„ forte putain de toutes celles que i'ay
„ blasmées. Il ne se trouua pas une d'el-
„ les qui voulust auoir cest honneur de
„ commencer, craignant d'emporter ce
„ tiltre infame. Et maistre Iehan eschap-
„ pa, laissant aux dames une vergongne:
„ & donnant aux seigneurs là presens,
„ assez grande occasion de rire: car il
„ s'en trouua aucuns d'eux, à qui il sem-
„ bloit que telle ou telle deuoit commen-
„ cer, mais les mieux appris rompirent
„ ce iugement, pour euiter au debat qui
„ en fust suiui.

„ Le Rommans de la Roſe, *ajoute*
„ *Fauchet*, a (ce neantmoins) eſté receu
„ par les librairies des ſeigneurs, comme
„ liure plaiſant & rempli de beaux traicts
„ de doctrine, malgré les preſcheurs &
„ Theologiens: marris de ce qu'il eſtoit
„ trop manïé & appris de toutes ſortes de
„ gens: tellement que pluſieurs crierent
„ contre. Et entre autres maiſtre Mar-
„ tin Franc, natif en la Comté d'Auma-
„ le en Normandie, Preuoſt & Chanoi-
„ ne de Lauzane en Sauoye, fit vn liure
„ contre le Romans de la Roſe, intitulé
„ *Le Champion des dames :* comme ſi
„ Iehan de Meung euſt eſcrit contre el-
„ les, mais ce fut longuement apres la
„ mort de maiſtre Iehan de Meung,
„ pource que ce Champion eſt adreſſé à
„ Philippes deuxieme Roi de Bourgogne,
„ ſurnommé le Bon.

Fauchet rapporte enſuite le tour que
Jean de Meun joua aux bons Freres Prê-
cheurs; mais un peu autrement que Bou-
chet. „ Il ſe trouue en la chronique d'A-
„ quitaine, *dit-il*, vn trait de riſee que
„ le bon maiſtre Iehan de Meung fit aux
„ freres preſcheurs ou Iacobins de Paris,
„ meſmes en ſon teſtament. Par lequel

„ ayant

„ ayant ordonné eſtre enterré en leur
„ Egliſe, il leur laiſſa vn coffre auec tout
„ ce qui eſtoit dedans: commandant ne
„ l'ouurir qu'il ne fut mis en terre. Maiſ-
„ tre Iehan treſpaſſé, & ſon ſeruice mor-
„ tuaire fait, ſuiuant ce qu'il auoit ordon-
„ né: les freres viennent en grand haſte
„ pour enleuer ce coffre, lequel ſe trou-
„ uant plein de pieces d'ardoiſe, ſur leſ-
„ quelles poſſible il tiroit des figures d'A-
„ rithmetique ou de Geometrie, les moi-
„ nes indignez, & penſans qu'il ſe fuſt
„ moqué d'eux vif & mort, deterrerent
„ ſon corps. Mais la Cour de Parlement
„ aduertie de telle inhumanité, le fit re-
„ mettre en ſepulture honorable, dans le
„ cloiſtre du conuent. Cela me fait croi-
„ re, s'il euſt eſté docteur en Theologie
„ (comme a voulu dire l'Auteur de la
„ Chronique d'Aquitaine, ou celui du-
„ quel il l'a pris) qu'il n'euſt vſé de telle
„ riſee en mourant. Si vous ne dittes
„ qu'en ce temps-la, les eſtudians en l'V-
„ niuerſité de Paris eſtoient ennemis des
„ Mandians, pour l'entrepriſe que fai-
„ ſoyent ces freres ſur les gens d'Egliſe,
„ & maiſtres de l'Vniverſité: ſe fourrans
„ par les cours, pour eſtre confeſſeurs

 „ des

„ des Rois & princes: entreprenans aussi
„ les lectures publiques, sur les maistres
„ Regens des Vniuersitez. Dont maistre
„ Iehan se vange d'aucuns d'eux, sous la
„ personne de Faux semblant, tant au
„ Romans de la Rose, qu'en vne Satyre
„ faitte contre les vices, apellee Testa-
„ ment, & Codicille: mais par vne co-
„ pie que i'ay, (escrite auant deux cens
„ ans) *Status mundi, siue doctrina gen-*
„ *tium.* I'ai mis toutes ces raisons, afin
„ que toy (lecteur) en iuges ce qu'il te
„ plaira.

Le Roman de la Rose a été reduit en prose par Jean Moulinet (1), qui l'a enrichi de plusieurs Allegories de son invention. Il a mis ces quatre Vers à la tête de son Ouvrage:

C'est le Roman de la Rose
Moralisé clair & net,
Translaté de vers en prose
Par vostre humble Moulinet.

J'oubliois de vous dire, Monsieur, qu[e]
l[e]

(1) Chanoine de Valenciennes. Il fleurissoit environ l'an 1480. Voyez la Croix du Maine, p. 149. & 236.

(2) L[...]

le Langage des Exemplaires imprimés du Roman de la Rose, n'est pas conforme à celui des Manuscrits. On l'a changé en un François plus moderne (2): & de-là vient que les Imprimés different beaucoup les uns des autres; chaque Libraire y ayant fait faire de nouveaux changemens. Nous avons vû que Pasquier dans ses Recherches blâme Marot d'en avoir fait une Revision: il s'explique encore plus fortement dans ses Lettres. *Il n'y a homme docte entre nous*, dit-il (3), *qui ne lise les doctes escrits de Maistre Alain Chartier ...... & qui n'embrasse le Romant de la Rose; lequel à la mienne volonté que par une bigarrure de langage vieux & nouveau, Clement Marot n'eust voulu habiller à la moderne Françoise.* Cependant il est certain que d'autres y avoient travaillé avant lui. J'ai même remarqué qu'on a alteré les Manuscrits, aussi bien que les Copies imprimées: & il est très-difficile d'en trouver, qui ayent échapé à la diligence indiscrete de ces Revi-
seurs.

(2) La Croix du Maine.
(3) Liv. II. dans la *Lettre à Mr.* Cujas. p. m. 104. & 105.

ſeurs. Ils ont crû rendre l'Ouvrage meilleur, & ils n'ont fait que le gâter. On ne reconnoît plus dans ces Exemplaires retouchés, l'état où étoit nôtre Langue dans le treiziéme Siecle: on lui a ôté cette naïveté & cette grace qu'elle avoit alors, malgré toute ſon imperfection. C'eſt à peu près la même choſe que ſi l'on s'aviſoit aujourd'hui de revoir nos Auteurs du quinziéme ou ſeiziéme Siecle, pour les rapprocher de nôtre maniere d'écrire. Mais afin que vous puiſſiez mieux juger, Monſieur, de l'énorme difference qu'il y a entre les Exemplaires imprimés & les plus anciens Manuſcrits, j'ajoûterai ici le commencement du ROMAN DE LA ROSE, tel qu'il ſe trouve dans un Manuſcrit de la Bibliotheque d'Oxford, qui eſt très-bien écrit ſur du velin, & orné de fort jolies figures en miniature. C'eſt une marque de ſon Antiquité. Je mettrai à côté l'Edition imprimée, dont vous venez de voir un lambeau. Vous pourrez juger par-là du génie, & du ſtile de Guillaume de Lorris.

MA

MANUSCRIT D'OXFORD.	EDIT. DE GALLIOT DU PRE'.
Ci commence le romanz de la roſe	*Cy eſt le rommant de la roſe*
Ou lart damour eſt toute encloſe.	*Ou tout lart damours eſt encloſe.*
Maintes gens dient que en ſonges	Maintes gens vont diſant que ſonges
Na ſe fal les non & menſonges	Ne ſont que fables & menſonges
Mes len puet tels Songes ſongier	Mais on peult tel ſonge ſonger
Qui ne ſont mie menſongier	Qui pourtant neſt pas menſonger
Ains ſont apres bien aparant	Ains eſt apres bien apparent
Si ien puis bien traire agarant	Si en puis trouuer pour garant
. auctour qui ot non macrobes	Macrobe vng acteur treſſable
Qui ne tint pas ſonges alobes	Qui ne tient pas ſonges à fable
Ainſois eſcript la uiſion	Aincoys eſcript la viſion
Quil auint au roy Cyprion.	Laquelle aduint a Scipion.
Quicanques cuide ne qui die	Quiconques cuyde ne qui die
Quoit foleur ou muſardie	Que ce ſoit vne muſardie
De croire que ſonges auiegnent	De croire quaucun ſonge aduienne
Qui ie voudra pour ſol me tiegnet	Qui vouldra pour fol ſi men tienne,
Car endroit moy ai ie fiance	Car quant a moy iay confiance
Que ſonges ſoit ſegnefiance	Que ſonge ſoit ſignifiance
Des biens aus gens ou des ainuis	Des biens aux gens & des ennuytz
Que li pluſieurs ſongent denuis	La raiſon, on ſonge par nuytz
Maintes choſes couuertement	Moult de choſes couuertement
Qen voit puis apertement.	Quon voit apres appertement
Le vinteſime an de mon aage	Sur le vingtieſme an de mon eage
Au point quamours prent le paage	Au point quamours prent le peage

Les iones gens couchie meſtoie	Des ieunes gens, coucher malloye
Vne nuit ſi com ie ſoloie	Vne nuyt comme ie ſouloye
Et mie dormoie mout forment	Et de fait dormir me conuint
Si vi 1. ſonge en mon dormant	En dormant vng ſonge maduint
Qui mout fut bel & mout me plut	Qui fort beau fut a aduiſer
	Comme vous orrez deuiſer
	Car en aduiſant moult me pleut
Mes en ce ſonge onqs riens nut	Et oncques riens au ſonge neut
Q'auenu treſtout ne ſoit	Qui du tout aduenu ne ſoit
Si com li aucteur racontoit	Comme le ſonge recenſoit
Or vueil ce ſonge rimoier	Lequel vueil en rime deduire
Pour uos cuers plus ialeeſoier	Pour plus a plaiſir vous induire
Quamours le me prie & comande,	Amours men prie & le commande,
Et ce nuls hons qui me demande	Et ſi daduenture on demande
Comment ie vueil que cis romans	Comment ie vueil que ce rommant
Soit apele que ie commans	Soit appelle ſache lamant
Ce eſt li romans de la roſe	Que ceſt le rommant de la roſe
Ou lart damours eſt toute encloſe.	Ou lart damour eſt toute encloſe.
La matiere en eſt bonne & neuue	La matiere eſt belle & louable
Or doint Diex que en gre la reſoiue	Dieu doint quelle ſoit agreable
Celle pour cui ie lai enpris	A celle pour qui lay empris
Ceſt celle qui tant a de pris	Ceſt une dame de hault pris
Et tant eſt digne deſtre amee	Qui tant eſt digne deſtre aymee
Quelle doit eſtre roſe clamee.	Quelle doit roſe eſtre clamee.

BIL

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

J'ENVOYE ſavoir ſi la fatigue que vous eûtes hier, ne fut pas auſſi grande que e plaiſir de voir la Cérémonie (1). Si ous avez eu la compagnie des Chanoies, comme je n'en doute point, je ne ous plains pas. Ils ont des remedes conre l'ennui & la langueur qu'on trouve en es ſortes d'occaſions. Le Doyen de Guerezey diſoit, *qui dit* CHANOINE *dit* HOSPITALIER; c'eſt leur Inſtitution, t celui qui ne feroit pas bonne chere à on hôte donne matiere à un dévolu, & érite de perdre ſon Canonicat: danger, ue Monſieur Sartre n'a jamais couru. e ſouhaiterois que vous euſſiez ſouvent n commerce: je croi que celui de Moneur Breval ne peut être que très-bon, & ue vous vous ſerez aſſez bien trouvée des races que le Seigneur fait à ſon Egliſe.

A

(1) Le Couronnement de la Reine, le 2. de Mai 02, dans l'Egliſe Collégiale de Weſtminſter.

A LA MEME.

J'Ai d'excellent pain; je n'ai point de beurre aujourd'hui, & je ne saurois fournir ma part du Déjûner: Monsieur de Montandre (1) employeroit de bon cœur une partie de son gain en Pêches. Je ne sai si c'étoit aujourd'hui que cette petite troupe déjeunante devoit s'assembler. Quelque travers qu'il y ait dans l'Esprit des Femmes, il n'y en a pas assez pour leur rendre un Vieillard agréable; & je croi qu'on peut se passer de moi par tout, horsmis au Jeu, où le perdant ne déplaît jamais à l'heure qu'il perd: on retrouve ses desagrémens quand il a perdu & payé.

LET

(1) Mr. le Marquis de Montandre.

LETTRE A MONSIEUR SILVESTRE.

VOus ne sauriez croire la joye que j'ai euë de voir arriver le Pâté. Ou- re qu'un Pâté de Perdrix est considera- le par lui-même, il m'a rappellé l'idée e Mylord Montaigu, la vôtre, celle de ute la bonne compagnie qui est à Bough- n, & m'a fait imaginer vivement tou- s les beautés que je n'y ai pas vûës. n suis informé par tous ceux qui y ont é. Mylord Gallway, bon Connoisseur toutes choses, m'a dit, que la Casca- de Boughton est la plus parfaite & la us achevée qu'il ait vûë: qu'il y a de s grandes Pieces d'Eau à Versailles & Chantilly; mais que s'il avoit à donner modelle de ces sortes d'ouvrages-là, il nneroit la Cascade de Boughton au pré- ice de toutes les autres. Monsieur le q en a fait la description dans une fort nde Lettre: Monsieur de Montandre parle à peu près comme eux.

Si

Si Mylord m'a envoyé le Pâté de fon propre mouvement, il me rend un des plus présomptueux hommes du monde: quand vos inspirations l'auroient déterminé, je lui aurois toûjours une fort grande obligation, & ne serois pas fâché d lui en avoir souvent de la sorte. Je crain qu'il n'y ait une espece d'ingratitude faire des distinctions si délicates. Que que vanité qu'il puisse y avoir, je veu croire que Mylord a songé premiereme à moi, & que vous l'avez fait souven de tems en tems du dessein qu'il av eu.

Depuis ma Lettre écrite, Monsieur La Pierre est arrivé, qui m'a donné o ze Pêches, *qui valent onze Cités*, po parler comme les Espagnols, quand veulent faire valoir les présens qu'ils çoivent. Les douleurs que je ress présentement me rappellent à mon m Je voudrois bien que vous m'eussiez g ri avec le Régime de Boughton, les P dreaux, les Trufes, *&c.* Si vous ét ici il ne seroit besoin que de vos gards. Il n'y a point de Maladie qui p se tenir contre les *corpuscula*, *efflu* *emanationes*, *simulacra sanitatis*, qui p

tent de vos yeux. Je souhaite avec beaucoup d'impatience d'en recevoir les effets.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

QUAND je jouë chez vous, je perds sûrement; mais j'ai la consolation que vous gagnez quelque chose de ce que je perds: quand je jouë ailleurs, j'ai le déplaisir que ce n'est pas vous qui gagnez mon Argent, & la peur que vous ne perdiez chez vous le vôtre. Mandez-moi s'il me sera permis d'y faire ma fonction ordinaire; j'entens de perdre au Jeu: car pour de *Soudainetés*, mot consacré par Madame Mazarin, j'en crois être exemt.



A LA MEME.

JE croyois vous faire aller jusqu'aux *Idées innées* (1); mais je voi qu'à peine allez-vous aux *Axiomes*. Laissons la Science: Salomon, le plus sage des hommes, a dit que la Science étoit *affliction de chair*. Ne pouvant réjouïr celle des Dames, il est de l'honnêteté & de la bienséance de ne la pas affliger. Si le changement d'une Guinée, ou la Guinée entiere pouvoit mériter aujourd'hui quelque entrée en vôtre maison; je tâcherois de me donner ce mérite-là: non pas par l'argent, mais par la maniere honnête & galante que j'aurois à le perdre.



BIL

(1) Mr. de St. Evremond lisoit dans ce tems-là le Traité *de l'Entendement* de Mr. Locke.



BILLET A MONSIEUR SILVESTRE.

IL y a environ dix Ans que Mylord Montaigu nous apprit, à Madame Mazarin & à moi, ce que c'étoit que *Depontani*. Je pensois avoir lû tous les bons Auteurs qui parlent des Coûtumes des Romains; il s'en faloit Festus, qui m'apprend ce que Mylord nous avoit dit, mais qui ne l'explique pas si bien. *Depontani*, étoient des Vieillards bons à rien, inutiles au public & aux particuliers, que l'on jettoit du haut du *Pont* dans la Riviere. Ce discours m'allarma; jugez si je ne dois pas avoir aujourd'hui les dernieres appréhensions:

Urget præsentia Turni.

Je supplie Mylord Montaigu de ne me pas mettre au nombre des *Depontani*, mais de contribuer à me faire demeurer au monde autant de tems que la nature le permettra. Pour vous, Monsieur le Docteur

teur; qui devez avoir soin de ma vieille masse, & la ranimer par vos regards salutaires, d'où vient que vous avez été si long-tems sans me voir? Si vous n'êtes pas plus assidu, je reprendrai ces petits corps, ces atomes de santé que je vous ai donnés.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

JE fais tout ce que je puis pour redevenir jeune, & n'en puis venir à bout. Je songe au College, je retourne à l'étude de la Grammaire; & tout cela inutilement. Si Betty, toute jeune qu'elle est, vouloit se défaire de trois ou quatre ans, elle n'a qu'à lire les DE'CISIONS DE L'ACADEMIE (1), fort propres à rappeller, du moins, l'idée de la jeunesse. A parler serieusement, vous y verrez cent vetilles de Lan-

(1) REMARQUES ET DE'CISIONS DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, *recueillies par* M. L. T. (*Mr. l'Abbé Tallemant*) imprimées à Paris en 1698.

Langue, assez nécessaires à qui veut parler François exactement, & le prononcer comme il faut. Monsieur de Miremont a mon autre Livre de Brantome depuis huit jours. Si vous aviez quelque Partie d'Hombre digne de nous, vous n'avez qu'à faire dire à mon Porteur, OUI, pour ne pas vous donner la peine d'écrire. Un Billet seroit pourtant beaucoup mieux.

A LA MEME.

MONSIEUR Rouviere a gagné vos bonnes graces pour deux Jonquilles: à l'âge où je suis il faut faire un présent plus considerable; je vous en envoye cinq. Je ne serois pas en peine des faveurs, si j'en savois faire un bon usage. Mandez-moi ce que vous ferez après dîner. Je signois toutes mes Lettres à Madame Mazarin, quand j'étois fort bien avec elle, comme Don Quichotte les siennes à Dulcinée; LE CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE: elle signoit les siennes comme Dulcinée à Don Quichotte.

A MONSIEUR
SILVESTRE.
STANCES IRREGULIERES.

DOCTEUR aux regards falutaires,
Qui par vos rayons de fanté,
Menacez les Apotiquaires
D'une prompte inutilité.

Anti-bafilic dont la vûë
Sait guerir comme l'autre tuë;
Qui vous a fait tant retarder?
Docteur, venez me regarder.

Depuis le premier de Novembre,
J'ai gardé tous les jours la chambre,
Dans un état fort ennuyeux;
J'attens pour en fortir le fecours de vos yeux.

Cette vertu furnaturelle
Attachée à vôtre prunelle,
Vient d'agir felon mes fouhaits;
A peine je la voi que j'en fens les effets.

Rendons graces au Ciel de nous trouver en vie
Dans le tems qu'on travaille à détruire la Mort,

Et que Silveftre, au moins, détruit la Maladie;
Pouvions-nous efperer jamais un fi beau fort?

Mais quelqu'un me dira; cette même Nature
Qui nous fait voir le jour, mene à la fepulture;
Et malgré tous ces beaux difcours,
On meurt, & l'on mourra toûjours.

Quoi! veux-tu, par le vrai, te rendre miferable?
Veux-tu donc voir par lui fans ceffe tes malheurs?
Souvent le faux donne un bien veritable,
Chacun au faux peut trouver fes douceurs;
Si vous ôtez du monde les Erreurs,
Vous en ôtez ce qu'il a d'agréable.

Silveftre moins ingénieux
Quitteroit le talent de plaire,
Et prenant un air ferieux
A fon naturel tout contraire,
Ne gueriroit plus par fes yeux.
Comme il avoit toûjours fû faire.

Celui qui voulut à nos corps
Rendre leur nature immortelle (1)
Sût donner de fi beaux dehors
A fon opinion nouvelle,
Que le vrai tout confus alors
N'ofoit paroître devant elle.

(1) Mr. Afgil. Voyez ci-deffus pag. 346.

O toi, qui caufes nos ennuis,
Indifcrete & defagréable
Verité, cache-toi dans le fond de ton Puits,
Et nous laiffe goûter les douceurs de la Fable.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE

JE vous fouhaite une bonne Anné[e]. Souhaiter eft la feule chofe que je pu[is] faire: fi vous vouliez pourtant, je fero[is] quelque chofe de plus; ce feroit de vo[us] donner un repas avec Monfieur Silveft[re]. Si j'euffe crû vous trouver chez vous, [je] vous aurois porté le Souhait que je vo[us] envoye. On ne vous trouve jamais. J'[a]joûterai fix Vers à ma Profe.

Puiffent les bonnes Deftinées
Me donner dix ou douze années!
Puiffiez vous avoir en effet
Efprit content, fanté parfaite,
Et tout le bien que vous fouhaite
La Marquife de Gouvernet!

A LA MEME.

JE fuis bien fâché de ne m'être pas trouvé au logis, quand vous me fites l'honneur d'y envoyer. Mandez-moi s'il [y] a quelque fervice à vous rendre; j'y [c]ours. Si vous gardez la maifon, je ne [m]anquerai pas de m'y rendre. Difpofez [d]'un homme qui paffe les nuits auffi mal [q]ue vous; mais par des caufes bien diffe[r]entes de nos Infomnies. Puiffiez-vous [p]erdre les vôtres agréablement! je fuis au [d]efpoir de n'être plus capable de vous [l]es ôter;

Je vous tirerois de l'épreuve
D'être longtems fage & veuve (1).
[N]e pouvant devenir l'objet de vos Amours,
Puiffiez-vous la faire toûjours,

Sur la Tirannie de la Raifon.

LA Raifon eft d'un trifte ufage,
Qu'il eft ennuyeux d'être fage!
De vivre toûjours gravement

Sous

[(1]) Voyez ci-deffus, pag. 370.

S 2

Sous les ordres du jugement;
De refléchir toute sa vie
De peur de faire une folie!

L'Amour n'eut jamais de liens,
Raison, si fâcheux que les tiens:
En Amour, on aime ses peines;
Raison, tu combats nos desirs,
Contrains ou choques nos plaisirs;
C'est de toi proprement que nous portons les chaîn[es]

C'est toi qui causes les rigueurs,
Que nous trouvons avec les Dames:
Tu mets le scrupule en leurs ames,
Tu fais le tourment de leurs cœurs;
Sans toi, sans toi l'Amour n'auroit que des douceu[rs]



BILLET A MADAME DE LA PERRIN[E]

MANDEZ-MOI si vous êtes dans [la] même résolution où vous étiez h[ier] pour la Visite de Madame Bond.

(1) Madame Mazarin railloit souvent Mr. de [Saint-] Evremond sur ce qu'un jour le Roi lui ayant [de]ma[ndé s'il étoit toûjours amoureux, il fit une pro-]

Femme est un Animal aimable,
Mais de sa nature muable;

dit un ancien Poëte. Vous avez la qualité d'*aimable*: comme vous n'avez rien des défauts du sexe, le dernier ne vous touche pas.

A LA MEME.

MADAME Bond sera chez elle: si vous voulez vous y trouver à quatre heures, ou quatre heures & demie, je ne manquerai pas de m'y trouver aussi, & de vous y faire le Compliment que Madame Mazarin me faisoit faire au Roi; *très-humble & très-obeïssant Serviteur* (1).



LET-

Fe[...]mandé *s'il étoit toûjours amoureux*, il fit une profonde reverence & dit, qu'*il étoit son très-humble & très-obeïssant Serviteur.*

LETTRE
A Mr. LE COMTE
MAGALOTTI

Du Conseil d'Etat de S. A. R.
Monseigneur le Grand-Duc
de Toscane.

QUE vous êtes heureux, Monsieur! Il y a plus de trente ans que j'a l'honneur de vous connoître : vos anné vous ont fait aquerir un grand savoir ; vo ont fait avoir beaucoup d'experience beaucoup de consideration, sans vous avoi rien ôté de la vigueur du corps & de l'es prit : les miennes plus nombreuses à la ve rité, m'ont été moins favorables. Ell ne m'ont rien laissé de la vivacité que j'a euë, & du meilleur temperament du mon de que j'avois. Au reste, Monsieur, j vous suis fort obligé de m'avoir écrit e Italien : si vous aviez pris la peine de m'é crire en François, vous m'eussiez laissé l honte de voir un Etranger entendre beau coup mieux que moi la beauté & la déli catesse de ma Langue. Il est vrai que pre qu

que toutes les Nations de l'Europe auroient partagé cette honte-là, car il n'y en a point dont vous ne parliez la Langue plus élegamment que leurs plus beaux Esprits ne sauroient faire.

Je vous aurai fait beaucoup de tort dans l'opinion qu'avoit Monsieur le Marquis Rinuccini (1) de vôtre discernement : la réputation que vous m'avez voulu donner auprès de lui, aura gâté la vôtre. On est fort satisfait de lui en cette Cour ; de sa personne, de son procedé, & de sa conversation. J'y ai trouvé tout l'agrément qu'on pourroit desirer. Monsieur le Cavalier Giraldi, qui est bien ici avec tout le monde, lui donne toutes ses connoissances, dont il n'aura que faire quand il voudra se montrer : sa présence le met hors d'état d'avoir besoin de bons offices. Avant que de finir, je vous supplierai, Monsieur, de faire valoir auprès de S. A. R. la profonde reconnoissance que je conserverai jusqu'au dernier moment, de toutes les bontés qu'elle a euës pour moi. Je dois aux liberalités de son bon vin de Florence, mes dernieres années, que j'ai passées

(1) Envoyé extraordinaire du Grand-Duc. Il étoit venu en Angleterre pour complimenter la Reine sur son Avenement à la Couronne.

paſſées avec aſſez de repos. Après qu[e] vous m'aurez aquitté de ce premier de[-]voir, qui m'eſt le plus précieux du monde, vous aurez la bonté d'aſſûrer Monſieur le Commandeur Del Bene, de l'eſtime que j'aurai toute ma vie pour so[n] mérite. Je ne vous donnerai point de nouvelles aſſûrances des ſentimens que vous me fûtes inſpirer, dès le moment qu[e] j'eus l'honneur de vous connoître. Je finirai par l'état où je me trouve depuis long-tems: ces ſix Vers que j'ai fait autrefois (1) vous l'expliqueront,

Je vis éloigné de la France.
Sans beſoin & ſans abondance,
Content d'un vulgaire deſtin :

J'aime la vertu ſans rudeſſe,
J'aime le plaiſir ſans molleſſe;
J'aime la vie & n'en crains pas la fin.

Auſſi malade que je le ſuis aujourd'hui, j[e] devrois la ſouhaiter au lieu de la craindre mais ſi je paſſe une heure ſans ſouffrir, j[e] me tiens heureux. Vous ſavez que la ceſſation de la douleur eſt la félicité de ceu[x] qui ſouffrent. Je trouve que la mienne e[ſt] ſuſpendue, quand je ſuis aſſez heureux pou[r] vous entretenir.

BIL[LET]

(1) Voyez le *Sonnet* adreſſé à Mademoiſelle d[e] l'Enclos, Tome IV. pag. 355.

BILLET
A MONSIEUR
[S]ILVESTRE (1).

DOcteur, mandez à vos Amis
Pourquoi nos fameux Appetits
Ne ſont venus rendre l'hommage
Qu'ils doivent à leur Mécenas,
Et faire valoir l'avantage
De leur talent à ſes repas.

Pour les ſauver de la molleſſe
Où méne la delicateſſe,
Défendez leur les Perdréaux,
Le Cailles, & les Faiſandaux.
Et ſi vous pouvez, qu'on les livre
[A]ux amis du Mylord qui n'ont pas pû le ſuivre;
[G]ens par l'âge affoiblis, débiles eſtomacs,
[N]e pouvant digerer que des mets delicats.

[V]ous Heros d'Appetit, qu'un robuſte merite
[A] de nouveaux exploits tous les jours ſollicite,
Attaquez d'énormes Brochets,
[Q]ui furent la terreur des Mangars & des Philes,
[At]taquez des Poiſſons qu'on prend pour Crocodiles (2),
[E]t ne les quitez point ſans les avoir deffaits.

Sur

(1) Mr. Silveſtre étoit alors à la Campagne, avec [M]ylord Montaigu. (2) Voyez ci-deſſus, page 309.

Sur l'Appetit tout mon bonheur se fonde.
J'aimerois mieux, célébre Morelli,
Et renommé Vassor, votre Appetit,
Que les Etats du plus grand Roi du monde.

BILLET
A MADAME
DE LA PERRINE.

AUCUN vin ne me fait envie;
D'aucun mets je ne suis tenté;
Que puis-je faire dans la vie?
Qui peut m'y tenir arrêté?

Je prens peu de plaisir à lire;
J'oblige le Public en m'abstenant d'écrire;
La seule douceur que j'attens,
C'est d'entendre Mylady Band.

Je n'aime plus que l'Harmonie
Ta voix au clavessin puisse-t-elle être unie,
Pour entendre les doux accords
Qu'on promet aux Ames sans Corps.

Je suis fort mal; & j'ai raison de me préparer des plaisirs en l'autre monde: puisque le Goût & l'Appetit m'ont quitté, je n'en dois pas esperer beaucoup en celui-ci.

Fin du cinquiéme & dernier Tome.

TABLE

des Matieres principales contenues dans le cinquiéme Tome.

On a mis une *n.* pour marquer que le Chiffre suivant se rapporte aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

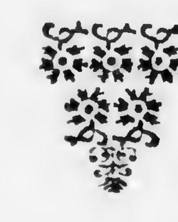
A.

Ma[illegible]

Mazarin

Ouvra-

10.



E R R A T A.

T O M E I. V I E *de Mr. de St. Evremond.* Pag. 3. l. 13. lisez, *Martel.* p. 5. dans les Notes l. 5. après *septiéme*, ajoutez, *ou huitiéme.* ib. l. 6. *Orme*, lis. *Orne.* p. 42. Not. l. 6. *avant qu'il fut Evêque.* lis. *Chez les Peres de l'Oratoire.* p. 50. l. 12, 13, & 21, *Cailla*, lis. *Calla.* p. 87. l. 15. lis. *les reduit.* p. 55. Not. l. 7. & 8. mettez une virgule après *agréables*, & un point après *galants.* p. 138. l. 15. 16. *Mademoiselle* &c. doit être a linea. p. 173. l. 12. *ce*, lis. *mais ce.* p. 192. l. 11. lis. *personnes.* p. 223 l. 2. *autrefois apartenu à*, lis. *été autrefois auprès de* p. 228. l. 11. à la marge, effacez 1684: effacez aussi 1684. au haut des pages 229 & 230, & mettez 1683. p. 230. l. 25. mettez à la marge 1684. p. 248. l. 9. mettez une virgule après *génie*, p. 272. l. 9. mettez une virgule après *desfigurez*, p. 279. l. 26. mettez deux points après *quelquefois*: p. 295. l. 18. après, *on*, ajoutez, *des Ecrivains.* p. 316. l. 3. *font.* lis. *sont.* p. 326. l. 10. *Souscriptions.* lis. *Souscription.*

O E U V R E S *de Mr. de St Evremond.* Pag. 3. à la reclame, *Fas-*. lisez, *Pas-*. p. 5. dans les Notes, l. 5. (3), lis. (5). *ibid.* l. 8. *ces.* lis. *ses.* p. 9. l. 14. lis. *desirer.* p. 10. l. 10. *outrage*, lis. *l'outrage.* p. 14. l. 16. ponctuez. *destin*: ib. l. dern ponctuez, *ridicule.* p. 17. l. dern. lis. M A L H E R B E p. 18. l. 19. ponctuez, *flambeau.* p. 22. l. 2. ponctuez, *Raisonnement.* p. 25. l. 11. lis. *sensés.* p. 29. Not. l. 7. 8. effacez, *& fort comiques.* p. 30. l. 6. 7. lis. *Academiques.* p. 34. Not. l. 1. ponctuez, *ans*; p. 40. l. 1. ponctuez, *Scarron*, p. 41. est mal marquée, 14. *ib.* Not. l. 3. lis. *s'étoient.* p. 42. l. 3. lis. *Saint Luc.* p. 45. l. 11. lis. *dessein.* ib. l. 24. lis. *ordres.* p. 49. l. 14. (2), mettez, (3). ib. Not. l. 1. (1) mettez, (2); & l. 3. (2) mettez (3). p. 52. l. 3. ponctuez, *Capitaine*, p. 54 Not. l. 3. lis. *constitit*, p. 55. Not. l. 5. lis. *pertendit.* p 57. l. 9. 10. ponctuez *Pontoise.* p. 59. l. 21. ponctuez, *abandonnent.* p. 62. l. 2. lis. *une.* p. 67. l. 14 lis. *supplices.* p. 70. l. 26. lis. *point.* p. 75. l. 16. ponctuez, *dure*, *ib.* l. 17. ponctuez, *agité*: p. 80. l. 15. lis. *ne les.* p. 82. l. dern. lis. *à le* p. 97. l. 13. lis. *Pour.* p. 98. l. 8. ponctuez, *doux*, ib. l. 21. ponctuez, *Charmes*; p. 102. l. 13. ponctuez, *passion*, p. 119. l. 21. ponctuez, *gens*, p. 120. l. 25. lis. *insupportable.* p. 126. les premiers mots des quatre dernieres lignes sont, *interrompu*, *fut*, *contez*, *vôtre.* p. 129. Not. *Cirée*, lis. *Circé.* p. 134. l. 17. lis. *Voluptueuses.* p. 135. l. 19. lis. *éprise.* p. 138. l. 15. lis. *paisible.* p. 140. l. 7. lis. *Tant.* p. 152. l. 5. lis. *fais.* p. 154. l. 4. lis. *Qui.* p. 166. l. 10. ponctuez, *ingenûment*:

T O M. II. pag. 73. Not. l. 1. ponctuez, *Waller.* p. 79. l. 12. lis. *défaite.* p. 84. l. 6. lis. *grands.* p. 91. l. 17. lis. *une.* p. 105. l. 6. (1), mettez, (2). p. 109. Not. l. 6. lis. *Septimio.* p. 124. Not. l. 5. lis. *ferro.* p. 134. l. 7. lis. *regnt.* ib. l. 15. lis.

ERRATA.

l'Europe. p. 147. Not l. 6. *raps*, lis. *rep-* p. 151. l. 9 lis. *fai* p. 189. l. 1. *Desmâtes* lis. *Desmâres* p. 192. l. 13. lis. *Tu ne.* p. 196. Not. l. 2. lis. *Canaye.* p. 198. l. 13. lis. *moins.* p. l. 10. LF, lis. LE. ib. ôtez la virgule après *Gascon.* ib. l. 22. TANCREDE. p. 211. l. 11. lis. *facilement.* p. 230. l ponctuez, *Nord!* p. 263. l. 22. MR. DE RICHESOUCE, lis. SIR POLITICK. p. 276. l. 6. lis. *ont.* p. 298. l. lis. *mais.* ib. l. 20. *lis. que.* p. 315. l. 22. ecrivez, *garan* 3 7. l. 17. lis. *Vôtre.* p. 381. l. 1. *n'en*, lis. *qui n'en.* p. 393. otez le point après, *adnée.* p. 394. Not. l. 1. *Madame Grammont*, lis. *Mademoiselle Hamilton.* ib. l. 2. après *Roya* ajoutez, *Mr. de Grammont l'épousa.* p. 423. l. 21. (1), lis. (2

TOM. III. pag 7. l. 4. lis. *particuliere.* p. 8. l. 20. lis. *obli* p. 48. Not. l. 10. VIIPONE, lis. VOLPONE, p. 15 Not. l. 2. & p. 153 Not. l. 3, 1670. lis. 1671. p 174. Not 17. lis. *ces sortes* p. 196. l. 22, 23. *captivite.* lis. *captive.* p. 23 l. 8. lis. *satisfaction qu'ils.* p. 259. Not. l 1. ponctue *Jeune*, p. 339. Not. l. 3. 1676, lis. 1678. p. 364. l. penu après GUILLLAUT, mettez, *bas.* p. 390. l 7. *tu* lis. *rire.* p. 403. l 1, 2. ponctuez, *jouissance*, p. 405. l. 19. *s* lis. *sera.* p. 419. Not. l. 3. *Charles* II. lis. *Guillaume* III. 426. Not. l. 2. *de la Reine Mere d'Angleterre*, lis. *de la Maiso du Roi.*

TOM. IV. pag. 37. Not. l. 7. *saura*, lis. *sauta.* p. 62. l. lis. *une si.* p 157. l. 14. ôtez le point après *l'opiniâtreté* p. 6 Not. l. dern. lis. *un.* p. 202. l. 17. ôtez le point après SENTIMENS p. 211. Not. l. 7. *sont les*, lis. *sont tirées des.* p. 21 Not. l. 1. après *Jeudi Saint*, ajoutez, *& qui finissent par ces paroles :* p. 217. l. 1. *perdre*, lis. *perde.* p. 251. l. 19. lis. *Souvi* p. 329. Not. l. 2. apres, *Cerf*, ajoutez, C'est à dire, *Ivrogn impudent, & poltron.* p. 339 l. 18. lis. *corrompt.* p. 346. l. 19. 168 lis. 1685. p. 380. Not. l. 1. *a passé*, lis. *est passé.* p. 388. Not. 3 1675. lis. 1674. p. 411. l. 6. 7. lis. *Societe.* p. 426. l. 5. *nu* lis. *nullo.*

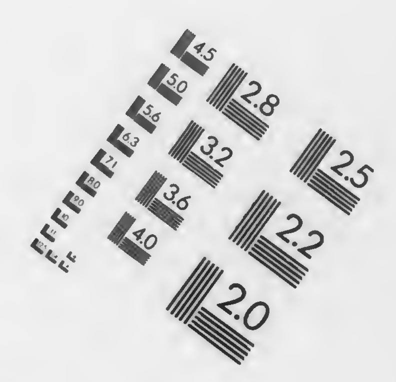
TOM. V. pag. 58. l. 7. *Licfield.* lis. *Lichfield.* p. 59. l. *neuer.* lis. *never.* p. 100. l. 20 ponctuez, *naissance*, p. 133 3. lis. *belle.* p. 146. Not. l. dern. (3), lis. (2). p. 173. l. 11. suiv. *Billet à Madame la Duchesse Mazarin*, lisez, *A la mêr* p. 176. l 1 & suiv. *Lettre à Madame la Duchesse Mazarin*, l *A la même.* p. 177. l. 18. & p. 178. l. 12. *Ell*, lis. *El.* p. 27 Not. l. 5. lis. *mourut à.* p. 291. l. dern. *ell*, lis. *el.* p. 306. l. ôtez le point après *miroir.* p. 351. Not. l. 5. lis. *d'Italie.* 361. l. 19. ponctuez, *corps*, p. 389. l. 16, 17. lis. *Ils ne se tro point.* p. 392. l. 7. lis. *manie.*

FIN.

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
2.5 mm 1234567890

2.0 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.5 mm ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890



PM-MGP
METRIC GENERAL PURPOSE TARGET
PHOTOGRAPHIC

200 mm

150 mm

100 mm

1.0 1.1 1.25 1.4 1.6 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3

1.0 mm 1.5 mm 2.0 mm 2.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890

A5

A4

A3

PRECISION℠ RESOLUTION TARGETS

PIONEERS IN METHYLENE BLUE TESTING SINCE 1974

MICRO-D INTERNATIONAL

3308 - 134th STREET WEST, BURNSVILLE, MN 55337 USA
TEL: 612 895 8699 FAX 612 895 8688

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
4.5 mm 1234567890

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
3.5 mm abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
3.0 mm abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

